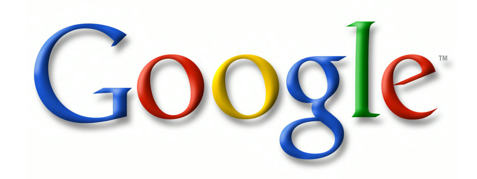
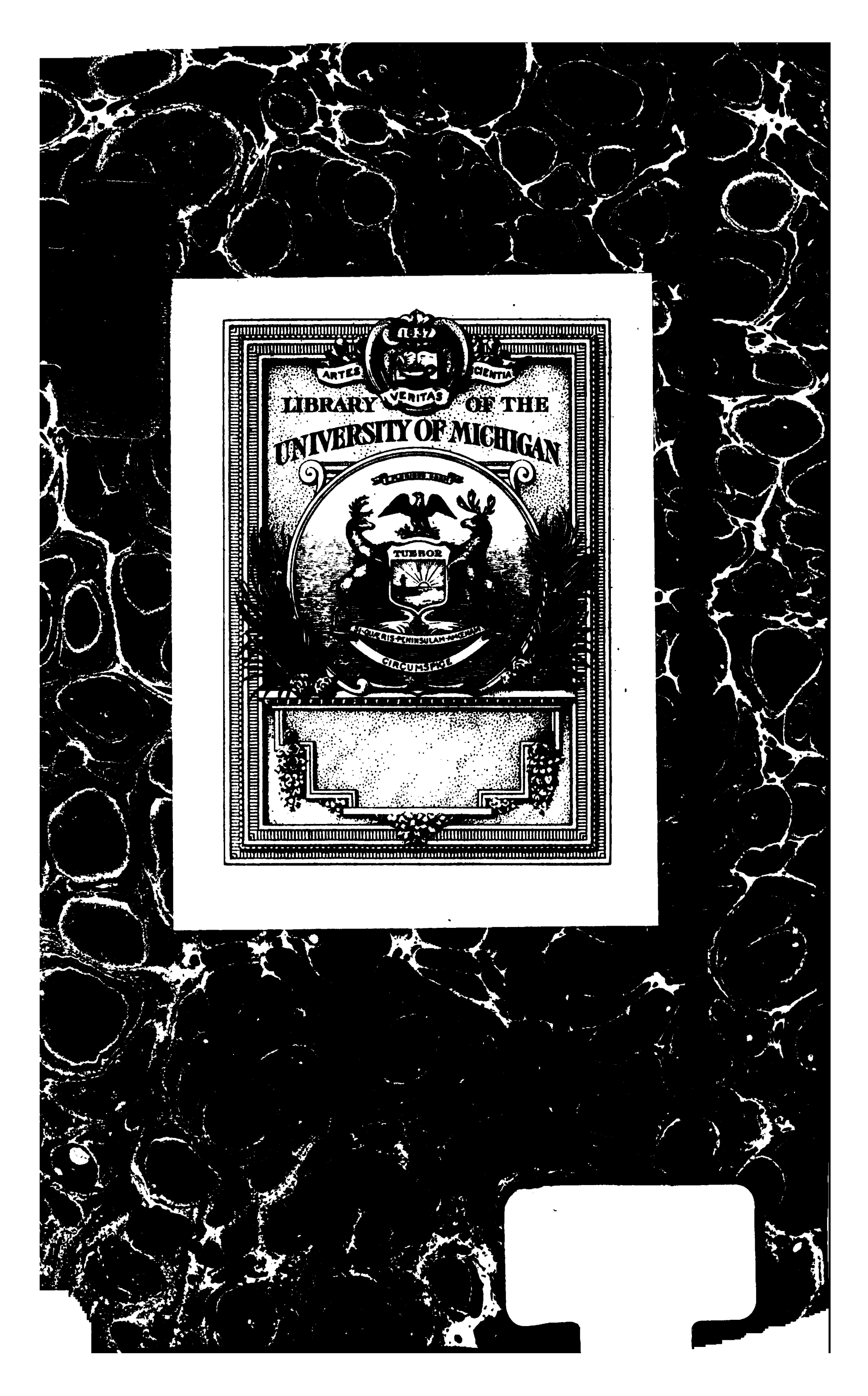
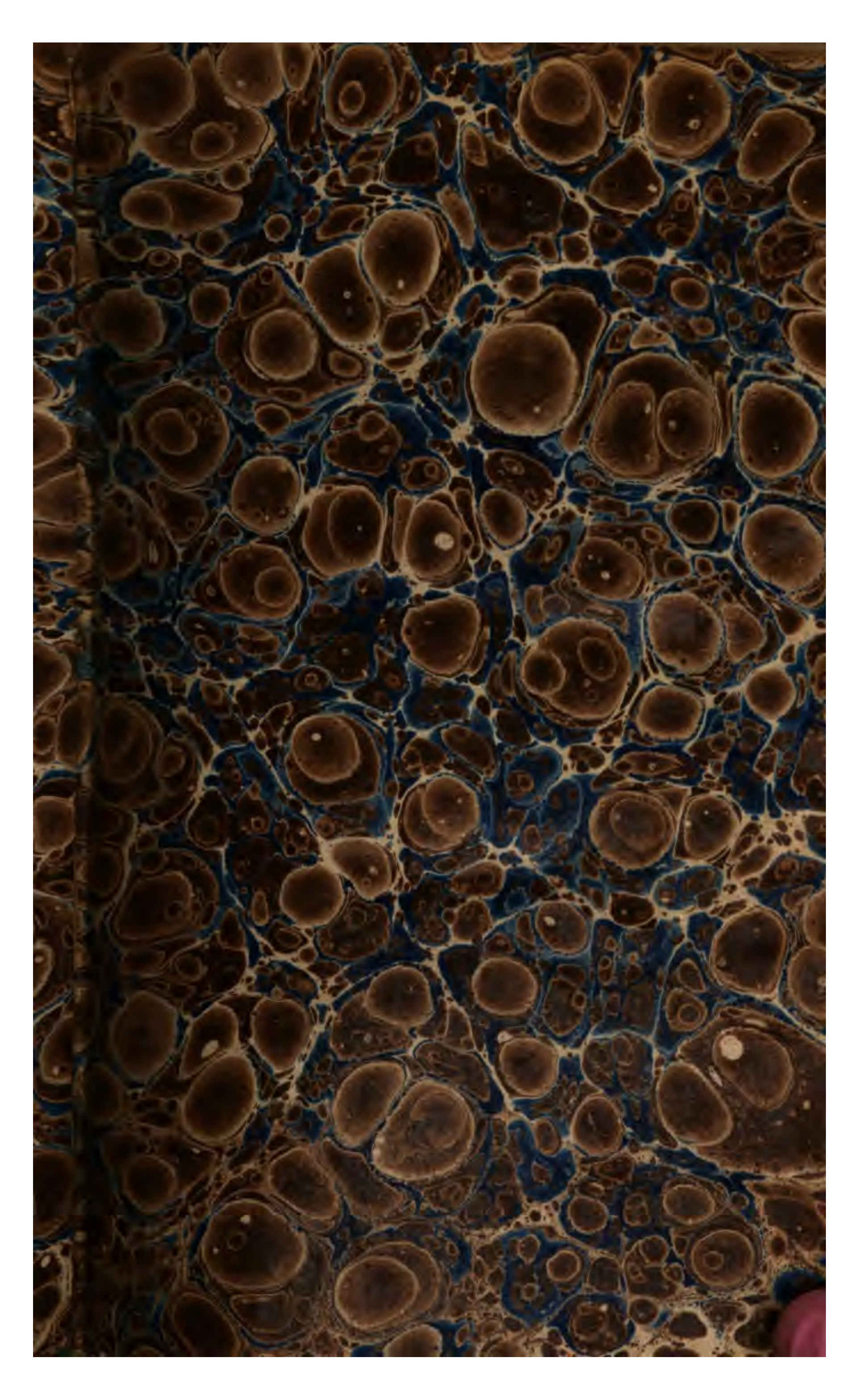




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE

DE

LA GUERRE D'ESPAGNE

ET

DE PORTUGAL.



DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 10.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE D'ESPAGNE

ET

DE PORTUGAL,

PENDANT LES ANNÉES 1807 à 1813;

Plus la Campagne de 1814 dans le midi de la France, par le Colonel sir JOHN JONES, aveo des Notes et des Commentaires;

PAR M. ALPH. DE BEAUCHAMP.

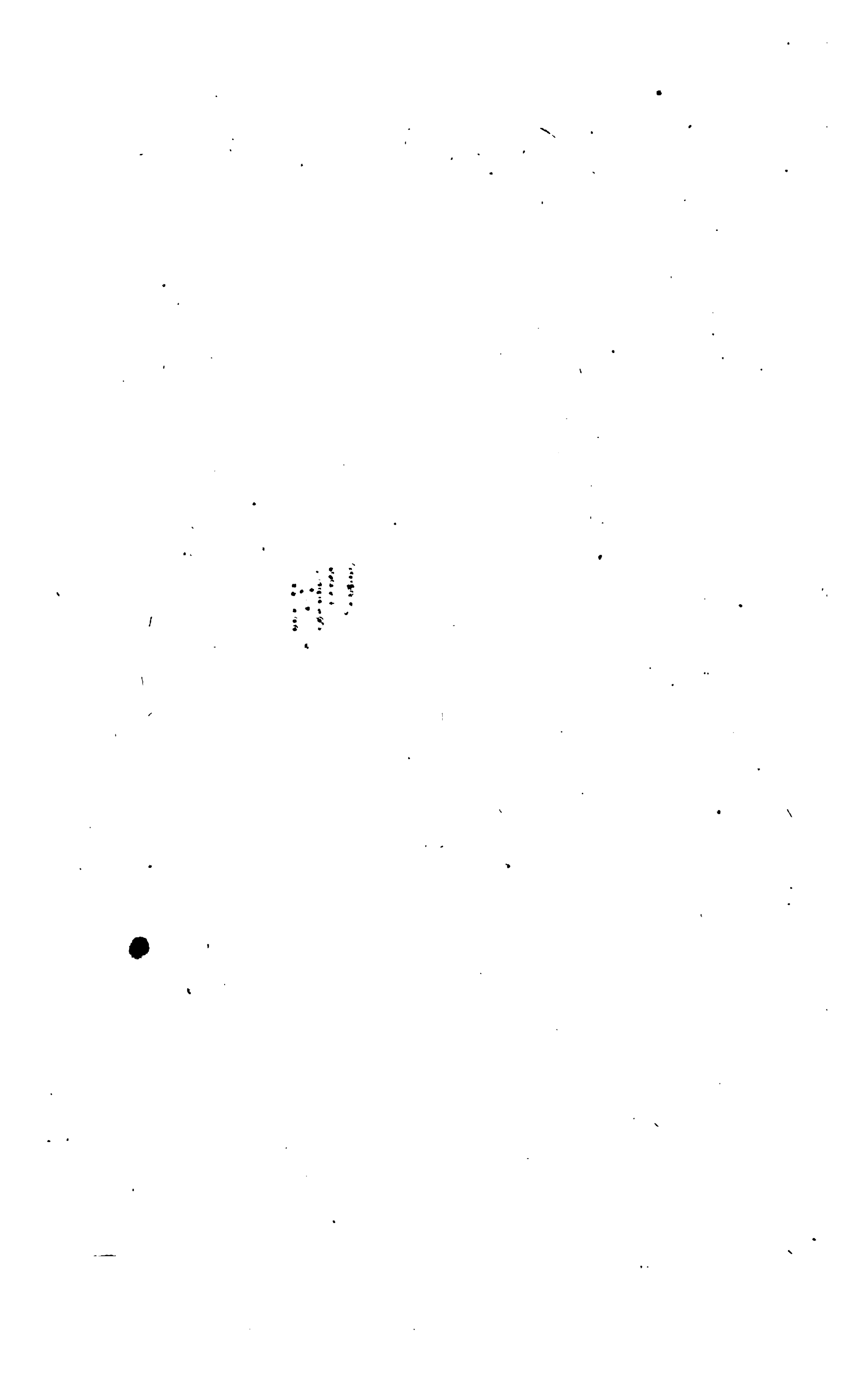
Ornée de la Carte du théâtre de la Guerre d'Espagne et de Portugal.

TOME SECOND.

PARIS.

GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 26;
MONGIE aîné, Libraire, boulevart Poissonnière;
LEMONNIER, Libraire, quai des Augustins;
ROUSSEAU, Libraire, rue de Richelieu.

1819.



HISTOIRE

DE

LA GUERRE D'ESPAGNE

ET DE PORTUGAL.

CHAPITRE VI.

Lord Wellington forme le projet de reprendre Ciudad-Rodrigo. — Il cantonne son armée sur l'Agueda, et forme le blocus de la place. — Les forces françaises au nord du Tage s'unissent pour la secourir, et font lever le blocus. — Préparatifs pour mettre l'armée alliée en état d'assiéger Ciudad-Rodrigo. — Mouvemens de sir R. Hill pour détourner l'attention de l'ennemi. — Il surprend un corps de Français à Arroga de Molinas, et oblige Soult à concentrer ses forces dans le Midi. — Lord Wellington investit Rodrigo inopinément. — Il ouvre les tranchées devant cette place, y fait deux brèches, et les emporte d'assaut. — Il se porte sur-le-champ à l'attaque de Badajoz avec de semblables résulats.

Les armées des maréchaux Marmont et Soult, réunies sur la Guadiana, en juin 1811, se montaient à plus de soixante-dix mille hommes, dont huit mille de cavalerie; tandis que la force que les alliés pouvaient

leur opposer, n'excédait pas cinquante mille hommes, dont quatre mille de cavalerie. C'était donc un avantage pour les Français d'engager une action générale ; et, d'après les arrangemens faits par lord Wellington pour l'amener, on s'y attendait à toute heure. On était dans cette persuasion que le moment était arrivé, quand, le 22 juin, deux corps considérables de cavalerie française s'avancèrent vers Elvas et Campo-Mayor. Ce n'était cependant qu'une reconnaissance : l'un fit prisonnier un piquet de trois officiers et de soixante hommes d'un régiment de dragons recemment arrivé d'Angleterre, qu'ils prirent pour des Portugais ; l'autre, après avoir manœuvré plusieurs lieues, s'efforçant de s'assurer de la position et du nombre de l'armée alliée, se retira sans avoir pu rien découvrir, les troupes étant cachées à dessein derrière les collines. Les deux armées restèrent ensuite tranquilles en présence l'une de l'autre pendant plus d'un mois (1).

---

(1) Depuis les batailles d'Albuera et de Fuentes de

Dans l'intervalle, la réduction de Ciudad-Rodrigo fut projetée par lord Wellington, et les préparatifs pour l'attaquer ayant été commencés, le train d'artillerie et les munitions de siége furent mandés de Lisbonne pour remonter le Douro. Qu'un général, avec une armée inférieure, au moment même où il reconnaît tacitement la supériorité de ses antagonistes, abandonne la poursuite d'une conquête précieuse presque à la veille de tomber en son pouvoir, cela se conçoit; mais qu'il forme ensuite le dessein d'arracher à ce même ennemi une forteresse que, par tout sentiment d'honneur et d'intérêt, il est engagé à sauver, cela paraît, au premier coup-d'œil, une inconséquence. Toutefois, en reprenant l'idée dès son origine, en pesant les raisons déter-

---

Honor, nos généraux n'étaient plus si empressés de commettre la totalité de leurs forces dans un engagement général; ils se montaient plus circonspects, plus timidés; mais ce système nouveau ne leur fut pas plus favorable: on verra bientôt pourquoi. (*Note de l'Éditeur.*)

minantes, et en comparant l'heureux résultat de l'entreprise avec les espérances qu'elle avait fait naître, il en paraîtra tout autrement, et on restera persuadé que ce général n'agit que d'après une connaissance exacte des points forts et des points faibles du terrain ou du théâtre de la guerre.

Le Portugal doit beaucoup à sa pauvreté. L'impossibilité d'y faire subsister une grande armée, de ses ressources limitées, pendant un certain temps de l'année, fut le pivot sur lequel roulèrent invariablement les opérations militaires entreprises pour sa défense. Les Français ne furent, en aucun temps, assez maîtres du pays pour établir des magasins; ils subsistèrent de contributions qu'ils levaient tous les jours; ils ne pouvaient ainsi rester long-temps unis en un grand corps. Les Anglais et les Portugais, au contraire, avaient leurs magasins flottans sur le Tage et sur le Douro, et en tiraient tout ce qui leur fallait; et, pourvu que la ligne d'opération, pour se procurer des vivres, ne s'étendît pas au point de demander un trop grand nombre

de chevaux de trait ou de bêtes de somme, ils pouvaient agir aussi bien d'un côté que de l'autre, et pendant un temps illimité. L'ennemi, pendant tout 1811, posséda une grande supériorité numérique, et le seul moyen de l'empêcher d'en tirer avantage, fut de régler tous nos mouvemens sur la différence du commissariat des vivres des deux armées.

L'espoir du succès dans l'entreprise méditée était fondée sur une nouvelle application des mêmes principes. Ciudad-Rodrigo, située à soixante mille des cantonnemens de l'armée française, et dans un pays décidément hostile, ne pouvait être approvisionné que par des convois qu'on escortait de cette distance. Il était donc évident que si les alliés se cantonnaient dans les villages qui l'avoisinent, on ne pourrait jeter de provisions dans la place, que soutenu par une escorte égale en nombre à une armée pour nous combattre avec avantage. L'ennemi devait donc ou harasser ses troupes par des marches longues et fréquentes, en les tirant de provinces

éloignées pour les rassembler en nombre toutes les fois qu'il deviendrait nécessaire d'approvisionner Rodrigo, ou bien il devait l'abandonner à son sort. Il fut en outre réglé que le train d'artillerie et les munitions de siége seraient transportés jusqu'à Villa de Ponte, à seize lieues seulement de l'arrière-garde, pour mettre sur-le-champ le siége devant la place, si l'ennemi employait quelque partie de ses troupes à d'autres services. Ainsi, les alliés, tandis qu'ils restaient tranquilles dans de bons cantonnemens, paralysaient toutes les forces des Français dans le nord; et, comme d'après l'infériorité de leur nombre, il ne leur était pas possible de faire aucun mouvement offensif, peut-être on ne pouvait tracer un plan d'opérations qui couvrît le Portugal avec tant de sûreté, et rendît tant de services à la cause générale de la péninsule.

Pour exécuter ce projet, le quartier-général faisant un mouvement parallèle, dès que l'armée de Marmont fut obligée de quitter le midi du Tage d'après l'état d'épuisement du pays, fut transféré à Portalègre, et

le 10 août à Fuente Guinaldo. L'armée était donc (à l'exception d'un petit corps sous les ordres du lieutenant-général Hill, gardant la frontière de l'Alentejo), cantonnée dans les villages sur les bords de l'Agueda, près de Rodrigo, où elle se tint tranquille jusqu'au milieu du mois suivant. Vers cette époque, Rodrigo commença d'éprouver une grande disette de provisions, et plusieurs rapports donnèrent avis qu'une armée considérable s'assemblait à Salamanque pour escorter le convoi envoyé à son secours. Mais comme c'est la pratique constante des généraux français de faire circuler de faux bruits, et d'exagérer leurs forces, il aurait fallu être bien crédule pour craindre que soixante ou soixante-dix mille hommes fussent en marche, comme ils le disaient, et pour leur permettre, par une retraite, de secourir tranquillement Rodrigo avec une force qui probablement n'excédait pas la moitié de ce nombre. Lord Wellington fit donc retrancher une position en face de Guinaldo, comme un point d'appui pour le mettre dans le cas de maintenir ses corps avancés jusqu'au dernier

moment, et par ce moyen, de s'assurer de la force réelle de l'ennemi. Les troupes se concentrèrent prêtes à occuper la position: la division du général Craufurd resta sur la droite de l'Agueda, pour garder les passages de la Sierra de Gata, et la division du général Picton fut placée en avant sur les hauteurs de El Bodom; les deux divisions se proposant de se rabattre sur Guinaldo, si elles étaient menacées en force.

Quand l'armée de Marmont eut repassé le Tage, et eut pris ses cantonuemens derrière la Tormes, une force sous les ordres du général Dorsenne, appelée l'armée du nord, s'avança par Astorga pour faire la conquête de la Galice. Le général Abadia, qui commandait les troupes indisciplinées de cette province, se retira dans le défilé de Villa-Franca, où Dorsenne, après une affaire assez vive, ne jugea pas à-propos d'entrer; il rétrograda et joignit ses forces à celles de Marmont pour secourir Badajoz. Leurs armées réunies s'avancèrent de Salamanque dans cette intention au milieu de septembre, et le

24, un convoi immense entra dans la place sous leur protection.

Le 25 au matin, trente escadrons de cavalerie et un corps d'infanterie, avec de l'artillerie, passa l'Agueda comme pour faire une reconnaissance. L'infanterie fit la démonstration de forcer la position avancée d'El Bodom sur sa droite, tandis que la cavalerie par un détour gravissait les hauteurs sur sa gauche, et, avançant rapidement vers Guinaldo, rendait précaire la retraite des troupes opposées à l'infanterie; mais l'officier qui les commandait les tira habilement de cette situation périlleuse en traversant à la droite de l'Agueda, et en la repassant à un gué un peu plus haut. Sur la gauche, la seule force que l'on eût d'abord à opposer à la cavalerie formidable de l'ennemi se composait de deux bataillons anglais et d'un portugais, avec trois escadrons de dragons, et quatre pièces d'artillerie portugaise. Telles étaient cependant la discipline et la confiance de cette poignée d'hommes, qu'ils tinrent fermes pendant un temps considérable. Quand ils re-

çurent l'ordre de se retirer, à cause de l'approche de l'infanterie de l'ennemi, ils se formèrent en deux carrés; et malgré les charges répétées qu'ils essuyèrent de trois côtés, ils repoussèrent constamment la cavalerie, et se couvrant tour-à-tour les uns les autres, ils effectuèrent leur retraite en bon ordre vers les troupes qui devaient les soutenir. Les divisions des généraux Picton et Cole, avec quelque cavalerie, se placèrent alors sur la position, et l'ennemi fit halte en face d'elle; le jour suivant la division du général Craufurd se posta sur le même alignement.

La position en face de Guinaldo était sur une haute montagne de trois milles d'étendue; la droite s'appuyant sur l'Agueda, et la gauche s'abaissant brusquement dans une plaine spacieuse, et s'étendant jusqu'aux frontières du Portugal. Il était donc nécessaire de poster un corps de troupes considérable dans la plaine pour empêcher l'ennemi de manœuvrer en arrière de la position. Une division fut occupée à s'opposer à tous les mouvemens qu'il pourrait faire pour traverser l'Aguéda

plus haut que Guinaldo, et pour faire face vis-à-vis le passage de Perales, où les Français étaient en force, de sorte qu'on ne put disposer que de trois divisions seulement pour le front. Le 26 septembre, trente-cinq mille hommes d'infanterie, comprenant vingt-deux bataillons de la garde impériale, et une nombreuse cavalerie s'assemblèrent à quelques centaines de verges en face de la position; et au commencement de la nuit la tête d'une autre colonne très-considérable vint à paraître, qui, lorsqu'elle eût joint aurait porté le nombre de l'ennemi à soixante mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie; en conséquence, aussitôt qu'il fit nuit, l'armée battit en retraite.

Le 27, deux colonnes de Français la suivirent; et dans l'après-midi de ce jour, il y eut des actions très-vives, dans lesquelles la division du lieutenant-général Cole perdit et reprit deux fois le village d'Aldea de Ponte; enfin elle en resta maîtresse. A la nuit toute l'armée, d'après un plan concerté d'avance, se retira vers une position qu'on avait choisie,

formée en demi-cercle par la rivière de Coa, près de Sabugal, la gauche appuyée à Rendo; le 28 elle offrit la bataille à l'ennemi; mais il avait effectué son objet en approvisionnant Rodrigo, et refusant le défi, il retourna à Salamanque. Les alliés prirent donc des cantonnemens plus en arrière que ceux qu'ils avaient occupés auparavant, leur quartier-général étant établi à Freneda. Le résultat en pertes de toutes sortes occasionnées par ces mouvemens ne se monta pas à plus de deux-cents hommes.

Les Français par ce grand effort ayant placé Ciudad-Rodrigo dans un état qui la mettait à l'abri de la famine pendant long-temps, il ne restait point d'espoir de la réduire promptement, excepté par un siége régulier. Pour pouvoir commencer une telle opération au premier moment favorable, il était nécessaire que le train d'artillerie et les munitions de siége fussent près de la frontière. Dans ce dessein, des partis considérables de troupes, qui venaient d'entrer dans leurs nouveaux cantonnemens, furent employés à rétablir

les ouvrages d'Alméida, et à faire de cette forteresse une place sûre. On fit également d'autres préparatifs considérables qui empêchèrent de commencer le siége avant la saison avancée. Rodrigo est situé sur le côté espagnol de l'Agueda, rivière sujette à des crues très-rapides, dix pieds en deux jours n'étant plus une crue extraordinaire, et le Douro qui la reçoit s'enflant souvent de vingt-cinq pieds dans le même espace de temps. Le gué principal et le pont de la ville sont en dedans du feu des murailles, et tous les autres passages sur la rivière sont ou profonds ou d'un accès difficile, et on ne peut compter sur aucun d'eux en hiver; ainsi pour s'assurer du passage au moment requis, on devait préparer un pont d'une dimension suffisante pour supporter le poids de la grosse artillerie.

L'état d'épuisement du pays présentait une autre difficulté. Les deux armées dans leurs dernières manœuvres avaient consommé tout le fourrage près de la frontière ; et à l'approche de l'hiver le peu de pâturage qui restait

allait disparaître et rendrait nécessaire de porter des provisions plus considérables vers un point plus avancé, au moment où tous les moyens de transport seraient employés au service du siége: le train d'artillerie seul exigeait cinq mille bœufs pour son déplacement. Pour vaincre cette difficulté, lord Wellington, en opposition à l'opinion générale que le Douro n'était pas navigable dans sa partie supérieure entreprit de le rendre tel au-dessus de l'embouchure de la Tua, point où jusqu'alors on avait cessé de naviguer. Les officiers des ingénieurs se mirent à l'œuvre; et en quelques mois les bateaux du commissariat des vivres atteignirent l'embouchure de l'Aguéda, quarante milles plus haut qu'on ne l'avait monté auparavant, ce qui épargna le transport de terre qui eût été de beaucoup plus long, et par conséquent l'emploi d'une multitude de chevaux de traits et de bêtes de somme.

Pour détourner l'attention de l'ennemi de ces opérations, le corps du midi sous les ordres du général Hill fit plusieurs mouvemens.

Cet officier, le 28 octobre, surprit, à Arroyo de Molinas, un détachement de l'armée de Soult sous les ordres du général Girard, qui parcourait le pays pour lever des contributions. Le général Hill marcha de Portalegre le 23 octobre, par Albuquerque, et Malpartida. Le 27, se trouvant à une marche modérée d'Arroyo de Molinas, et s'étant assuré que les Français se proposaient d'y passer la nuit, il fit faire halte de bonne heûre à ses troupes à quelque distance de là, bien persuadé qu'ils détacheraient des patrouilles du côté du Portugal, comme étant très-ouvert à l'attaque. Au milieu de la nuit, quand il n'y eut point d'apparence qu'il fût découvert, il fit un mouvement en flanc près de la route, par laquelle les Français se proposaient de marcher dans la matinée, où se croyant à l'abri de tout danger, ils ne tenaient que leurs gardes ordinaires. Dans cette position il attendit l'approche du jour, et alors il se dirigea sur les derrières de la ville avec tant de célérité que ses troupes se précipitèrent sur les piquets de cavalerie avant qu'ils eussent eu le

temps de monter à cheval. Le principal corps français qui déjà commençait à défiler eut si peu l'idée du danger qu'il fut environné avant qu'il pût se mettre en ligne, et il chercha aussitôt sa sûreté en se dispersant individuellement. Plusieurs d'entr'eux furent tués, quinze cents furent faits prisonniers, et trois pièces de canon furent prises; les alliés ne perdirent que sept hommes tués et soixante-quatre blessés. Le général Girard s'échappa avec quelques hommes, et traversa la Guadiana à Mérida (1). Le corps du général Hill après ce succès reprit ses anciens cantonnemens jusqu'à la fin de décembre, qu'il s'avança de nouveau vers Almandralejo, place près de la-

---

(1) Le général Girard était un général plein de valeur, mais très-malheureux, peut-être parce qu'il était trop brave. Il est certain qu'ici il ne fut point assez sur ses gardes; mais n'eut-il pas aussi à en rejeter la faute sur ses propres officiers? Soult, pour éviter le blâme, voulut alors le flétrir; et Bonaparte, dans son bulletin, ne fut que l'organe de Soult; mais l'équité publique, en protégeant le général malheureux, força Bonaparte lui-même à lui rendre justice plus tard. (*Note de l'Éditeur.*)

quelle il remporta quelqu'avantage sur un détachement de l'ennemi, et ensuite par des démonstrations de mouvémens ultérieurs, il engagea Soult à concentrer ses forces dans le midi.

En décembre, le maréchal Marmont détacha trois divisions d'infanterie pour renforcer Suchet devant Valence, et répandit le reste de ses troupes dans des cantonnemens étendus : ceci parut le moment favorable pour attaquer Rodrigo, et il fut saisi avec ardeur. Les différentes divisions préparèrent des fascines et des gabions dans leurs villages respectifs; le 6 janvier 1812, le pont fut fixé à Salices, et tout fut prêt pour commencer le siége; mais une neige épaisse ayant couvert la terre, et le temps continuant à être extrêmement rigoureux, ce ne fut que le 8 que l'armée se mit en mouvement. La division légère sous les ordres du général Craufurd passa seule l'Agueda et forma l'investissement, les autres divisions se tenant à couvert à l'endroit le plus proche, prêtes à soutenir la force qui attaquait, et à faire à leur tour leur service dans

les tranchées. Le même soir un détachement sous les ordres du lieutenant-colonel Colborne emporta d'assaut une redoute avancée sur le grand Teson à l'endroit choisi précisément pour commencer l'attaque, à cinq cents verges des murailles. Le lendemain on établit la première parallèle, et les batteries furent tracées. Le 14, l'ennemi fit une sortie vigoureuse, et réussit à combler une partie de la tranchée avant d'être repoussé. Le même jour après-midi les batteries commencèrent à jouer, et vers la nuit le couvent fortifié de St.-François ; qui flanquait la gauche des approches, fut heureusement escaladé par le quarantième régiment sous les ordres du lieutenant-colonel Harcourt. La seconde parallèle fut donc achevée et les travaux ayant été repris, on fit sauter la contrescarpe ; mais ayant tout lieu de craindre que l'ennemi ne s'avançât pour secourir la place, lord Wellington se décida à donner l'assaut aussitôt que les brèches seraient jugées praticables sans le délai de cette opération. En conséquence on fit de tels efforts pour avancer l'attaque, que deux bonnes brè-

ches furent pratiquées le treizième jour, quoique la garnison lançât plus de onze mille bombes, et tirât à-peu-près un égal nombre de coups de fusils, sans qu'en revanche on lançât un seul boulet contre les fortifications. La division du général Picton reçut l'ordre de donner l'assaut à la brêchè la plus large, tandis que pour détourner l'attention de la garnison, un corps portugais sous les ordres du général Pack faisait mine de tenter une escalade du côté opposé de la place. A neuf heures du matin la brigade en tête de chaque division s'avança gaîment, précédée de compagnies de sapeurs portant des centaines de sacs remplis de foin, qu'ils jetèrent dans le fossé, pour en diminuer la profondeur. La brigade du major-général M'Kinnon descendit la première en face de la grande brèche. Dans ce moment des centaines de bombes et divers combustibles qui avaient été arrangés le long des décombres firent leur explosion trop tôt, et s'épuisèrent avant que les troupes arrivassent. Elles montèrent bravement à la brèche où elles trouvèrent une résistance vigoureuse, et ce-

ne fut qu'après un combat sanglant que les baïonnettes des assaillans l'emportèrent et leur obtinrent un logement sur le sommet du rempart. Là, derrière un retranchement intérieur, la garnison redoubla ses efforts défensifs, mais rien ne put résister long-temps à l'ardeur des colonnes d'attaque, et les Français plièrent au moment même que l'autre brèche était forcée; alors étant pris en flanc des deux côtés, ils s'enfuirent dans la ville où ils furent poursuivis de maison en maison, jusqu'à ce qu'ils fussent tous faits prisonniers. Les assiégeans souffrirent moins qu'on n'aurait dû s'y attendre d'après une entreprise si hardie, n'ayant que six officiers et cent-quarante hommes de tués, et soixante officiers et cinq cents hommes de blessés; mais ils essuyèrent une perte irréparable dans deux officiers-généraux très-distingués, Craufurd et M'Kinnon. Le premier tomba de bonne heure au moment où il conduisait sa division; l'autre succomba, avec plusieurs braves gens, au moment du succès, par une explosion dans le fossé du retranchement de la brèche.

Soixante-dix-huit officiers et dix-sept cents prisonniers, cent-neuf pièces de canon montées, un train complet d'artillerie de quarante-quatre pièces, une immense quantité de balles, de bombes et de cartouches, et un arsenal bien fourni furent les fruits de cette conquête (1).

---

(1) Les militaires ne sauraient trop étudier cette campagne savante de 1812. On y voit le général ennemi se jouer, par ses combinaisons, des manœuvres d'un adversaire novice dans le commandement en chef, qui se laisse enlever par un coup de main rapide, sans presque y faire attention, une place du premier ordre, pour la conservation de laquelle, quatre mois auparavant, il eût compromis la totalité de ses forces en bataille rangée. Quel présage pour l'avenir! Aussi allons-nous voir Soult lui-même se laisser prendre Badajoz, et le maréchal Marmont ne pas être plus heureux en rase campagne sur un champ de bataille digne de toute l'importance de la guerre. Du reste, ces tristes résultats furent plus humilians pour nos généraux que pour nos troupes, toujours au niveau de leur ancienne réputation. Je pose en fait que les revers de 1812, dans la Péninsule, se rattachent aux fautes de la campagne de 1810, si faussement conçue. En ne forçant point les lignes de Torres Vedras, en

La prise de Ciudad-Rodrigo mérite de prendre place parmi les actions les plus éclatantes de l'armée anglaise, étant peut-être le seul exemple bien authentique qu'une brèche retranchée, bien garnie d'hommes, ait été emportée par l'effort d'un courage froid, mais ferme, contre un ennemi brave et habile. Il n'y eut point d'attaques auxiliaires pour diminuer l'éclat de l'assaut, ou pour cacher l'humiliation de la défaite; une seconde enceinte d'une hauteur qui la mettait à l'abri de l'escalade laissait à la garnison la pleine liberté d'employer les derniers efforts dans la défense des brèches. Le combat fut donc une belle épreuve de courage entre les deux partis, et le résultat est trop satisfaisant pour que je me permette de prononcer. En vérité, dans tous les détails du siége, chaque corps de l'armée donna des preuves de zèle et de dé-

---

ne contraignant point les Anglais à se rembarquer, on devait naturellement s'attendre que leur général épierait le moment de nous faire payer cher notre imprévoyance. (*Note de l'Éditeur.*)

vouement. L'infanterie, outre la valeur qu'elle déploya dans l'assaut, se montra patiente et infatigable dans les ouvrages de l'attaque, qui furent poursuivis par les ingénieurs avec autant d'activité que de jugement, et les brèches furent promptement formées par le feu soigné de l'artillerie (1).

Prendre une forteresse en face d'une armée supérieure dont le principal but était de la conserver, marque assez tout le brillant de l'entreprise; mais elle paraîtra plus frappante si l'on considère la saison de l'année (au cœur de l'hiver), avec les obstacles au secret et à la promptitude que présentait le passage de l'Agueda. Construire un pont et le fixer sur cette rivière donnait de fortes présomptious d'un mouvement offensif, qui aurait dû engager l'ennemi à se préparer à secourir la place. Malgré cet avantage la célérité des mouvemens pour former le siége surpassa tellement

(1) Les mauvaises dispositions du premier siége de Badajoz avaient fait sans doute réfléchir les ingénieurs anglais, pour qui l'observation, appuyée sur des exemples, ne peut pas être sans fruit. (*Note de l'Editeur.*)

l'attente de Marmont, qu'il n'avait rassemblé son armée à Salamanque que quelques jours après que la place fut prise, et que les brèches étaient déjà presque mises en état de défense. Quand on considère que des généraux ainsi manœuvrés sont représentés comme ayant déployé le plus grand jugement et la plus grande habileté en toute occasion dans les autres pays, et comme possédant parfaitement leur art, on ne peut s'empêcher d'observer que les événemens qui résultèrent de ce mouvement offensif, doivent également prouver la prévoyance et la promptitude extrême du chef des alliés, aussi bien que la bravoure supérieure de ses troupes (1).

Cette heureuse attaque fut suivie d'une entreprise encore plus audacieuse, la réduction de Badajoz dans le midi. L'alarme donnée aux maréchaux français par le coup inattendu

---

(1) Ceci n'est qu'une jactance nationale. J'y ai suffisamment répondu par mon avant-dernière note, où j'ai établi que nos revers dans la Péninsule doivent être uniquement imputés aux fautes de nos généraux. (*Note de l'Editeur.*)

qui était si récemment tombé sur l'un deux, ajoutait extrêmement à la difficulté de l'entreprise méditée, Soult pouvant rassembler promptement trente-cinq mille hommes, et Marmont ayant la facilité de le joindre avec un nombre encore plus grand. Ainsi tout dépendait du secret et de l'activité. En conséquence le train d'artillerie et les magasins des ingénieurs furent transportés dans de grands vaisseaux à Lisbonne pour une feinte destination, et passant en mer dans des bateaux ils furent transportés à Alcacer de Sal, d'où les voitures du pays pouvaient, sans faire naître de soupçons, être rassemblées pour les transporter aux bords de la Guadiana. Des fascines et des gabions furent préparés pour l'attaque à Elvas, comme s'ils étaient destinés aux ouvrages de cette forteresse; et tous les autres arrangemens se firent avec les mêmes précautions pour en assurer le secret.

Aussitôt que les brèches de Rodrigo furent réparées et que la place fut assez bien approvisionnée, on la laissa aux Espagnols, et l'armée se mit en mouvement. Une divi-

sion d'infanterie, couverte par de la cavalerie, se tint sur l'Agueda pour faire naître l'alarme de ce côté, tandis que par un mouvement rapide, le principal corps passait le Tage sur un pont de bateaux établi à Villa Velha, et dirigea sa marche sur Elvas. Le 16 mars tous les préparatifs pour le siége de Badajoz étant finis, un pont de bateaux fut jeté sur la Guadiana, et les troisième et quatrième divisions légères, sous les ordres du lieutenant - colonel Bernard, des généraux Picton et Colville investirent la ville. Le reste de l'armée sous les ordres des généraux Graham et Hill fut poussé en avant pour s'opposer au maréchal Soult, qui, instruit du sort de Rodrigo, avait commencé à concentrer ses forces au moment qu'il avait appris l'approche de lord Wellington. Après avoir reconnu la place on s'aperçut qu'elle avait été considérablement fortifiée depuis l'attaque de l'été précédent; plusieurs ouvrages nouveaux avaient été élevés; les ouvrages détachés étaient protégés par de bonnes enceintes à leur gorge, et une partie considérable

de l'enceinte venait d'être couverte par une inondation de la Rivillas. La garnison, ample et choisie, était commandée par le général Philippon, qui par deux heureuses défenses avait inspiré la confiance tout autour de lui. Réduire une telle forteresse par une attaque régulière, si les moyens nécessaires avaient existé, aurait pris plus de temps qu'il n'en fallait pour amener une armée à son secours. Lord Wellington était donc résolu à se rendre maître par un grand effort d'un fortin détaché appelé la Picurina. D'après la situation de ce fort on pouvait assez distinguer les ouvrages du front pour battre en brèche, et se fier après avoir réussi à l'obscurité de la nuit pour couvrir la marche des colonnes d'attaque le long des fossés.

La soirée du 17 fut très-orageuse, et on ouvrit les tranchées à cent-soixante verges du fort Picurina sans être découvert par l'ennemi. Le 19, la garnison fit une vigoureuse sortie, tuant et blessant environ cent-cinquante assiégeans, avant qu'elle fût repoussée : sa cavalerie se montra surtout entrepre-

nante, galoppant autour des flancs des tranchées, et même dans les dépôts tout-à-fait sur les derrières. Cette sortie cependant fut plus brillante qu'elle ne fut nuisible aux assiégeans, les tranchées n'étant pas assez avancées pour qu'on leur fît beaucoup de mal, et elle coûta aux assiégés plus de trois cents hommes. Ils avaient de bien plus puissans auxiliaires dans le tems qui était si orageux, et dans la pluie qui tombait avec une telle abondance, qu'elle faillit faire manquer l'opération. Le pont de bateaux établi sur la Guadiana fut emporté par la crue de la rivière. Le courant devint trop rapide pour que l'on pût travailler à des ponts volans, et le passage des munitions de toute espèce fut suspendu. Les travaux du siége en souffraient également beaucoup, les tranchées sur le terrein bas étant constamment remplies d'eau; et la terre en était tellement imprégnée qu'elle perdait sa consistance et qu'elle ne pouvait conserver aucune forme. Heureusement le 24 le temps se mit au beau, et les assiégeans complétèrent leurs premières batteries, qui, le jour suivant, tonnèrent

sur le fort Picurina, pour renverser les palissades et endommager les défenses. Le même soir, le major-général Kempt commandant dans les tranchées, fit donner l'assaut à cet ouvrage : deux détachemens s'avancèrent des flancs de la parallèle vers les derrières du fort; et tandis que l'attention de la garnison était appliquée à repousser leurs efforts pour les faire entrer dans la gorge, un troisième détachement en escalada heureusement le front. Les assiégés montrèrent beaucoup de fermeté, continuant de résister même lorsqu'ils étaient mêlés avec les assaillans; beaucoup d'entr'eux furent donc tués à coups de baïonnettes; le reste, au nombre de plus de deux cents, fut fait prisonnier. A-peu-prés vers le temps que le fort fut emporté, le tocsin sonna dans la ville, plusieurs fusées furent jetées, et un feu de mousqueterie et d'artillerie commença de toutes les parties des remparts, la garnison craignant évidemment un assaut général. En même temps le roulement des tambours fit craindre une sortie dans les tranchées, et la garde commença un feu

soutenu : ceci rendit encore plus violent le feu de la ville, et augmenta celui des assiégeans ; il était minuit passé avant que le calme fût rétabli. La seconde parallèle fut donc formée en avant du fort : on y èleva des batteries pour battre en brèche, et après sept jours d'un feu continuel, trois larges brèches étant devenues praticables, on ordonna l'assaut le soir du 6 avril. Pour aider à cette tentative, la contrescarpe étant encore entière, et la garnison paraissant avoir fait tous les préparatifs pour une défense opiniâtre, le major-général Picton avec sa division reçut l'ordre d'escalader par un mouvement simultané la partie du château, décrite dans le récit du premier siége, tandis que le major-général Leith avec sa division devait escalader le rempart à l'autre extrémité de la ville.

Deux divisions, commandées par le général Bernard et par le général Colville, marchèrent à l'assaut des brèches à dix heures environ, accompagnées par des détachemens de sapeurs portant des échelles, des leviers, des sacs remplis d'herbes, et autres utiles auxi-

liaires. Ils furent découverts au moment qu'ils atteignaient le glacis, et ausstiôt un feu violent fut dirigé contre eux; les soldats ne laissèrent pas de s'élancer dans le chemin couvert aux points où les palissades avaient été détruites à dessein par les batteries; les échelles furent promptement fixées en bas de la contrescarpe et deux divisions descendirent dans le fossé. Ces opérations rompirent leur formation, qui ne put se rétablir dans l'espace étroit où elles se trouvaient renfermées. L'ennemi avait tout son front doublement garni d'hommes, et le sommet des brèches était environné de chevaux de frise. Plein de confiance dans sa situation, et bien pourvu de tous les moyens de défense, il entretint un feu destructeur et continuel sur les assaillans, qui firent vaillamment plusieurs efforts partiels pour forcer les brèches : plusieurs officiers même conduisirent leur compagnie pour emporter les palissades et les points de feu dont les brèches étaient hérissées; malheureusement jamais une force suffisante ne put les écarter. On persévéra pendant deux heures dans des

efforts de ce genre et dans d'autres également dignes d'éloges, jusqu'à ce que la plus grande partie des officiers, ayant été mise hors de combat, et le succès paraissant désespéré, les deux divisions se retirèrent pour se préparer à de nouveaux efforts aussitôt que le jour paraîtrait.

Le général Picton rencontra une résistance aussi déterminée de la part de la garnison du château, et perdit beaucoup de monde; mais, persévérant avec fermeté à faire avancer de nouveaux assaillans aussi vite que les précédens tombaient, il s'établit enfin sur le sommet de la muraille; les assiégés alors, étant en petit nombre, prirent l'alarme: d'autres points furent promptement forcés, et les alliés devinrent maîtres du poste.

Le général Leith renversa, de la même manière, à force de persévérance et de bravoure, tous les obstacles qui étaient opposés à sa division. La division du général Walker balaya sur-le-champ tout ce qui se trouvait autour du rempart, et, tombant à l'improviste sur les troupes postées pour la défense de la brèche,

elle les dispersa promptement. D'autres bataillons pénétrèrent alors par les brèches, et la garnison, étant accablée par le nombre, fut faite prisonnière. Le gouverneur et l'état-major, avec quelques hommes, se réfugièrent dans le fort Christoval, du côté opposé de la rivière, jusqu'à ce que le tumulte se fût un peu apaisé ; et alors ils envoyèrent leur soumission, portant ainsi le nombre des prisonniers à quatre mille environ. Les assiégeans perdirent cinquante-neuf officiers et sept cent quarante-quatre hommes, et eurent deux cent cinquante-huit officiers et deux mille six cents hommes blessés (1).

---

(1) Le récit de ce siége fameux, qui, peut-être, paraîtra assez clair aux hommes du métier, ne me paraît pas l'être assez pour les gens du monde ; il laisse surtout quelque chose à désirer quant aux résultats de l'événement. Une garnison de quatre mille Français, pourvue de tout, bien commandée, animée d'un bon esprit, qui a déjà triomphé de deux siéges et de deux assauts, se laisse tout à coup envahir par une brèche à peine praticable, et se rend prisonnière, *accablée par le nombre*. Il y a là quelque chose d'omis, quelque réticence. Au moment même où

Ce fut, après tout, une entreprise très-hardie. Cependant, les efforts des troupes anglaises sont quelquefois tout-à-fait extraordinaires; et, dans quelques années, quand la mort aura enlevé les témoins oculaires de leurs exploits dans ces circonstances, à peine pourra-t-on y ajouter foi. Le peu de succès qu'elles obtinrent dans cette soirée, tout bien considéré, doit encore ajouter à l'éclat de leur réputation. Jamais en effet, depuis la découverte de la poudre à canon, les hommes ne furent plus sérieusement exposés à ses effets, que ceux qui

---

nous avons le plus besoin de détails pour nous éclairer, nous trouvons un vide que nous ne pouvons remplir que par des conjectures. Une terreur panique se serait-elle emparée de la garnison au moment décisif? Comparons cette escalade de Badajoz avec celle de Berg-op-Zoom, en 1814. Déjà plusieurs colonnes de troupes anglaises venaient de surprendre les remparts et de pénétrer dans une partie de la ville. Qu'arriva-t-il? Elles en furent chassées par des conscrits inférieurs en nombre. Je persiste à croire que la prise d'assaut de Badajoz se rattache à quelque circonstance qui paraît avoir échappé jusqu'ici à l'investigation des écrivains militaires. (*Note de l'Editeur.*)

étaient assemblés dans le fossé pour emporter les brèches. Des milliers de bombes, de grenades, plusieurs sacs remplis de poudre, toutes sortes de compositions inflammables étaient préparés, et placés derrière le parapet de tout le front. Ces objets, sous un feu continuel de mousqueterie, furent jetés dans le fossé, sans relâche, pendant plus de deux heures, donnant à sa surface l'apparence de vomir du feu, et de produire de soudains éclats de lumière plus vifs que le jour. La description, cependant, ne peut donner qu'une faible idée de la nature imposante de ce mode de défense. Les portes du succès étaient certainement ouvertes; mais elles étaient gardées avec tant de vigilance, leur approche était si hérissée de difficultés, et l'ensemble de la scène était si effrayant, qu'au lieu d'être une disgrâce pour les troupes de n'avoir pu les forcer, n'est-ce pas un sujet d'orgueil et de gloire que d'avoir eu la fermeté de persévérer dans l'entreprise jusqu'à ce qu'elles aient été rappelées? Et la grande perte qu'ils essuyèrent d'après les efforts bien préparés de leurs antagonistes,

n'excita pas leur vengeance. Après avoir emporté la ville, il n'y eut pas un seul Français qui leur demandât grâce en vain. Des scènes de pillage et d'ivresse, telles qu'elles sont inséparables d'un assaut, régnèrent partout ; mais on prit sur-le-champ des mesures vigoureuses, et l'ordre fut rétabli le jour suivant. En parlant ainsi des excès des Anglais, ils semblent bien légers en comparaison de ceux des Français dans de semblables occasions, et que j'ai déjà rapportés ; mais qu'on n'oublie pas que, tandis que ceux-ci se jouent de la vie des vaincus, et s'abandonnent à toutes les passions les plus honteuses, ceux-là sont rarement cruels. Ce qu'ils recherchent le plus, ce sont des liqueurs, et, en général, ce qu'ils regardent comme le plus grand outrage, c'est d'être frappé (1).

(1) Ces réflexions me semblent au moins aussi injustes qu'elles sont injurieuses. Quant à moi, dont la conscience historique ne cède jamais qu'à l'ascendant de la vérité, je déclare être pleinement convaincu, par tout ce que j'ai lu, entendu et observé sur le caractère des soldats des diffé-

La nouvelle de la prise de Badajoz fut annoncée au maréchal Soult par quelque cavalerie qui s'échappa de Christoval, quand il n'en était plus qu'à deux marches de distance; il eut la mortification de voir son activité naturelle, qu'avait encore excité le malheur de Marmont, ne pas égaler celle du général anglais (1). Le jour avant l'assaut, l'armée qui servait à couvrir les opérations s'était repliée sur les troupes assiégeantes, et on avait fait des dispositions pour livrer une action générale; mais la prise de la place, rendant inutile un tel sacrifice d'hommes, toutes les troupes, à l'ex-

---

rentes nations de l'Europe, que le soldat anglais serait le plus brutal et le plus cruel, s'il n'était contenu par le frein d'une discipline rigide et inexorable. (*Note de l'Editeur.*)

(1) On aura beau exalter le mérite du maréchal Soult, et s'efforcer de pallier ses fautes comme général, je soutiendrai toujours que dans cette circonstance il est d'autant plus inexcusable qu'il aurait dû être aiguillonné par l'exemple tout récent de la prise inopinée de Ciudad-Rodrigo. Un général du premier ordre aurait deviné l'intention de lord Wellington, dont le plan était déjà à demi dévoilé. (*Note de l'Editeur.*)

ception du nombre requis pour la défense de la ville, repassèrent la Guadiana. Cette mesure privant Soult de tout moyen de couvrir sa disgrâce par une affaire brillante, il rétrograda sur Séville, place qu'une force espagnole, envoyée pour profiter de son absence, tenait en état de blocus. La cavalerie alliée, sous les ordres du général Lemarchant, suivit de près sa marche, et remporta quelque avantage sur son arrière-garde à Llerena.

Le lendemain, lord Wellington reçut la nouvelle que Marmont commettait de grandes déprédations sur la frontière de Beira, et il se mit sur-le-champ en marche pour arrêter ses mouvemens. Marmont se flattait, par le recouvrement de Rodrigo et d'Alméida en l'absence de son antagoniste, d'effacer le triomphe qu'il avait remporté sur lui, calculant que Soult, vu la grande force qu'il avait sous son commandement dans le midi de l'Espagne, en pourrait détacher un nombre suffisant pour attaquer avec avantage l'armée qui couvrait le siége, et le faire lever; il jugea plus à propos de faire une irruption dans le Portu-

gal, que de traverser le Tage, comme dans la dernière attaque. Sitôt donc que lord Wellington fut complétement engagé dans le siége, il s'avança de Salamanque avec une force considérable, et laissant une division pour bloquer Rodrigo, qu'il savait assez mal pourvu, il investit Alméida avec le reste. Après une reconnaissance, il poussa ses éclaireurs jusqu'au glacis même, faisant mine de donner sur-le-champ l'assaut à des ouvrages aussi imparfaitement réparés, et dont la garnison n'était composée que de milices. Mais les bonnes dispositions et la conduite ferme du colonel Le Mesurier, gouverneur, l'engagèrent à se désister; et, laissant cette forteresse derrière lui, il marcha vers Castellobranco, menaçant de détruire le pont de bateaux jeté sur le Tage à Villa-Velha. Un corps de milices, qui essaya de s'opposer à ses progrès, fut très-maltraité; mais, à l'approche de lord Wellington il se retira en hâte du Portugal, n'ayant retiré ni honneur ni avantage de son entreprise.

Le quartier-général fut donc établi à Fuente Guinaldo, et l'armée fut placée en cantonne-

mens entre l'Agueda et la Coa. Pendant ce temps-là, les ouvrages de Badajoz, sous la protection d'un corps commandé par Sir Graham, furent réparés, et la place fut mise en état de défense.

C'est avec un sentiment d'une grande satisfaction que l'on peut avancer qu'à l'époque où Ciudad-Rodrigo et Badajoz furent repris, Buoparte était sur le pinacle de la gloire et du pouvoir : son empire s'étendait de l'Elbe aux Pyrénées, et des rivages de la mer du Nord à ceux de la mer Adriatique, tandis que, dans toute l'Europe continentale, on reconnaissait et on redoutait sa supériorité militaire. Comme preuve de la dernière assertion, on n'a besoin que de se rappeler les divers décrets arbitraires que, dans l'arrogance d'une autorité sans frein, il faisait paraître pour gêner et restreindre l'industrie du monde : on y obéissait sans aucun mouvement hostile ; le puissant et le faible s'y conformaient pleinement, quoiqu'avec répugnance ; la Russie même, doublement garantie de son intervention par son immense étendue et par sa situation

éloignée, jugea prudent de s'y soumettre, jusqu'à ce qu'enfin la prospérité de son empire étant menacée par une plus longue adhésion, elle s'efforça, par des représentations amicales, d'obtenir une exemption. N'ayant rien pu obtenir, la discussion prit, vers ce temps, le ton d'une aigre remontrance, précurseur ordinaire de la guerre. Mais, comme une longue suite d'actions tyranniques et de répliques insultantes ne l'avaient point fait embrasser une résistance ouverte, on ne pouvait douter qu'il dépendait de Bonaparte, par des attentions conciliatoires et amicales, de la conserver son alliée. Il n'avait donc rien à craindre du dehors, qui pût détourner son attention des affaires d'Espagne, et l'historien impartial, de quelque pays qu'il soit, est obligé de rappeler que ces brillans triomphes que les Portugais et les Anglais remportèrent sur les armées françaises, furent obtenus au moment où Bonaparte était en amitié avec tout le reste du monde, et que son empire militaire était au zénith de sa force et de sa gloire.

CHAPITRE VII.

Depuis le mois de mai 1812 jusqu'à la fin de cette même année.

Mouvemens offensifs des alliés en Espagne. — Le poste de communication sur le Tage à Almaraz, entre les armées françaises du Nord et du Midi, est détruit par lord Wellington. — Il s'avance contre l'armée de Marmont. — Il s'empare de ses ouvrages sur la Tormes. — Il manœuvre sur le Douro, le défait dans une action générale près de Salamanque, poursuit son armée jusqu'à Valladolid, et s'empare de Madrid. — Vue générale de la guerre. — Lord Wellington met le siége devant le château de Burgos. — Les armées de Soult et de Joseph s'unissent pour le secourir. — Le siége est levé, et les alliés se retirent sur l'Agueda.

Les forces françaises par de-là les Pyrénées, en mai 1812, excédaient cent-soixante-dix mille hommes, presque tous vieux soldats, et commandés par des officiers distingués. Soult avait cinquante-huit mile hommes en Andalousie; Marmont, cinquante-cinq mille dans Léon; Souham, dix mille (l'armée du Nord) dans la vieille Castille; Suchet, quarante mille en Arragon et dans les provinces de l'Est; et Jourdan pouvait disposer de

quinze mille hommes, appelés l'armée du
centre, pour la sûreté de Joseph et la tran-
quillité de sa capitale : toutes ces armées pou-
vaient recevoir des renforts. D'un autre côté,
la capitulation de Valence avait privé l'Espa-
gne de presque toutes celles de ses troupes
qui avaient acquis quelque expérience dans
ses nombreux et malheureux efforts ; le gou-
gouvernement, brouillé avec ses sujets d'A-
mérique, et sans revenus dans le pays, man-
quait d'argent pour équiper d'autres ar-
mées, quand même les Espagnols se seraient
mis en avant pour le seconder. Ainsi donc,
fatigué d'une guerre marquée par des revers
continuels, qui paraissait interminable, il
était tombé dans un état d'apathie et de dé-
découragement. Le système même des gue-
rillas perdait tous les jours de son influence
générale. Agissant en corps qui, à cette épo-
que, attaquaient des brigades entières de
Français, ils avaient cessé d'être des ennemis
dangereux que l'on craignait partout, et que
l'on ne pouvait atteindre nulle part. Des
corps si peu expérimentés couraient à chaque

moment le risque d'être forcés à des combats réguliers, auxquels ni leur organisation ni leur discipline ne les rendaient propres. Cette augmentation dans la force des bandes fut également suivie d'un autre mal très-sérieux. Les guerillas, aussi bien que les autres troupes, demandent à être habillés et nourris, et leurs chefs n'avaient point de fonds pour acheter des vivres et des munitions au-delà du butin qu'ils enlevaient quelquefois aux Français. Tant qu'ils agirent en petits corps, ils trouvèrent abondamment de quoi satisfaire à leurs besoins, ou ce qui leur manquait leur était fourni par les villes et les villages. Mais les captures de ces corps, devenus considérables, n'étant plus en proportion avec l'augmentation de leur nombre, la libéralité des habitans ne pouvait plus suffire à leurs demandes, et ils ne pouvaient obtenir de secours que par des réquisitions forcées. Celles-ci même, quand elles étaient demandées *bonâ fide*, causaient un sentiment d'irritation, porté au dernier degré d'exaspération par la conduite de quelques soldats des

bandes, dont la rapacité excitait même de la défiance sur les motifs qui les unissaient. Ainsi des demandes continuelles, tombant sur les citoyens de tous les cantons pour le soutien des guerillas, engendrèrent bientôt une séparation totale de sentimens et d'intérêts entre ces guerriers et leurs compatriotes (1). Il ne restait donc guère à l'Espagne que la haine constante contre les Français, une armée à demi-organisée en Galice, et quelques

(1) L'auteur fut le premier officier anglais qui, à l'occupation de Madrid, en août 1812, ouvrit une communication entre l'armée de lord Wellington et les troupes qui étaient à Alicante. Les habitans des districts par lesquels il passa, n'ayant jamais vu d'uniforme anglais, se rassemblèrent autour de lui par centaines partout où il s'arrêtait pour rafraîchir; et, le supposant un personnage d'importance, ils le chargèrent de toutes sortes de pétitions pour lord Wellington. Il remarqua, cependant, que la demande sur laquelle insistaient le plus les autorités et les gens respectables de la plupart des villes principales et des villages, était que des détachemens de cavalerie anglaise fussent envoyés pour purger le pays des bandes de guerillas, dont on représentait les demandes comme plus vexatoires que celles des Français. (*Note de l'Auteur.*)

troupes que Balasteros avait accoutumées à un service irrégulier.

Les armées anglaise et portugaise, d'après un long service, avaient atteint à une grande perfection ; et leur général, ne voulant pas permettre que le repos des Espagnols dégénérât en apathie, se décida à prendre l'offensive. Les brillantes opérations, racontées dans le dernier chapitre, avaient ouvert une route en Espagne, soit au nord, soit au midi, et avaient privé les Français de tout pouvoir d'offenser le Portugal, en l'absence de ses défenseurs. Les forces des alliés étaient beaucoup trop limitées pour admettre l'espoir de chasser de la Péninsule une armée aussi formidable que celle des Français par un effort immédiat ; mais il paraissait praticable de jeter les fondemens de la liberté, en délivrant les provinces du Sud, où régnaient le meilleur esprit, et qui offriraient un pays riche et étendu, dans lequel les Espagnols pourraient renouveler leurs efforts. Dans cette vue, lord Wellington se décida à agir sur le Douro, comme étant le moyen le plus probable d'at-

teindre son but, les résultats qu'on devait attendre d'une victoire dans le Midi étant d'attirer la principale force de l'ennemi à ce point même pour être délivrés.

Le maréchal Marmont, qui commandait dans le royaume de Léon, pouvait réunir, en comprenant une division qu'il avait détachée pour faire du butin dans les Asturies, cinquante mille hommes effectifs. Lord Wellington, après avoir laissé un corps pour observer les mouvemens de Soult, ne pouvait pas rassembler, pour ses opérations offensives, plus de quarante-deux mille combattans; mais, comme l'armée espagnole de Galice, en menaçant les parties du nord de la province, occuperait une partie de l'ennemi pour l'observer, la force des deux partis pouvait être considérée comme à-peu-près égale. Pour prévenir tout échec qui pourrait résulter de la jonction des troupes françaises avec leurs autres armées éloignées, on convint que dix mille anglais venant de Sicile, et six mille espagnols organisés à Majorque aux dépens de l'Angleterre, seraient débarqués sur la côte

orientale de l'Espagne; et là, se réunissant à une force que les Espagnols, avec leur persévérance ordinaire, rassemblaient, sous O'Donnell, des débris de l'armée de Blake, exciter à prendre les armes la Catalogne et Valence. Cette mesure, présumait-on, empêcherait Suchet de détacher aucune portion de ses forces, et tiendrait à son poste l'armée du centre, par la sensation qu'elle ne manquerait pas de produire dans la capitale et dans toute la Manche (1).

(1) Ce plan, assez clairement exposé, pour la délivrance de la Péninsule, n'offre, ce me semble, aucune prise à la critique militaire : il était fondé sur des vues étendues et profondes; ce qui indique toujours un génie de premier ordre. Tout était assuré, jusqu'à la retraite; toutes les parties en étaient liées et coordonnées, même l'époque où il devait être exécuté ; elle coïncidait avec la diversion décisive de la guerre de Russie, laquelle ne permettait plus à Napoléon d'envoyer le moindre renfort efficace en Espagne. La branche la plus faible du plan fut celle, sans doute, qui se rattachait aux opérations dans les provinces orientales; peut-être parce qu'on n'y pouvait rien entreprendre sous les yeux ou sous la surveillance immédiate du généralissime. (*Note de l'Editeur.*)

Il était nécessaire avant tout de rendre la communication entre les armées du nord et au sud du Tage aussi difficile et aussi longue que possible, par la destruction du pont de bateaux à Almaraz, leur plus courte et leur meilleure ligne de communication. Tous les ponts permanens en bas de Tolède, avaient été détruits par les uns ou les autres des belligérans dans le cours de la guerre, et les routes qui y conduisent étaient à peine praticables pour les voitures. Sentant l'importance de ce pont pour leur force et leur sécurité mutuelle, les généraux français l'avaient entouré des deux côtés de la rivière d'ouvrages formidables, ayant dans l'intérieur des tours avec des meurtrières. Dans l'intervalle des préparatifs pour les mouvemens offensifs qu'on avait projetés, sir Rowland Hill fut employé à ce service. Son corps partit d'Almandralejo, le 12 mai, et marchant par Jaraciejo, atteignit, le 18, la Sierra, à quatre ou cinq milles d'Almaraz, sur laquelle est situé le château de Miranda. Les français avaient mis le poste en état de défense, et l'ayant joint par une

ligne d'ouvrages à une maison du côté opposé de la grande route, avaient élevé une barrière formidable à travers la seule communication par laquelle l'artillerie pouvait être transportée du midi contre les ouvrages du pont, considérés comme inattaquables avec des armes moins puissantes. Sir Rowland en jugea autrement, et voyant que l'infanterie pouvait passer par la Sierra, au moyen d'un sentier qui traverse le village de Romangorda, il laissa son artillerie sur la montagne, et au soir il commença à descendre avec une colonne de deux mille hommes. L'avant-garde arriva au point du jour près du fort principal, bâti sur une hauteur, quelques centaines de pas en avant de la tête du pont. Mais telles étaient les difficultés de la route, qu'il se passa plusieurs heures avant que l'arrière-garde rejoignît, pendant lequel temps fort heureusement un ravin profond déroba les troupes à la vue de celles qui étaient dans les ouvrages, lesquelles ne s'aperçurent de leur danger, que lorsqu'on se précipita à l'assaut. Sachant, cependant, d'après une feinte qui avait été faite sur les ouvrages de Miranda, qu'un ennemi

était dans le voisinage, la garnison était sur la défensive; elle commença sur-le-champ un feu violent, et résista avec vigueur aux efforts que faisaient les assaillans pour emporter les ouvrages; mais, dès l'instant que les premiers soldats eurent gagné le parapet, la fermeté de la garnison l'abandonna; elle prit la fuite, laissant la tour et s'efforçant de s'échapper par la tête de pont. L'officier qui commandait le fort du côté opposé, rompit sur-le-champ le pont, et plus de deux cent cinquante fuyards furent faits prisonniers. Dans sa frayeur, il abandonna même le poste qu'il commandait, et se retira avec sa garnison à Talavera. Il fut jugé pour cette conduite et fusillé comme il le méritait. Ainsi, tout ce poste formidable, des deux côtés de la rivière, tomba au pouvoir de l'infanterie seule, qui n'eut que trente-trois hommes tués et cent quarante-sept blessés. L'établissement entier, avec le grand dépôt de munitions qu'il contenait, fut détruit le même jour, et les troupes se retirèrent sur-le-champ (1).

---

(1) Ce coup de main hardi, qui était comme le prélude

Marmont et Soult, aussitôt qu'ils furent informés de la marche de sir R. Hill mirent leurs forces respectives en mouvement vers le Tage; le premier eut la mortification, en atteignant les bords de la rivière, de voir son superbe établissement en ruines, sans pouvoir même trouver les moyens de tirer la garnison de Miravete, qui restait complètement isolée.

Soult, après avoir marché pendant quelques jours, apprenant que sir R. Hill avait passé Truxillo, abandonna le projet d'intercepter son retour, et les alliés reprirent, sans être inquiétés, leur position en face de Badajoz.

Ce grand objet effectué, lord Wellington quitta ses cantonnemens sur l'Agueda, et traversa la Tormes le 17 juin, par les gués au-dessus et au-dessous de Salamanque. Les

---

du développement du plan général, était de la plus haute importance. Il ne fut considéré que comme un fait isolé par les deux maréchaux qui tenaient le nord et le midi de l'Espagne; et pourtant cette énigme, qu'ils ne devinèrent pas, renfermait le sens caché de tous les événemens futurs; il agirent tout bonnement comme par le passé, s'isolant de plus en plus. (*Note de l'Éditeur.*)

Français, dans cette ville, avaient rassemblé un dépôt considérable de vivres et de munitions ; ils avaient construit des ouvrages formidables pour les protéger, et ces ouvrages commandaient le passage de la rivière. D'après une reconnaissance, on trouva qu'ils consistaient en trois forts de maçonnerie bien couverts, formant ensemble, une fortification importante, qu'on ne pouvait réduire que par une attaque régulière. La division du major-général Clinton fut destinée à ce service, et le reste de l'armée prit position sur les hauteurs de St. Christoval, trois milles en avant de la ville, ayant sa droite sur la Tormes, près Cabrerizos, et sa gauche, près Villarès de la Reyna. Le second jour, après qu'on eut ouvert les tranchées, l'artillerie battit en brèche, et les munitions furent épuisées avant qu'une ouverture praticable fût formée ; mais comme les parapets de l'un des principaux forts étaient très-endommagés, les palissades renversées, et les défenses maltraitées, on tenta de l'emporter par escalade; on fut repoussé avec perte de cent

vingt hommes, et le major-général Bowes resta mort sur la place. Le 20, Marmont, avec une partie de son armée, approcha de la position de Christoval, et se plaça en face. Il y resta jusqu'au soir du 23 ; voyant que les alliés étaient en trop grande force pour être forcés d'abandonner l'attaque des forts ; il décampa, et manœuvra pendant quelques jours sur la Tormes au-dessus de Salamanque, avec l'espoir d'attirer la garnison. Il fut trompé dans cette attente ; car, à l'arrivée de nouvelles munitions, on mit le feu avec un boulet rouge, à l'un des principaux ouvrages, et la brèche fut pratiquée dans un autre plus petit. Les troupes étaient formées pour donner l'assaut à ce dernier, quand un drapeau blanc annonça que la garnison désirait se soumettre. Au même moment les flammes augmentèrent rapidement dans l'autre ouvrage, et l'officier qui y commandait demanda également à capituler. Tous les deux priaient qu'on leur accordât trois heures de délai ; leurs offres furent traitées de stratagême pour gagner du temps afin d'éteindre les flammes; lord Wellington ne

leur donna que cinq minutes , en leur promettant toutefois leurs bagages et leurs effets. N'ayant point acquiescé à ce message , les batteries recommencèrent leur feu , à l'abri duquel les assaillans s'avancèrent et emportèrent le plus petit fort. L'ennemi offrant peu de résistance, les troupes légères portugaises pénétrèrent dans le fort principal, où elles firent sept cents prisonniers. On fit sauter sur-le-champ les ouvrages, et l'artillerie, avec une grande quantité des munitions , fut donnée aux Espagnols.

Après que ces forts eurent été pris, l'armée française se retira vers le Douro, suivie de près par les alliés, qui, le 2 juillet, en vinrent aux mains avec son arrière-garde , et l'ayant forcé de repasser la rivière avec perte, ils prirent poste sur la rive gauche, depuis la Seca jusqu'à Pollos. Marmont concentra ses forces du côté opposé entre Pollos et Tordesillas, pour disputer le passage qui était très-difficile; les Français ayant des postes très-fortifiés à Zamora et à Toro, avaient mis tous les autres ponts en état de défense.

Entre Valladolid et le Portugal, le Douro coule à travers une vallée unie et étendue. Sa largeur, lorsqu'il passe entre les hauteurs, quoiqu'elle ne soit pas la même, ne laisse pas néanmoins d'être considérable. Dans ses circuits, il borde avec sa rive gauche, presque toutes les hauteurs, au point que de Puente del Dueno, près de Valladolid, jusqu'à Zamora, le seul endroit favorable pour passer en présence d'un ennemi de la rive gauche à la droite, est à Castro Nuno, à deux lieues au-dessus de Toro. Là on trouve un bon gué, une courbure favorable de la rivière et un terrein avantageux. La situation des Français était donc excellente; ils avaient été, d'ailleurs, joints par la division revenant des Asturies, ce qui avait porté leurs forces à quarante-sept mille hommes. On ne pouvait donc entretenir que peu d'espoir d'aucune opération avantageuse, tant qu'ils resteraient concentrés derrière le Douro.

On a déjà remarqué qu'il aurait fallu, pour que les armées françaises existassent en Portugal dont elles n'eurent qu'une possession

passagère, qu'elles commandassent à une assez grande étendue de pays pour subvenir à leurs besoins. En Espagne, les hostilités actives du peuple produisaient les mêmes conséquences, les Français ne formant jamais aucun système de dépôt ni de magasins, pour ne pas être retardés dans leurs mouvemens, ni empêchés de voler d'un point à un autre afin de détruire les efforts constans que feraient les Espagnols pour se soustraire à leur domination. Ainsi, Marmont, posté derrière le Douro, ne pouvait se procurer de vivres que par des contributions volontaires. Pour l'obliger à séparer ses forces, ou à faire un mouvement décisif qui l'engagerait à une action dans des circonstances défavorables, les Guérillas étaient détachés sur ses flancs et sur ses derrières, soit pour lui couper les vivres, soit pour l'obliger à envoyer de forts détachemens afin de pouvoir en rassembler. Pendant les effets de cette mesure, on observait tous les jours des corps de Français faisant des mouvemens vers leur droite, auxquels les alliés repondaient par des contre-mouvemens.

Enfin, le 15 juillet, un corps considérable ayant descendu la rivière, le quartier-général fut transféré de Rueda à la Nava del Rey, et l'armée alliée effectua un mouvement sur sa gauche. Le 16, deux divisions de l'ennemi passèrent sur le pont de Toro; en conséquence, les alliés se postèrent cette nuit à Fuente la Pena et à Caniza, sur la Guarena, la division du général Cole et une division légère occupant Castrejon sur le Trabancos, à deux lieues vers la droite. Le lendemain, on reconnut que l'ennemi avait repassé le Douro à Toro pendant la nuit, détruisant les ponts derrière lui; et que par des marches forcées il était revenu sur ses pas à Tordesillas, vingt-cinq milles au-dessus de Toro. Là, toute l'armée française passa la rivière sans opposition, et de bonne heure; dans la matinée du 18, elle était sur le Trabancos. Marmont, par cette manœuvre, ouvrait ses communications avec l'armée du centre, qui était en marche de Madrid pour venir à son secours et compromettait ainsi, sur la droite, la sûreté de deux divisions des alliés; mais la cavalerie s'étant

promptement mise en mouvement pour couvrir leur retraite, elle s'effectua avec une perte très-légère, malgré les efforts prodigieux de l'ennemi pour les entamer. La poursuite était si active, que les troupes ayant fait halte quelques minutes seulement, pour se rafraîchir, en passant la Guarena, l'ennemi eut le temps de tirer sur elles quinze ou seize pièces de canon, sous le feu desquelles elles rejoignirent l'armée sur le côté gauche de la vallée. Le principal corps des Français arriva bientôt après, et les deux armées se trouvant en face l'une de l'autre, le maréchal Marmont, enflé du succès de sa manœuvre, poussa une colonne à travers la vallée pour s'emparer d'une hauteur importante au-dessus de Castrillos, à la jonction de la Guarena, et d'une autre rivière venant de Canizal ; elle fut cependant repoussée par la division du lieutenant-général Cole, et par la cavalerie, qui lui prit une pièce d'artillerie et trois à quatre cents hommes. La perte des alliés, dans cette journée, fut de cent hommes tués, quatre cents blessés et de cinquante

faits prisonniers. Le 19, l'ennemi mit en mouvement beaucoup de troupes vers sa gauche; mais ses intentions furent déjouées par des contre-mouvemens des alliés vers la la droite. Le 20, au matin, on aperçut toute l'armée française en pleine marche sur sa gauche, et les alliés se mirent aussitôt en mouvement vers leur droite; mais la force ennemie était déjà beaucoup trop avancée pour qu'on pût agir contre elle, et traversant la Guarena plus haut, elle put s'étendre le long d'un rang de hauteurs sur le flanc des alliés, qui se replièrent, et marchèrent à l'ennemi, en colonne, dans une direction parallèle aux hauteurs de Cabeça Velhosa.

Les mouvemens de ce jour furent bien imposans, les deux armées ennemies marchant en lignes parallèles, souvent à une demi portée de canon l'une de l'autre, dans un pays découvert et sans obstacle pour se rencontrer. A chaque instant on pouvait s'attendre à ce, que telle disposition du terrain ou tel autre accident amènerait une affaire générale.

Quelques coups de canon, tirés au hasard,

interrompirent seuls le calme de la scène. Le lendemain matin, l'armée se retira dans la position de St. Christoval, qu'elle avait occupée pendant l'attaque des forts. Le même jour, l'ennemi traversa la Tormes à gué, près Alba et Huerta, marchant par sa gauche, pour gagner la route de Rodrigo. Les alliés afin de contrarier cette intention, firent un mouvement de flanc correspondant, par le pont et les gués, près de Salamanque, et s'arrêtèrent pendant la nuit sur les hauteurs de la rive gauche, qui assuraient leur communication.

Le 22 juillet, de bonne heure, l'armée prit position, plaçant sa droite près des hauteurs très-escarpées, appelées les Arapiles, et sa gauche sur la Tormes, l'ennemi ayant immédiatement couvert son front par un bois épais. A huit heures du matin environ, une colonne française s'avança rapidement du bois, et s'empara des points extérieurs les plus étendus et les plus forts, sur quoi les alliés occupèrent les autres le plus promptement qu'il leur fut possible. Le maréchal Marmont rassembla une grande force derrière les Arapiles,

et ayant la plus grande confiance dans son habileté comme tacticien, il commença une série de manœuvres sur un rang de petites collines, à mille verges environ en face de ses antagonistes. A deux heures après-midi environ, il s'étendit rapidement vers sa gauche avec un grand feu de son artillerie et de ses nombreux tirailleurs placés en avant de son front et de son flanc. C'était une tentative pour tourner la position des alliés. Ainsi, avec une force peu supérieure à la leur, il agissait sur la circonférence d'un arc d'une étendue d'un tiers plus grande que leur ligne. Lord Wellington, qui attendait avec impatience quelque faux mouvement de la part de son antagoniste, ne perdit pas un moment pour profiter de celui-ci. Aussitôt il se décida à devenir l'assaillant, et fit les dispositions suivantes. La première division et la division légère, sous les ordres des généraux Campbell et Alten, furent postées à la gauche des hauteurs des Arapiles, comme extrême gauche de la ligne. Les divisions des généraux Cole et Leith, se placèrent en deux lignes sur la droite de ce point, avec les

divisions des généraux Clinton et Hope, et un corps d'Espagnols, sous les ordres de Don Carlos de Espana, en colonne pour les soutenir. La division du major-général Pakenkam, avec un corps considérable de cavalerie, forma l'extrême droite. Pendant que ces mouvemens s'opéraient, l'ennemi fit plusieurs vigoureux mais inutiles efforts pour se rendre maître du village des Arapiles, situé entre les deux armées, et occupé par un détachement des Gardes; mais il ne fit point de changement dans ses dispositions générales, pensant apparemment que les mouvemens des alliés n'étaient que de simples efforts de précaution contre les manœuvres en flanc dont ils étaient menacés. Aussitôt que l'armée se trouva ainsi disposée, la droite des alliés commença l'attaque. Le major-général Pakenkam, avec sa division, soutenu par plusieurs escadrons de cavalerie, sous les ordres du major-général d'Urban, s'avança très-rapidement le long de la vallée, presque avant que l'ennemi ne se fût aperçu de son mouvement. Les divisions des généraux Cole et

Leith, soutenues par celles des généraux Clinton et Hope s'avancèrent presqu'en même temps, et les attaquèrent en front, tandis qu'une brigade portugaise, sous les ordres du brigadier-général Pack se dirigea contre la hauteur imposante des Arapiles. La division du général Pakenkam, avec la cavalerie, renversa promptement la gauche des Français, et faisant constamment avancer sa droite, de manière à prendre en flanc les points sur lesquels ils s'efforçaient de tenir, ils les chassa successivement d'une hauteur à une autre, et fit plus de trois mille prisonniers. Les généraux Cole et Leith renversaient également tout ce qui se présentait devant eux, et poursuivaient rapidement leurs succès le long de la crête de la position de l'ennemi, quand ils furent momentanèment arrêtés par un corps de troupes s'avançant sur leur flanc gauche, de la hauteur des Arapiles, hauteur que d'après sa grande force, les Portugais n'avaient pu emporter. Le maréchal Béresford, qui était sur le terrein, changea le front d'une brigade de réserve, qui tint en échec les troupes, près les Arapiles

jusqu'à l'arrivée de la division du général Clinton, quand les Français abandonnèrent ce point important, et dès-lors la bataille redevint une suite de triomphes. Une charge de cavalerie, faite par sir Stapleton Cotton, dans laquelle le général le Marchant succomba, fut éminemment brillante, et chaque hauteur successive sur laquelle l'ennemi tâchait d'arrêter la poursuite fut immédiatement emportée. La seule apparence d'une résistance égale fut pendant quelque temps à la droite des Français, où les fuyards repoussés de la gauche par l'approche du général Pahenkam, s'efforçaient de se réformer sous la protection des troupes qui s'étaient retirées en bon ordre des Arapiles. Une attaque en front dirigée par le général Clinton, coûta plusieurs hommes; mais sur un mouvement en flanc du général Cole, ils se retirèrent à la hâte, et les troupes alliées les poursuivirent jusqu'à la nuit aussi vîte qu'elles purent marcher. Jamais armée ne fut en déroute plus complète : outre le nombre de tués et de blessés, sept mille prisonniers, onze pièces

d'artillerie et deux aigles restèrent sur le champ de bataille. Les alliés eurent environ cinq mille hommes tués ou blessés : parmi ces derniers, cinq officiers généraux, Béresford, Stapleton Cotton, Cole, Leith et Alten.

Le maréchal Marmont et son second, le général Bonnet, étant mis hors de combat, le commandement de l'armée fut dévolu au général Clausel, qui, aussitôt que la nuit vint, fit une marche très-rapide vers Alba de Tormes. La première division et la division légère reçurent l'ordre de se rendre au gué de Huerta, dans l'espoir que les Espagnols continueraient à tenir le château d'Alba, et que, par conséquent, la retraite de l'ennemi se ferait par Huerta; mais les Français, s'étant imaginés de déloger les Espagnols du château, traversèrent la Tormes à cet endroit, dans la nuit même, et évitèrent ainsi une autre perte considérable, qu'aurait nécessairement produite leur rencontre avec les deux divisions, au moment où ils auraient passé à gué dans l'état de désorganisation où ils se trouvaient. Le lendemain matin, le principal corps des alliés s'avança vers

Alba, où la cavalerie passa, et bientôt après, atteignit l'arrière-garde des fuyards. Une charge brillante fut dirigée contre eux par le général Bock, avec une brigade de dragons de la légion allemande, dans laquelle beaucoup furent sabrés, et neuf cents faits prisonniers; plusieurs autres ne trouvèrent de moyens de salut qu'en abandonnant leurs armes et en escaladant des enclos. Après cette dispersion de leur arrière-garde, les ennemis tombèrent dans le plus grand désordre; mais faisant des marches excessivement longues, et étant couverts par un corps considérable de cavalerie et par l'artillerie à cheval de l'armée du nord, qui les joignirent deux jours après l'action, la poursuite étant d'ailleurs très-retardée par le transport des vivres vu l'augmentation de distance, ils passèrent le Douro, sans éprouver aucune autre perte sérieuse (1).

---

(1) Voici encore une de ces batailles qui offrent la preuve qu'à la guerre tout est soumis aux combinaisons et au calcul, et que le sort des armes dépend du plus ou moins d'habileté du général en chef. La première question à laquelle

Lord Wellington suivit les fuyards jusqu'à Vallodalid, où il entra le 30, et voyant qu'ils

---

donne lieu la bataille de Salamanque perdue par le maréchal duc de Raguse, est de savoir s'il était nécessaire de la livrer, et si la livrer n'était pas déjà une faute. Lord Wellington, en venant manœuvrer sur la Tormes, et là, attaquant les forts de Salamanque jusque sous les yeux du maréchal, avoit évidemment l'intention de l'amener à une bataille. Que vit-on alors? Le général français arriver avec toute son armée au secours de Salamanque, laisser prendre les forts, les ouvrages, la ville sans tirer un coup de canon, et se retirer prudemment derrière le Douro. On croit d'abord qne la conquête de Salamanque ne vaut pas la peine de risquer le sort des armes, et peut-être celui de toute la Péninsule; et l'on sait quelque gré au maréchal Marmont d'avoir euchaîné son courage. Mais on le voit bientôt (et c'est à regret) se départir de son système de prudence, et tomber dans les piéges que lui tend son antagoniste. Celui-ci le harcèle, l'aiguillonne vers le Douro, et, par ces ruses, si connues dans les jeux sanglans de la guerre, il l'attire hors de ses positions, tout en feignant de redouter un engagement général. Quelle faiblesse de la part du général français! C'en est une d'autant plus inexcusable, que la bataille n'avait plus de motif, Salamanque étant pris et occupé. Etait-ce pour recouvrer Salamanque que le maréchal Marmont allait

battaient en pleine retraite sur Burgos, et qu'il n'avait aucune chance de les atteindre,

---

se battre? Mais alors il eût mieux valu ne pas le laisser prendre? Puisque le maréchal avait différé la bataille, pourquoi ne pas la différer encore? D'un côté, Joseph, avec ses forces disponibles, de l'autre une partie de l'armée du nord de l'Espagne, étaient en marche pour renforcer l'armée de Portugal. Mais, dira-t-on, le duc de Raguse brûlait de se mesurer avec le général anglais. Il sentait qne si ces doubles renforts survenaient, le prudent Wellington, selon son usage, battrait en retraite vers les frontières du Portugal pour y attendre des chances plus fovorables. Ceci est une preuve nouvelle que la bataille dépendait de la volonté du général français. Si l'on considère ensuite la partie stratégique de cette désastreuse journée, on voit le maréchal Marmont manœuvrer pour tourner l'armée anglaise sur son flanc droit, et ne pas y réussir; jeter à dessein une sorte de confusion dans sa ligne de bataille par des mouvemens irréguliers; et enfin, affaiblir tellement sa gauche, qu'il donne à son adversaire qui l'épiait, l'occasion de le battre. A la vérité, le duc de Raguse fut blessé d'un boulet creux, *avant l'engagement général*, selon sa relation officielle; et c'est à cette fâcheuse blessure qu'il attribue tous les malheurs de la journée. Mais ici s'élèvent d'autres questions. Si le maréchal a été mis hors de combat avant qu'on en fût venu aux mains,

il repassa le Douro, le jour suivant, et établit son quartier-général à Cuellar, pour faire ses

---

était-il donc trop tard pour ordonner la retraite? Il devait d'autant plus en sentir la nécessité que, de son propre aveu, il était en proie à des souffrances morales plus poignantes que ses souffrances physiques, regardant déjà la bataille comme perdue, ne pouvant plus la diriger. Mais on était en présence, dira-t-on, et la retraite n'était plus possible. La campagne de 1814 offre un exemple récent du contraire. Quand Napoléon s'aperçut à Arcis-sur-Aube qu'il allait avoir à combattre toute la grande armée alliée, qu'il avait espéré surprendre éparpillée, il ordonna la retraite; et cependant une canonade générale avait déjà eu lieu de part et d'autre, et même la cavalerie des deux armées s'était chargée à différentes reprises. Seconde question : Quand un général en chef est blessé au commencement de l'action ou pendant l'action, s'ensuit-il la perte irrémissible de la bataille? Je penche pour la négative, et j'ai pour moi de grandes autorités : je citerai Gustave-Adolphe; je citerai plus près de nous Abercrombi en Egypte, et Nelson sur mer. Ces grands généraux furent non-seulement blessés, mais tués, et pourtant vainquirent; leur mort n'empêcha point la victoire de déposer ses trophées sur leur tombe. Mais aussi leurs dispositions avaient été excellentes : ils n'avaient pas été poussés à combattre par présomption ou par colère. Du reste, le

préparatifs contre l'armée du centre, qui, depuis la bataille, manœuvrait à une petite distance des alliés, pour favoriser la fuite de l'armée vaincue. Le 6 août, l'armée se mit en mouvement sur Madrid, par Ségovie, laissant une division, et quelques faibles bataillons à Cuellar, pour observer la ligne du Douro. Le 11, elle traversa les montagnes de Naval, de Serrada, et de Guadarrama, précédée par un petit corps de grosse cavalerie allemande et portugaise qui dans la soirée, en vint aux mains avec les avant-postes de l'armée du Centre, commandée par Joseph Buonaparte qui s'était avancé dans ces fortes positions pour surveiller les mouvemens des alliés. Une reconnaissance, faite par Joseph, engagea un choc, dans lequel une charge commandée par la cavalerie portugaise ne fut pas exécutée

---

maréchal Marmont ne verra, j'espère, dans ces réflexions critiques, ni partialité ni malveillance : dès que l'occasion s'en présentera, et elle se présentera bientôt, nous ne tairons pas davantage les fautes du vainqueur de Salamanque. (*Note de l'Editeur.*)

avec courage; cette cavalerie prit la fuite avant d'avoir joint l'ennemi, renversant trois pièces de canons d'artillerie à cheval, qui tombèrent en conséquence dans les mains des français. La cavalerie allemande, cependant, se conduisit avec sa bravoure ordinaire, et prévint les mauvais effets qui auraient pu résulter de l'échec essuyé par les Portugais. L'ennemi, après ce succès, se retira; et le jour suivant, les alliés entrèrent dans Madrid.

Joseph et son armée abandonnèrent précipitamment la ville par la route de Tolède, à l'approche des alliés, laissant un corps de dix-sept cents hommes de bonnes troupes, renfermées dans les retranchemens du Retiro. Ce poste fut immédiatement reconnu, et étant trouvé consister en deux enceintes, l'une requérant une petite armée pour sa défense, et l'autre si resserrée, qu'elle ne ne fournissait pas d'espace pour soutenir une canonnade, lord Wellington ordonna de chasser de force la garnison dans le plus petit ouvrage, et de placer des canons en batterie pour l'anéantir quand elle se trouverait ainsi resserrée.

Les préparatifs étant achevés, le commandant qui connaissait le faible de son poste, se hâta de faire sa soumission, livrant ainsi cent quatre-vingts pièces d'artillerie, vingt mille fusils, une grande quantité de munitions, d'artillerie, de voitures, d'habillemens et de provisions de toute espèce.

Lord Wellington se trouvait dans une situation glorieuse, mais qui ne laissait pas que d'être embarrassante : il avait vaincu une armée puissante et avait chassé l'usurpateur de sa capitale, mais ses succès ne remplissaient point encore l'objet qu'il s'était proposé. Le maréchal Soult restait tranquillement en Andalousie, croyant probablement que les autres armées françaises qui se montaient à plus de cent mille hommes, suffiraient, sans son secours, pour en repousser quarante mille placés au milieu d'elles. Les Cortès de l'Espagne, loin d'appliquer toute leur énergie à soutenir et à poursuivre l'avantage qu'on venait de remporter sur les Français, ne paraissaient occupés qu'à publier une nouvelle constitution, et à n'apprécier les succès des alliés

que par la plus grande facilité qu'ils avaient de les répandre. Quant aux divers commandans espagnols, ils faisaient tous les efforts qui étaient en leur pouvoir. Le général Santocildes, avec les forces de Galice, obligea mille hommes à se rendre prisonniers dans Astorga, et l'Empecinado en prit sept cents dans Guadalaxara. Plusieurs des principaux chefs se dirigeaient en hâte avec leurs bandes vers Madrid, et ceux de la côte du nord, encouragés par une escadre ayant à bord des soldats de marine sous les ordres de sir Home Popham, recouvraient Bilbao, et déployaient plus que leur activité accoutumée. Ces efforts si honorables pour ceux qui les opérèrent, et pour le caractère national, étaient cependant de peu de poids dans la balance des événemens.

En outre, la co-opération promise sur les côtes de l'est, avait entièrement manqué, le corps envoyé de Sicile n'ayant pas excédé six mille hommes d'infanterie de diverses nations, sans cavalerie. Le temps était passé pour que l'on employât une si petite force, l'activité

du maréchal Suchet ayant ôté aux Espagnols tous les moyens d'une co-opération immédiate. Bientôt après la chute de Valence, la trahison le rendit maître de Peniscola, dont le commandant fut le senl parmi les Castillans qui ait manqué à l'honnneur. Il ne trahit pas seulement la confiance que ses concitoyens lui avaient accordée; mais voulant ennoblir sa bassesse, il s'efforça d'augmenter son crime en vantant au dernier point la vigoureuse résistance de sa garnison. Denia, quoique bien approvisionnée, ne fit qu'une légère résistance. Suchet borna là prudemment ses dernières conquêtes, établissant ses postes avancés sur les bords élevés du Xucar, ce qui assurait son front vers Alicante, et donnait la liberté de punir et de réprimer le plus léger mouvement entrepris pour s'opposer à son autorité. Dès ce temps-là, secondant une bonne administration par un système de sévérité inflexible, il établit en peu de mois une parfaite soumission et la tranquillité extérieure dans tout le royaume de Valence. Les braves Catalans se trouvèrent garantis d'un semblable repos par

les mesures de represailles, adoptées par leurs chefs (1); néanmoins, en retranchant leurs

(1). En violation directe de la capitulation faite avec Blake, qui garantissait le pardon et l'oubli de la conduite antérieure, tant politique que militaire, de tous les habitans de Valence, le maréchal Suchet rapporta officiellement à son gouvernement, seize jours après, que quinze cents moines avaient été arrêtés et envoyés en France, et que les chefs de l'insurrection, demeurant dans la maison du consul anglais, aussi bien que les sicaires de ce *misérable*, avaient été exécutés sur la place publique. Suchet, pour établir plus promptement son autorité, abandonna au pillage plusieurs villes ou villages qui furent, peu de temps après la chute de Valence, le siége d'une résistance déclarée, et ordonna ensuite de traiter comme des bandits et des perturbateurs du repos public, tous les Espagnols pris en actes d'hostilité contre les troupes françaises. Ces cruautés produisirent un tel effet dans Valence, que les Français essayèrent bientôt d'agir d'après un semblable système en Catalogne. Le gouverneur de Lerida fit même mettre à mort, comme brigands, quelques soldats du corps d'Erolles qui tombèrent en son pouvoir. Ce chef déterminé, après avoir vérifié le fait, tint des partis à la découverte jusqu'à ce qu'il eût fait prisonnier un petit détachement de la garnison, d'où il tira un seul individu que le sort avait sauvé, et fit exécuter le reste en sa pré-

postes intérieurs, et en fortifiant Blanes, Mataro, Mongat, avec d'autres places sur la côte, favorables pour la communication maritime, les Français tinrent en grande partie les habitans en bride, et arrêtèrent les incursions des troupes organisées des montagnes. Le général Maitland, en arrivant avec les forces de Sicile, avait par conséquent une forteresse à réduire avant qu'il pût agir, et les chefs catalans étaient préparés à l'aider avec huit mille hommes seulement, tandis

---

senée. On escorta alors jusqu'aux portes de Lerida ce prisonnier, et on lui accorda la vie et la liberté à condition qu'il ferait connaître à ses camarades la scène dont il avait été témoin, et, de plus, qu'il remettrait au gouverneur une lettre qui contenait la détermination positive d'Erolles, de traiter de la même manière tout Français, quel que fût son rang qui tomberait en son pouvoir, si un seul Catalan était puni pour s'opposer à la domination française. La sincérité de la menace était trop clairement démontrée par l'action qui l'accompagnait, pour être jamais mise à l'épreuve. — Fait appris en conversation avec Erolles, quelque temps après qu'il eut eu lieu. (*Note de l'Auteur anglais.*).

qu'on évaluait la force disponible de l'ennemi dans la province, à treize mille. Suchet tenait en outre concentrés près de Valence, quatorze mille hommes d'infanterie, avec une excellente cavalerie; or, rien n'aurait pu s'opposer à sa marche en Catalogne que l'armée espagnole, sous les ordres du général O'Donnel, qui ne pouvait le combattre, n'ayant que la moitié de ses forces. Débarquer et soulever la province dans cette circonstance, c'était exposer la population sans une apparence raisonnable de succès; en conséquence, sur la nouvelle qu'O'Donnel avait été défait avec perte à Castella, le 21 juillet, et s'était retiré à Murcie, laissant Alicante ouvert, le général Maitland jeta son corps de troupes dans cette forteresse, et Joseph Buonaparte effectua sans obstacle sa jonction avec Suchet.

Des armées considérables pouvant se porter ainsi sur Madrid, de toutes parts, si lord Wellington dirigeait ses efforts vers tout autre point que vers le nord, il était à craindre qu'il ne fût lui-même enveloppé sans opérer la délivrance d'aucune portion du pays; or, pour

suivant avec constance le point principal de la campagne, il ordonna aux troupes de l'île de Léon de manœuvrer contre les forces de Soult, tandis qu'avec quatre divisions, il marcherait en personne contre Clausel qui s'était avancé vers le Douro pour dégager les garnisons françaises laissées dans Zamora et dans Toro. L'armée espagnole de Galice, qui consistait en douze mille hommes d'assez mauvaises troupes, prit part à cette dernière opération, et forma la gauche de la force qui s'avançait. Deux faibles divisions restées à Madrid, et le corps, sous les ordres de sir R. Hill, prirent poste sur le Tage pour observer les mouvemens de Soult.

L'ennemi fut chassé de Valladolid, le 7 septembre; mais aucun effort ne pouvant l'engager à une action, il se retira promptement à l'approche des alliés, détruisant tous les ponts, et ne faisant jamais mine de résister, excepté le 17, qu'un terrain favorable et le voisinage immédiat de Burgos engagèrent Clausel à rester en position, jusqu'à ce que l'armée alliée fût presque formée pour l'at-

taque. On pouvait compter distinctement tous ses bataillons, et la force pouvait se monter à vingt-deux mille hommes : cependant ils ne risquèrent pas le choc, mais se retirèrent promptement à l'approche des alliés, formant un triste contraste avec l'apparence imposante et la conduite vigoureuse qu'ils avaient tenus avant leur défaite. Ils furent le même jour manœuvrés hors de Burgos, où l'infanfanterie de l'armée du nord, sous les ordres du général Souham, au nombre de neuf mille hommes environ, effectua sa jonction. Cet officier, qui prit le commandement en chef, laissant une garnison dans le château, se retira à Briviesca, où il fit halte dans une forte position.

Le château de Burgos occupe une colline oblongue de forme conique, dont la partie inférieure est environnée d'un ouvrage découvert, mais de difficile accès; sur le sommet de la colline est situé l'ancien donjon, qui est couvert d'une batterie casematée. Entre ces défenses, les Français avaient construit deux lignes de redoutes hérissés de canons, entourant

la colline, et y avaient jeté environ trois mille hommes pour leur défense, formant ainsi de Burgos un poste fortifié pour couvrir le seul dépôt de mnnitions et de vivres qui leur restât. C'était un objet de la première importance de les priver de ce dépôt, et le château dont la garnison était espagnole, ne pouvait manquer d'être d'un grand secours à l'armée dans ses manœuvres contre la force supérieure avec laquelle il fallait enfin combattre. En conséquence, quoiqu'on ne pût disposer que de trois canons, de cinq obusiers, et de quelques centaines de boulets, le siége fut décidé et commencé sur-le-champ avec vigueur. Le premier soir, on donna l'assaut à un ouvrage à cornes qui couvrait la muraille inférieure, et tandis que deux détachemens l'attaquaient en front, le major, l'honorable W. Cocks la forçait en arrière. La garnison, qui consistait en un fort bataillon, fit une vigoureuse résistance; et, étant bien secondée par le feu de la place, le succès coûta aux vainqueurs quatre cents hommes tués ou blessés. On dressa alors des batteries, sous le feu desquelles les

assiégeans s'efforcèrent de s'établir par escalade sur l'espace qui se trouve entre le sommet de la muraille extérieure de la première ligne des redoutes. Les assaillans emportèrent vaillamment la muraille; mais le voisinage immédiat des défenses intérieures les mettaient continuellement dans le cas d'avoir besoin de renforts. Après plusieurs efforts inutiles pour s'établir, ils furent renversés avec une perte considérable. On essaya ensuite de faire une brèche dans la muraille avec trois gros canons, dont deux furent démontés par le feu supérieur du château. La sape et la mine furent alors mises en œuvre, et quand la première eût été poussée si près de la place, que la garnison, de la hauteur supérieure de ses défenses, faisait pleuvoir des grenades et toutes sortes de matières enflammées, rendant l'ouvrage trop destructeur pour être continué, on pratiqua une galerie que l'on conduisit sous la muraille extérieure, où une mine éclata la nuit du 29 septembre, et forma une brèche. L'ouverture ne fut pas jugée pour le moment assez grande pour qu'on tentât l'as-

saut; et avant le jour, la garnison avait opposé de tels obstacles, que la brèche devint impraticable. On fit en conséquence passer une autre galerie sous la muraille, et dans l'après-midi du 4 octobre, elle éclata; ses effets produisirent une excellente brèche, et le vingt-quatrième régiment fut en quelques minutes logé sur son sommet. L'après-midi suivant, la garnison fit une sortie et s'empara du logement qu'elle détruisit avant qu'on pût la repousser. Les deux jours suivans se passèrent à augmenter le front du logement, qui, à force de persévérance, fut poussé à cinq toises de la ligne de l'ennemi. L'ouvrage cependant coûta beaucoup de monde, une seule pièce d'artillerie de siége étant dans le cas de servir, et la garnison par l'étendue de son front écrasant le feu de la sape; en outre, ayant de grands dépôts de munitions à leurs ordres, les assiégés lançaient constamment des bombes qui se logeaient contre les gabions et les détruisaient avec ceux qu'ils étaient destinés à protéger. Une pluie considérable qui vint à tomber retarda tous les efforts tentés pour ré-

parer tout le dommage. On en était là, quand, la nuit du 8, la garnison fit une sortie terrible, écrasa la garde, et fut maîtresse de la tranchée assez long-temps pour détruire tout l'ouvrage au niveau entre la seconde ligne et la muraille extérieure. Il devint alors évident qu'il n'y avait point d'espoir à pousser la sape sur un front si limité, sans le secours de l'artillerie. Quelques munitions ayant été reçues de St.-Ander, on mit les obusiers en batterie pour endommager les défenses et pour faire une ouverture dans une partie exposée de la seconde ligne. Ceci effectué, on donna l'assaut le 18 octobre. Les assaillans, après un combat opiniâtre, emportèrent la seconde ligne, et quelques soldats de la légion allemande escaladèrent même la troisième. Un succès complet paraissait avoir couronné leurs efforts, quand la garnison, voyant qu'elle n'avait à combattre que les débris de différens corps, se rallia, chargea les divers détachemens et les chassa. Ce fut le dernier effort vigoureux d'un siége de trente jours, dans lequel il est difficile de dire quel parti

mérita plus de louanges, les assaillans pour leur hardiesse et leur courage, ou les assiégés pour leur persévérance et l'habileté de leurs dispositions. Chaque parti eut le bonheur de voir ses efforts appréciés comme ils le méritaient. Le général du Breton et sa garnison, comme on devait s'y attendre, trouvèrent, dans les applaudissemens de leurs compatriotes reconnaissans, la récompense justement due à leur vaillante défense; et le parti vaincu, par une rare magnanimité dans son chef, eut la consolation d'entendre louer sa conduite, et de voir attribuer leur manque de succès à des causes au-delà de leur pouvoir (1).

---

(1) Ce siége manqua entièrement par le défaut des moyens d'attaque nécessaires; le même défaut de munitions dans les attaques précédentes, provenait en partie de la difficulté des transports, et en partie de la non-existence des établissemens requis dans le service anglais, voilà pourquoi on y perdit tant de monde. C'est cependant rendre justice aux officiers qui y furent employés, que de dire que les attaques des différentes forteresses en Espagne, quoique irrégulières d'après les motifs que nous ve-

Pendant le cours de l'attaque, la force ennemie de Brivïesca avait reçu des renforts

---

nons de déduire, furent poussées avec une vigueur, une intrépidité et une célérité reconnues également par les amis et les ennemis. L'attaque de Burgos, sous le rapport du plan et de la hardiesse, fait le plus grand honneur à ceux qui la dirigèrent; et, quoiqu'elle ne réussît pas, elle ne laissa pas d'augmenter, dans l'opinion de l'armée, la haute réputation que s'était acquise le colonel Burgoyne, ingénieur en chef (*Note de l'Auteur*).

En s'obstinant à prendre les forts de Burgos sans artillerie de siége, le duc de Wellington a compromis non-seulement les résultats de sa victoire de Salamanque, mais encore sa propre réputation. Disons-le franchement: cette victoire l'étourdit. Aussi le vit-on hésiter dans le parti qu'il devait prendre. S'il poursuit l'armée française, ce n'est que jusqu'à Valladolid; il la laisse libre, quoique désorganisée, et retourne en arrière pour aller s'enivrer des applaudissemens des habitans de Madrid. Voyant ensuite que le maréchal Soult n'abandonnait point assez tôt l'Andalousie, il quitte alors Madrid, et se dirige de nouveau vers le nord de la Péninsule, dans l'espoir d'y attirer le général français. Voilà, sans doute, une intention, la délivrance de l'Andalousie. Mais alors pourquoi se morfondre et échouer sous les murs de Burgos, devant cette

considérables de France, et, le jour de l'assaut, manœuvrait comme si elle eût eu l'intention d'engager une action générale. En conséquence, la plus grande partie des assiégeans joignit l'armée qui les couvrait. Mais sir Edevand Paget ayant repoussé avec perte la seule tentative sérieuse qu'eussent fait les Français, ils y renoncèrent, et on s'attendait à ce que les troupes reprendraient leurs travaux, un convoi de grosse artillerie et de munitions étant sur la route de St.-Ander; ce qui

---

même armée à laquelle on n'ose déjà plus livrer une seconde bataille, parce que sa position est excellente, et qu'elle vient d'être renforcée. Convenons qu'à cette époque, lord Wellington, ainsi qu'Annibal, après la bataille de Cannes, n'a pas su profiter de la victoire. Dans les intérêts de sa cause, il aurait dû poursuivre à outrance jusqu'aux Pyrénées l'armée de Portugal; il aurait dû montrer assez d'habileté et de vigueur pour combattre ensuite séparément le maréchal Soult. Au lieu d'en agir ainsi, il laissa à toutes les forces françaises la possibilité de se concentrer, et se trouva forcé alors de battre presque honteusement en retraite pour éviter le choc de trois armées réunies. (*Note de l'Editeur.*)

aurait assuré la chute du château en peu de jours, avec peu ou sans autre perte de la part des assiégeans. Le moment était venu cependant, où il était plus important de s'assurer de ses conquêtes que d'obtenir l'honneur d'un succès, dont le temps avait diminué la valeur. L'objet de la campagne avait été déjà pleinement atteint, puisque le maréchal Soult, voyant que les alliés poursuivaient constamment la guerre dans le nord, avait évacué malgré lui tout le midi de l'Espagne, et avait joint ses troupes aux autres armées pour arrêter leurs progrès. Il détruisit son artillerie, abandonna ses ouvrages près de Cadix, le 25 août, et concentra ses forces à Grenade, où il resta jusqu'à ce qu'il fût informé de la marche sur Burgos : alors, il effectua, par la route de Caravaca, sa jonction avec l'armée du Centre, à Albacète, le 29 septembre.

Le mouvement de Soult sur Grenade fut plutôt précipité par le succès d'un détachement envoyé de Cadix contre Séville, sous les ordres du général Cruxmorgeon et du colonel Skerret. Les troupes débarquèrent dans

le Guadalquivir, et prenant la route de St.-Lucar, parurent inopinément dans le faubourg Triana, sur la droite de la rivière, le matin du 27 août. La garnison française, qui consistait en huit bataillons, essaya de détruire le pont, et de gagner du temps pour effectuer sa retraite; mais le dommage qu'elle fit ne fut que très-léger.

Les habitans, sous le feu de l'arrière-garde, jetèrent des planches sur l'ouverture, et les alliés traversèrent à temps pour faire deux cents prisonniers dans la ville. Le même soir, les troupes françaises quittèrent le voisinage de Cadix, au nombre de sept mille environ, et s'approchèrent de Séville, pour reprendre leurs quartiers. Mais, apprenant que la force qui l'occupait était celle de sir R. Hill, elles se hâtèrent de faire un mouvement à leur droite sur Carmena. Le général Ballasteros, qui s'était acquis une grande réputation qu'il avait fait partager à ses troupes, par une activité continuelle pendant toute la campagne, se tenait sur les flancs de la force qui se retirait, et la harcela jusqu'à Grenade. Là, rece-

vant des instructions pour agir comme faisant partie de la masse générale, et pour obéir aux ordres de lord Wellington, il ne se contenta pas de faire des remontrances, mais, sacrifiant les intérêts de son pays à ses sentimens personnels, il cessa de poursuivre l'ennemi. Si Ballasteros se fût borné à une protestation, quelque forte qu'elle eût été, elle eût passé comme le premier mouvement de l'esprit altier d'un soldat et d'un patriote; mais son inaction subite prouva le contraire, et il perdit justement par sa conduite, en cette occasion, les fruits d'une carrière très-glorieuse. Privé de son commandement, il fut emprisonné à Ceuta, sans que presqu'une seule voix s'élevât en sa faveur.

Lord Wellington, apprenant, le 21 octobre, que les armées de Joseph et de Soult étaient en mouvement sur Madrid, leva sur-le-champ le siége de Burgos, et, par une témérité sans exemple, faisant filer toute l'armée pendant la nuit, sous les murs du château, et sur le pont d'Arlanzon, qui est commandé par son artillerie (ce qu'il exécuta sans éprou-

ver presque aucune perte) il gagna une marche sur le général Souham, qui ne l'atteignit en force que dans la journée du 23. La cavalerie française attaqua le même jour l'arrière-garde des alliés, consistant en deux brigades de la même arme. Quelques troupes de guerillas, placées sur leur flanc, lâchèrent aussitôt pied, et les deux brigades furent obligées de se replier à la hâte. Ils prirent cependant l'occasion, après avoir passé un fossé large et profond sur un pont étroit, de charger les fuyards quand il n'y en eut qu'une partie de défilée : la charge n'eut point de succès, et ils furent vivement repoussés sur l'arrière-garde de l'infanterie, composée de troupes légères allemandes, sous les ordres du colonel Halkett qui tint ferme, reçut la cavalerie de l'ennemi par une décharge, et arrêta la poursuite. Le quartier-général fut fixé pour la nuit à Cordovilla.

Dans la soirée du 24, toute l'armée se trouva derrière le Carrion. Les deux ponts de cette rivière à Palentia, ceux de Villa-Muriel et de Duenas, furent tenus prêts à être dé-

truits et à sauter à l'approche des alliés. Celui de Villa-Muriel fut miné, et sauta heureusement sous un feu à mitraille de l'ennemi. A Palentia, le parti posté pour couvrir l'opération fut attaqué; et, étant écrasé, les ennemis s'emparèrent des ponts dans le meilleur état. A Tariejo, le bruit que les Français avaient déjà passé à ce point retarda le commencement du service, et leur donna le temps d'arriver avant que la mine fût tout-à-fait preparée; elle fit, en conséquence, une explosion prématurée, manqua, et la cavalerie passant sur-le-champ dessus, fit le détachement prisonnier. Le pont de Duenas était entièrement détruit. L'ennemi prit avantage de quelques gués près de Villa-Muriel, pour faire passer la rivière à un corps considérable de troupes, qui, cependant, n'étant point soutenu, fut obligé de repasser promptement.

Le 26 octobre, l'armée se retira de quatre lieues, et traversa la Pisuerga à Cabezon. Le terrain, à Cabezon et au-dessus, sur la gauche de la Pisuerga, est très-élevé; des hauteurs escarpées se terminent brusquement à la ri-

vière en plusieurs endroits. Toutes les routes sur la rive gauche sont par conséquent très-difficiles et très-mauvaises, et la granderoute du nord pour cette raison traverse le pays à sa droite. A Cabezon, elle traverse la rivière par un pont de pierre; ce pont était barricadé et miné pour être détruit; là, toute l'armée fit halte. Le général Souham, ayant été retenu par les ponts ruinés de Duenas et de Villa-Muriel, ne s'approcha que le soir; il fit arrêter toute son armée sur la droite de la Pisuerga, et envoya de fréquentes patrouilles, pendant la nuit, à la barricade du pont, pour s'assurer que les piquets n'avaient pas été retirés. Le lendemain, pour savoir si la détermination des alliés était de garder leur poste, il fit avancer deux brigades d'artillerie, et canonna la ville. Ayant trouvé un feu supérieur, il renonça sur-le-champ à faire d'autres efforts en front, mais fit des détachemens considérables à sa droite par Cigales.

Le 28 octobre, dans la matinée, un corps de Français essaya de passer la rivière à Si-

mancas, mais le pont avait été trop bien détruit; dans la soirée, il entra à Tordesillas, où le pont avait été également détruit avant son arrivée. Pendant ces mouvemens, pour tourner le flanc des alliés, une grande force resta dans une attitude menaçante sur les hauteurs au-dessus de Valladolid, d'où elle canonnait ceux qui passaient le long de la grande route.

Le 29 octobre, l'armée se retira de bonne heure de Cabezon, détruisant le pont, et celui de Valladolid, et dans le courant du jour, traversa le Douro à Tudela et à la Puente del Douro, ville dont on avait fait sauter les ponts ainsi que celui de Quintanilla, et ensuite ceux de Toro et de Zamora. Dans la soirée, les Français firent passer à la nage la rivière, près de Tordesillas, à un corps de troupes qui, attaquant à l'improviste la garde laissée dans une tour, à l'extrémité sud du pont, la défit, et commença sur-le-champ à rétablir la communication. En conséquence, les forces alliées se mirent en marche, le matin suivant, vers leur gauche et occupèrent le terrein en face du

pont, qu'ils fortifièrent de batteries; elles restèrent dans cette position, jusqu'au 6 novembre, que le pont de Toro aussi bien que celui de Tordesillas ayant été rendus praticables, elles rétrogradèrent de quatre lieues jusqu'à Torrecilla de la Orden. Le jour suivant, elles continuèrent leur marche, et le 8, elles occupèrent la position de St. Christoval en face de Salamanque, qu'elles avaient occupée deux fois auparavant. Ainsi se termina une retraite de plus de cent-cinquante milles, faite en face d'un ennemi supérieur, avec la fermeté d'une marche ordinaire, dans laquelle, par conséquent, les troupes n'eurent rien à souffrir de la fatigue; les pertes qu'elles éprouvèrent pendant cette retraite, furent au-dessous de huit cent - cinquante hommes; mais celles qu'elles essuyèrent pendant le siége précédent, se montèrent à plus de deux mille.

Le général Souham ne poursuivit pas les alliés dans leur retraite au-delà du Douro; il attendit l'approche des armées de Joseph et de Soult, qui avaient passé quelques jours avant par Madrid. Le corps de sir Rowland

Hill, avec la garnison de cette ville, s'était retiré tranquillement par le passage de Guadarrama et de Fontineros sur Alba. Le même jour que la gauche des alliés réoccupa Christoval, sir R. Hill repassa la Tormes, laissant une force considérable dans la ville et dans le château, pour commander le passage de la rivière.

Le 10 novembre, les armées du maréchal Soult et du général Souham, avec la garde de Joseph Buonaparte, composant une force de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et de treize mille de cavalerie, se réunirent sur la droite de la Tormes. L'armée alliée qui leur était opposée n'excédait pas quarante-huit mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie.

Les Français dirigèrent leurs principaux efforts contre la droite des alliés, et firent des préparatifs pour forcer le passage d'Alba; mais, trouvant la ville barricadée, et les troupes n'étant point ébranlées par une vive canonnade, ils abandonnèrent l'entreprise, et, le 14, commencèrent le passage de la ri-

vière, par les gués de Calesancho, un peu plus au-dessus de la rivière. Le lendemain, toute l'armée française passa à la rive gauche, et fut postée dans une forte position près Moxarnes, d'où des détachemens de cavalerie interceptèrent la communication des alliés avec Ciudad-Rodrigo, ne laissant d'autre alternative que d'attaquer, de mourir de faim, ou de se retirer. La plus grande partie des troupes, épuisée des fatigues d'une campagne, dans laquelle la marche avait été continuelle depuis la première semaine de janvier (1), se trouvant d'ailleurs hors d'état de profiter d'aucun succès, lord Wellington préféra aux chances d'une victoire glorieuse, mais stérile, le repos dont elles avaient besoin. En conséquence, le 15 novembre, il décampa de Christoval, et commença à effectuer sa retraite (2). L'armée

(1) Que faisaient les troupes de lord Wellington devant Burgos? N'ont-elles pas eu le temps de s'y reposer pendant deux mois? Elles n'avaient donc pas été engagées dans des marches continuelles pendant une année entière. (*Note de l'Editeur.*)

(2) Ce moment précieux, dont nos généraux ne surent

se trouva dans la plus grande détresse pendant les journées des 16, 17 et 18 novembre,

---

pas profiter, aurait pu être décisif pour la guerre d'Espagne. Tous les corps d'armée qui avaient occupé la Péninsule, excepté celui du maréchal Suchet, se trouvaient réunis malgré la victoire de Salamanque, et poursuivaient l'ennemi pour lui livrer bataille. Selon l'auteur anglais, nous présentions une force de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et de quinze mille de cavalerie: c'était donc la plus belle et la plus forte armée qui eût jamais été rassemblée dans les plaines des Espagnes contre un ennemi qui ne pouvait opposer que quarante-huit mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. Comment se fait-il que les mêmes généraux qui s'étaient trouvés la plupart aux batailles de Talaveyra, d'Albuera et de Salamanque, aient démenti, dans cette circonstance si décisive, l'ardeur qui leur avait fait rechercher si avidement l'occasion de combattre? L'instant était d'autant plus favorable que l'armée entière avait déjà forcé le passage de l'Alba, et que ses détachemens de cavalerie interceptaient les communications des alliés avec Ciudad-Rodrigo. On peut dire que Wellington était coupé. Au lieu de l'attaquer immédiatement dès le 14, la journée se passa dans l'inaction; et le lendemain 15, Wellington disparut, escamotant, en quelque sorte, son armée en présence même de nos généraux. Voilà un de ces dénouemens dont l'histoire n'a pu

le temps était extrêmement rude; les routes excessivement fangeuses, et les positions irrégulières. Un corps de cavalerie française, avec de l'artillerie légère, la poursuivit de près pendant les deux premiers jours de la retraite, mais avec peu de succès, les alliés n'ayant eu, après avoir traversé la Tormes, que cinquante hommes tués, cent-cinquante blessés, et cent-soixante-dix prisonniers. Dans une occasion, cependant, la cavalerie française ayant pénétré dans la ligne de la marche entre les deux divisions, fit prisonnier le lieutenant-général

---

encore percer le mystère. Ce n'est que dans les archives des états-majors, et dans les délibérations des conseils de guerre tenus par Joseph, Soult, Jourdan et Souham que nous trouverions l'explication de cette énigme militaire; peut-être que les destinées de la Péninsule dépendaient de ce seul moment. La honte de tant de batailles livrées et perdues aurait été effacée par l'éclat d'un triomphe décisif, et une journée désastreuse n'aurait pas affligé nos annales. C'était un éclair propice qui brillait au milieu des tempêtes; mais il fallait, à sa lueur, écraser, avec la rapidité de la foudre, des ennemis incapables de résister à des forces si supérieures. (*Note de l'Éditeur.*)

sir Edward Paget, commandant en second, qui passait dans le moment.

Le 18, le quartier-général fut établi à Ciudad-Rodrigo, et aussitôt qu'on fut certain que les armées françaises s'étaient retirées de la Tormes, les troupes furent mises dans des cantonnemens d'hiver étendus, la droite vers Lamego, et la gauche jetée en avant pour tenir le passage du Bejar.

Ce fut la plus importante campagne de toute la guerre, puisqu'elle changea les sentimens respectifs et la force des parties belligérantes. Pour bien apprécier son mérite il faut se rappeler que les moyens militaires de l'Espagne ne furent jamais réduits si bas. Les troupes françaises, en y comprenant celles qui entrèrent en Espagne pendant l'été, se montèrent à plus de cent quatre-vingt dix mille hommes. Elles étaient formidables au-delà de leur nombre effectif par la confiance et l'habileté qu'elles avaient acquises dans vingt ans de succès général. Elles possédaient en outre toutes les forteresses sur la ligne des opérations, et elles étaient commandées par

des officiers de la plus haute réputation. Le montant des forces anglaises et portugaises, y compris tous leurs renforts, ne dépassa point soixante-quinze mille hommes, dont une portion, agissant contre la masse générale, avaient lutté, à divers époques, avec cent-trente mille français, avaient pris et gardé deux forteresses, et délivré toutes les provinces méridionales de l'Espagne : voilà la preuve irrécusable qu'elles étaient supérieures à leurs adversaires par la tactique et les combinaisons, aussi bien que par la valeur.

Pour opposer aux alliés la supériorité du nombre, il fallait vaincre, avant de se procurer des vivres, des obstacles presqu'insurmontables, tandis que les Espagnols devenaient plus formidables à mesure que leur territoire se trouvait successivement délivré de la présence des ennemis. Ainsi, rien n'est plus évident qu'à partir de cette époque, et après les opérations de la campagne de 1812, on n'avait plus à redouter l'asservissement de la Péninsule, quelles qu'eussent été d'ailleurs les destinées du reste de l'Europe continentale.

CHAPITRE VIII.

Lord Wellington s'avance en Espagne, tourne la ligne du Douro, pousse les Français sur Vittoria, les défait dans une action générale, les chasse au-delà des Pyrénées, bloque Pampelune et assiége Saint-Sébastien. — Les Français font un grand effort pour secourir ces places. — Ils sont repoussés avec perte. — Saint-Sébastien est emporté d'assaut. — Pampelune se rend à discrétion. — Opérations dans les provinces de l'Est.

PENDANT les cantonnemens d'hiver, on s'appliqua sans relâche à rétablir la discipline et l'organisation de l'armée, avant que de l'engager dans de nouvelles entreprises ; on opéra dans son équipement et dans son attirail divers changemens qui tendaient à les rendre plus commodes et plus utiles. On se pourvut de tentes, afin que les soldats fussent à l'abri dans leurs bivouacs, et un train de pontons fut préparé pour le passage des rivières, et pour mettre les colonnes en état d'agir loin de la grande route ; les équipages de l'artillerie fu-

rent renouvelés, et on y ajouta treize cents chevaux tous frais. Des renforts considérables, particulièrement de cavalerie, arrivèrent d'Angleterre, et les bataillons portugais furent complétés. Aucun mouvement hostile n'eut lieu de l'un ou de l'autre côté, à l'exception d'une tentative que firent les Français pour surprendre le poste de Bejar, dont la garnison, ayant été informée à temps de leur approche, se tint sur ses gardes, et repoussa les assaillans. Le cours de ces arrangemens ne fut donc point interrompu; et, dans les printemps de 1813, l'armée forma un corps superbe de soixante-cinq mille hommes d'infanterie et de six mille de cavalerie.

Les Cortès d'Espagne, éclairés sur les événemens de la dernière campagne, et reconnaissant combien il était pernicieux de placer l'orgueil national au-dessus des intérêts réels de leur pays, conférèrent, au mois de décembre, le rang et l'autorité de généralissime des troupes espagnoles à Lord Wellington, qui, dans une conférence personnelle qu'il eut avec l'administration de Cadix, régla qu'il aurait, dans

la campagne suivante, cinquante mille hommes de troupes espagnoles pour coopérer à ses opérations. Les principales divisions devaient être l'armée de Galice, sous les ordres du général Giron; un corps commandé par le général Freyre, et une force qu'on devait organiser en Andalousie, comme armée de réserve, sous le comte de Bispal.

Ainsi, les forces réunies de la Péninsule étaient placées dans des mains capables de la sauver, au moment même que les ressources de la France étaient diminuées, et que son puissant empire était ébranlé jusque dans son centre. Buonaparte, peu après l'ouverture de la dernière campagne, avait conduit quatre cent mille hommes dans le cœur de la Russie pour la forcer à obéir à son système continental qui tendait à régler lui-même le commerce du monde; il poussa en avant avec une confiance présomptueuse jusqu'à Moscou, trois cents lieues au-delà de la Vistule, sans magasins, sans armée de réserve, ou même sans rentrer en possession du pays par lequel il passait, se flattant de dicter la

paix aussitôt qu'il habiterait le palais des Czars; mais les généraux russes, en livrant aux flammes cette ancienne capitale, et en refusant d'entrer en aucune communication avec le dominateur, détruisirent ses espérances. Incapable de poursuivre la guerre, et ne voulant pas avouer son embarras, il languit dans un si long état d'inaction, que l'hiver fondit sur sa retraite, et la plus grande partie de ses troupes périt misérablement par sa rigueur, ou s'abandonna à l'humanité de ses ennemis, pour échapper à tous les fléaux. Napoléon lui-même, suivi d'un seul homme, s'enfuit en Pologne.

Les Russes, plus vigoureux, bravant la rigueur de la saison, ne s'en tinrent pas, dans leur poursuite à l'affranchissement de leur territoire; mais, passant la frontière, et poussant en avant les forces des différentes nations chez lesquelles ils passaient, ils augmentèrent leurs masses dans leur marche, et menacèrent la France elle-même.

La ligne de l'Elbe servit comme de point de ralliement aux fuyards qui, secourus par les

réserves que l'on tira de toutes les parties de l'Empire, arrêtèrent là la poursuite. Toutefois cette force ainsi réunie, ne se montait guères à plus de cent mille hommes, Buonaparte retenant d'une manière impolitique différentes forteresses dans le nord de l'Allemagne, de peu d'importance dans son plan d'opérations, et se privant ainsi des services d'un corps de vétérans à-peu-près du même nombre. L'autorité absolue, cependant, qu'il exerçait sur les Français, le mettait dans le cas de donner une apparence de raison à cette mesure imprudente. En faisant un appel à tous les âges, en anticipant sur les ressources de l'avenir, en méprisant tout droit d'exemption pour des services passés, il fit un effort convulsif qui, au mois de mai, fixa encore une fois la victoire sous ses drapeaux dans les champs de Lutzen et de Bauzen.

Sa politique, par rapport à l'Espagne, était également d'une nature inflexible. Trop obstiné pour abandonner un moment la souveraineté nominale du pays, il employa cent-quarante mille hommes de bonnes troupes à la

soutenir, dont la moitié, concentrée pour une guerre défensive, près des Pyrénées, aurait été un corps plus formidable que le tout répandu dans la péninsule, et laissé, avec tous les désavantages militaires possibles, exposé à la tactique et aux opérations combinées des alliés. D'après cet arrangement, la lutte, pour la première fois, depuis le commencement de la guerre, devint à-peu-près égale; et comme il n'était plus possible de renforcer les armées françaises, ni de combler leurs pertes, on pouvait agir plus vigoureusement contre elles; et à en juger par les événemens de l'été précédent, tout promettait que la campagne de 1813 se terminerait par l'affranchissement de la Péninsule.

Quarante mille hommes de troupes françaises étaient dans la Catalogne et dans Valence, sous les ordres du maréchal Suchet; le reste, sous le commandement immédiat de Joseph Buonaparte, ayant le maréchal Jourdan pour major-général, était répandu dans la Castille, dans Léon et les autres provinces du nord, pour la facilité de se procurer des

subsistances, et pour faire face aux différens corps espagnols qui, depuis l'affranchissement du midi, s'étaient levés dans toutes les directions. Ils occupaient Tolède et Madrid et avec leur gauche, tenaient un petit corps dans la Manche; mais tous les arrangemens étaient subordonnés à la garde de la ligne du Douro, derrière laquelle ils avaient augmenté leurs ouvrages défensifs, se fiant à la force de leur position, et ne prévoyant d'attaque que de la rive gauche seule.

Lord Wellington, qui n'avait point dans cette campagne d'antagoniste sur sa droite pour prendre avantage de l'étendue de ses mouvemens, opposa la même tactique aux défenses du Douro qui, dans l'été précédent, avait délivré l'Andalousie; il se décida à les tourner par un mouvement de flanc à travers la province de Tras-los-Montes, qui, d'après sa stérilité naturelle et l'extrême mauvais état des routes, avait jusqu'ici été évitée dans les opérations militaires. Les grands bateaux qui, d'aprés les améliorations faites à la navigation du Douro, naviguaient constamment alors jus-

qu'à l'embouchure de l'Aguéda, fournissaient de grandes facilités pour cette mesure, beaucoup d'entr'eux étant retenus sur différens points, sous divers prétextes, pour transporter les troupes, quand le moment arriverait, sans beaucoup de préparatifs préalables qui pûssent exciter les soupçons sur le mouvement projeté.

Au milieu de mai, le principal corps de l'armée traversa par ce moyen le Douro sur différens points entre Lamego et la frontière, dirigeant sa marche sur Zamora, tandis que lord Wellington, en personne, avec deux divisions d'infanterie, un corps d'Espagnols et quelque cavalerie, s'avança par la route directe de Salamanque. Ce mouvement masquait complètement ses vues ; les Français, ignoraient probablement que la navigation de la rivière avait été poussée plus loin, et ils ne soupçonnaient pas que le principal corps des alliés avait passé en un moment sur leurs derrières.

L'officier qui commandait dans Salamanque, ayant barricadé le pont, et les princi-

pales communications avec la ville, se laissa si long-temps amuser par des démonstrations d'une attaque en front, que des détachemens traversèrent la Tormes au-dessus et au-dessous de la place, avant qu'il se mît en marche; en conséquence, il perdit une partie de son artillerie et plusieurs hommes, et il n'y eut que la conduite extrêmement brave et ferme du reste qui le mit dans le cas d'atteindre le Douro.

Les troupes alliées, marchant au nord de cette rivière, rencontrèrent d'abord l'ennemi sur l'Esla; mais, quoique les bords soient hauts et escarpés, et le courant rapide, leur passage n'éprouva aucune opposition ; au contraire, les Français, alarmés de l'apparence inattendue d'une force si considérable, abandonnèrent Zamora et Toro, en détruisant les ponts. A la dernière ville toutes les forces alliées s'unirent sur la droite du Douro, ce qui effectua le premier objet de la campagne.

Joseph Buonaparte, aussitôt qu'il fut instruit de ces mouvemens, concentra ses troupes sur la principale route de Burgos, le long de

laquelle se trouvent plusieurs belles positions défensives, et où l'on avait formé de petits dépôts pour mettre les troupes françaises dans le cas de rester pour leur défense. Cette route leur offrait donc un poste avantageux, et lord Wellington, pour les forcer à l'abandonner, manœuvra de nouveau à sa gauche, et marchant sur Palencia, approcha assez près de la ligne de communication de l'ennemi pour leur donner des craintes sérieuses pour sa conservation.

Le 12 juin, une forte reconnaissance délogea un corps français des hauteurs d'Estapar, et les jeta en confusion sur Burgos, qu'une autre démonstration à la gauche les força de faire sauter avec une telle précipitation, que trois ou quatre cents hommes périrent par l'explosion.

Les différentes divisions de l'armée française, après la destruction de Burgos, se dirigèrent en même temps sur Vittoria. Les alliés, marchant encore vers la gauche de la grande route, traversèrent l'Ebre, le 15 juin, par les ponts de St. Martin et de Fuente de Arenas,

et le 20, à St.-Millan et à Osma, après quelques escarmouches avec des détachemens français qui étaient en marche pour rejoindre leur principal corps. Les alliés se réunirent sur la petite rivière Bayas, flanquant la ligne de mouvement de l'ennemi, et n'étant séparés que par une forte chaîne de hauteurs à peu de distance de la plaine de Vittoria, leur point de concentration.

Lord Wellington, le même soir, après une exacte reconnaissance, fit ses dispositions pour une action générale, et dans la matinée du 2 juillet, son armée marcha en trois corps, sur les hauteurs qui la séparaient de l'ennemi, la droite commandée par sir Rowland Hill, le centre par sir Lowrey Graham.

En atteignant le sommet on pouvait tracer distinctement la position des Français : leur centre s'étendait le long de la rive gauche de la petite rivière Zadorra, qui coule dans une direction sud en face de Vittoria ; leur droite était postée sur des hauteurs en face de la rivière au-dessus du village d'Abechucho, et leur gauche fut rejetée derrière la rivière,

jusqu'au village de Sabijana de Alva, ayant un petit corps avancé, fortement posté dans les hautes montagnes de la Puebla, pour soutenir leur centre, qui autrement aurait présenté un point saillant faible. Ainsi, ils couvraient chacune des trois grandes routes qui aboutissent à Vittoria : celle de Logrono avec leur gauche; celle de Madrid avec leur centre, et celle de Bilbao avec leur droite : le tout protégeant la principale route de Bayonne, qui, après avoir quitté Vittoria, se trouve pendant un certain espace de chemin dans une direction presque parallèle au cours de la rivière. On observait sur cette route d'immenses convois se mettant en marche vers la France, et la ville était encore encombrée d'autres bagages qui attendaient leur tour pour partir.

La force des deux armées était à-peu-près égale. Les Français, forcés par la nécessité de chercher des subsistances, et de tenir éloignées les bandes puissantes de guérillas commandées par Mina et d'autres chefs, avaient douze mille hommes, sous les ordres du général Foy, dans le voisinage de Bilbao, et quinze

mille, sous les ordres du général Clausel, à Logrono. De leur côté, les alliés avaient été obligés de laisser sept mille hommes pour garder leurs magasins.

Les différens corps des alliés marchèrent directement du sommet des hauteurs à leurs points d'attaque. La droite, commandée par sir Rowland Hill, fut la première engagée avec la force avancée de l'ennemi à la Puebla. Après une courte résistance, elle la chassa des montagnes. Mais des renforts considérables, étant envoyés à son secours, le combat se renouvela, et fut continué pendant quelque temps avec beaucoup d'acharnement; enfin, il se termina à l'avantage des alliés, qui traversèrent la Zadorra afin de poursuivre les fuyards, attaquèrent et prirent le village de Sabijana de Alba, immédiatement en face de leur gauche. Ce succès privait le centre des Français de leur principal appui, et sir Lowrey Cole, saisissant le moment favorable, passa la Zadorra sur quelques ponts qui, par négligence, n'avaient pas été détruits, et attaqua vigoureusement cette partie de leur

position; lord Dalhousie suivit promptement, et se mêlant au combat, l'ennemi fut chassé sur Vittoria.

Bientôt après, sir Thomas Graham chassa la droite de l'ennemi des hauteurs au-dessus d'Abechucho, sur quoi Joseph, voyant sa communication avec Bayonne presque interceptée, fit marcher un corps plus loin vers la droite pour s'emparer des villages de Gamarra-Major et Menor sur la Zadorra, où la grande route touche presque les bords de la rivière. La possession de ces points le mit dans le cas de disputer le passage et de couvrir la marche de ses convois et la retraite de son armée. Sir Thomas Graham ordonna donc aux Espagnols commandés par Longa de les chasser de l'un de ces points, et à la division du général Oswald, de les chasser de l'autre, tandis que lui en personne, avec le reste de son corps, attaquait le village d'Abechucho, situé aussi sur la rivière. Gamarra Major fut emporté à la bayonnette par l'approche déterminée de la brigade du général Robinson; Abechucho présenta moins de ré-

sistance après qu'on l'eut canonné pendant quelque temps. Les Français, pour recouvrer les postes qu'ils avaient ainsi perdus, rassemblèrent un corps considérable de troupes en arrière de Gamarra Mayor. Quoiqu'il ne réussît pas, dans plusieurs vigoureuses attaques, à reprende le village, il était trop puissant pour qu'une seule division s'avançât et l'attaquât, ce qui empêcha le général Oswald de poursuivre sur-le-champ ses premiers succès; mais aussitôt que le centre des alliés eût pénétré dans Vittoria, le corps qui le tenait ainsi en échec, craignant d'être pris en queue, rétrograda. La division passa alors la Zadorra et s'empara de la grande route de Bayonne, forçant la droite ainsi que la gauche et le centre des Français à se replier sur Vittoria; la seule route qui leur offrît alors une retraite était celle qui conduit à Pampelune.

La confusion parmi les différens corps français, ainsi renversés les uns sur les autres, était excessive et augmentait en proportion de la poursuite, jusqu'à ce qu'enfin leur armée devint une multitude confuse; la cavalerie

seule conservait quelque degré d'ordre, et s'efforçait de couvrir la retraite. Le pays était très-entrecoupé de fossés, et trop défavorable pour que l'artillerie gagnât la route. Les alliés les pressèrent vivement, ne leur donnant pas un moment de délai pour surmonter les obstacles qu'ils rencontraient, et cent cinquante-une pièces de canons, quatre cent quinze caissons, avec plus de quatorze mille gargousses, et environ deux millions de cartouches restèrent sur le champ de bataille; l'ennemi n'emportant qu'un seul canon, qu'un seul obusier, et encore fut-il pris le lendemain.

Près de Vittoria, deux mille voitures de bagages contenant l'argent, les effets précieux, et toute la maison et les équipages du roi Joseph, furent abandonnées par les fuyards. Joseph, lui-même, à la veille d'être fait prisonnier, n'échappa qu'en quittant sa voiture, et en montant à cheval au moment qu'un escadron de dragons anglais approchait. On s'attendait si peu à un tel désastre, que les femmes des courtisans et des principaux

officiers de l'État, furent obligés de chercher leur sûreté dans leurs efforts personnels, et quelques centaines de femmes et d'enfans effrayés, fuyaient à travers les champs, et accompagnaient ensuite la marche de l'armée à pied. Parmi eux étaient des Espagnols qui, auparavant, avaient joui d'un haut rang, d'une grande opulence, et qui, épuisés de fatigue et de faim, traversèrent la frontière nus pieds, et ne possédant plus rien au monde.

Le nombre de blessés, de tués et de prisonniers français n'excédant probablement pas dix mille hommes, ne fut pas en proportion de leur perte en artillerie et en bagages. Néanmoins la frayeur était si grande et si générale que les fuyards, en atteignant Pampelune, et trouvant les portes fermées, s'efforcèrent courageusement d'escalader les murailles, et ne se désistèrent de leur entreprise que lorsqu'on leur opposa sérieusement un feu réuni de canon et de mousqueterie (1).

---

(1) Les mêmes causes qui, dans la campagne précédente, avaient rendu infructueuse la concentration de

Leurs chefs n'étaient pas non plus exempts d'inquiétude sur le sort de cette place : il fut

---

toutes les forces françaises, capables d'écraser l'armée de lord Wellington sur la Tormes, entraînèrent la perte de la bataille de Vittoria. Comme il n'existe aucune relation française sur cette inconcevable journée, ni aucun Mémoire militaire qui en révèle les causes secrètes, nous en sommes réduits aux généralités et à la recherche des causes morales. Il était évident que la Péninsule était perdue pour les Français dès le moment où le prétendu roi des Espagnes et des Indes effectuait sa troisième retraite vers les Pyrénées, à moins qu'une grande bataille ne ramenât la victoire sous nos drapeaux. Mais un tel avantage était d'autant plus difficile à remporter, que le seul mouvement d'une retraite suffisait pour frapper le moral du soldat, et jeter le découragement parmi les partisans du roi *intrus*. Prétendre défendre la ligne du Douro, qui pouvait être tournée, comme elle le fut en effet, était une tentative absurde. La position de Burgos offrait des chances favorables dans l'hypothèse d'une concentration totale des forces françaises. A la vérité, selon l'opinion des guerriers anciens et modernes, la ligne de l'Ebre était à la fois plus militaire et présentait pour la défensive plus de sécurité. Quel fut donc le mauvais génie qui fit placer l'armée française sur le point le plus défavorable de cette ligne? Telle qu'on l'avait rangée à Vittoria, elle se trouvait

décidé dans un conseil de guerre de faire sauter les ouvrages et d'abandonner Pampelune, comme n'étant pas suffisamment approvisionnée. Mais Joseph sentant bien que la forteresse couvrirait en quelque sorte sa retraite, ordonna, comme dernier acte de son

---

resserrée entre plusieurs montagnes comme dans un entonnoir. Par quelle fatalité tous les bagages furent-ils accumulés sur les derrières de l'armée, comme pour lui barrer le passage, ou lui intercepter la retraite? La victoire était-elle donc si sûre, qu'il n'y eût plus qu'à en recueillir les dépouilles? Enfin, comment se fit-il que toute l'aile gauche, commandée par le général Clausel, se soit trouvée tellement détachée du reste de l'armée, qu'elle n'ait pu participer à la bataille? Suffit-il, pour expliquer tant d'inconséquences, d'alléguer la confusion et l'anarchie dans le commandement, l'absence d'un général prépondérant capable d'étouffer les prétentions particulières et de faire prévaloir un avis sage? Peut-on supposer que tant de généraux expérimentés n'aient mis en délibération que des plans mal conçus? La seule cause que l'on puisse assigner à tant d'erreurs est cet esprit de vertige que la Providence avait répandu sur les moteurs de cette guerre impie, pour les châtier par une catastrophe inévitable dans les champs de Vittoria. (*Note de l'Editeur.*)

autorité, que l'on prît chez ses ci-devant sujets, tout ce qui serait nécessaire à la défense de Pampelune. Ces ordres, exécutés rigoureusement, procurèrent plus du double de provisions qu'il ne fallait, et empêchèrent l'exécution d'un parti désespéré qui aurait mis le comble au désastre de Vittoria. Une bonne garnison ayant été choisie, les fuyards, après une courte halte sur les glacis, se hâtèrent de se diriger vers les Pyrénées, en grand désordre; leur droite était encore à la vue de Pampelune, quand la droite et le centre des alliés qui les poursuivaient, furent arrêtés par le feu des murailles.

La gauche de l'armée combinée, sous les ordres de Sir Thomas Graham, marcha du champ de bataille vers Bilbao, pour fermer la retraite au général Foi; mais cet officier, instruit de la défaite complète de Joseph, s'était retiré par la route de Bayonne à Tolosa; il barricada les rues et s'efforça de tenir. Sir Thomas Graham ne tarda pas à l'attaquer. Ayant fait avancer de l'artillerie, il enfonça la porte, et chargeant dans la ville, ne donna

pas de répit aux Français, qu'il ne les eût chassés au-delà des limites de l'Espagne.

Le corps d'armée sous les ordres du général Clausel marcha sur Vittoria, le lendemain de la bataille, sans savoir ce qui s'était passé. Arrivé près de la ville, Clausel voyant que les alliés en étaient maîtres, et ne pouvant communiquer ni avec Joseph, ni avec Logrono, fit halte pendant peu de temps pour prendre des renseignemens positifs sur les mouvemens de l'armée. Trois divisions des alliés marchèrent le 15 vers Tudela, pour intercepter son retour en France, tandis qu'un autre corps s'avançait directement pour l'attaquer à Logrono. Clausel, pour l'éviter, se mit en marche sur Tudela, où il passa l'Ebre le 27; mais s'étant assuré que, de façon ou d'autre, la retraite par cette route était interceptée, il repassa la rivière le même soir, et marchant rapidement sur Sarragosse, gagna le passage de Jaca, tira vers la droite, et entra en France presque sans autre perte que son artillerie.

Le comte de Bisbal fit avancer l'armée de

réserve espagnole, quelques jours après la bataille, et au moyen d'un bombardement, s'empara du petit château de Pancorvo, défendu par une garnison de sept cents hommes. Ce fort situé sur le sommet d'un rocher, d'une hauteur inaccessible, et suspendu sur la grande route de Madrid à Vittoria, route qui passe par un ravin, bloquait entièrement la communication principale qui, alors, devint libre. Pendant ces opérations, Sir Rouland Hill continua de poursuivre les fuyards à travers les Pyrénées, les chassant de tous les points où ils essayaient de tenir, jusqu'à ce qu'il atteignît le sommet du passage Maya, où il prit poste, terminant ainsi une série de brillans triomphes, depuis le Portugal jusqu'à la frontière de France, sans qu'il en coûtât aux alliés plus de cinq mille hommes tués ou blessés.

Les forteresses de St.-Sébastien et de Pampelune étant abandonnées à leur sort, Lord Wellington décida d'assiéger la première, comme la plus près de la mer, où les moyens d'attaque pouvaient s'obtenir très-promptement, et dont la prompte réduction était

désirable, comme point de communication avec l'Angleterre. Il se fiait au moyen plus lent de la famine, pour rester en possesion de la seconde. Cependant, pour empêcher l'évasion de la garnison, et pour en faciliter le blocus, il ordonna d'établir tout autour de Pampelune, des ouvrages très-forts, et divers autres obstacles.

Sir Thomas Graham, avec dix mille hommes, fut chargé du siége de St.-Sébastien. La ville, située au pied d'un promontoire, est baignée par la mer. On en approche par un isthme dont le terrain bas et sablonneux est défendu par un front de fortification. Sur la gauche, à six ou sept cents pas de distance, sont des collines de sable considérables, qui dominent complètement et prennent à revers les défenses de front. De ce point aussi on voit également toute la muraille de la ville baignée par la mer; en dedans les ouvrages du front traversent l'isthme. Pour abréger les travaux du siége, et épargner du temps, on décida de limiter les opérations à élever des batteries sur les collines de sable, d'où

on devait effectuer une brèche dans la muraille exposée au feu, et aussitôt qu'elle serait praticable, y donner l'assaut. On espérait que le mouvement rapide des colonnes d'attaque les feraient passer, sans beaucoup de danger, à travers le feu de la ligne des ouvrages en face. On dressa en conséquence des batteries sur les collines de sable, et le 25 deux brèches étant praticables, l'une de trente pas en front, l'autre de dix, on leur donna l'assaut, après avoir choisi toutefois le moment de *la marée basse.*

Les assaillans, au nombre de deux mille, environ, étant prêts, une mine qui avait été formée dans le glacis de la ligne des ouvrages en face, éclata au signal de l'attaque, et son explosion inattendue jeta une telle frayeur parmi les assiégés, qu'on atteignit la brèche presque sans perte : mais quand on essaya de s'y loger, un feu si violent fut dirigé du front et des différens flancs, qu'en peu de temps cinq cents hommes furent tués ou blessés, et que le reste se hâta de retourner dans les tranchées.

Le jour que la garnison obtint ce triomphe, l'ennemi commença une série de manœuvres contre la droite de l'armée. Pour rétablir l'honneur des armes impériales, le maréchal Soult, considéré comme le plus habile des généraux français, revint de bonne heure en juillet, de l'armée d'Allemagne, pour prendre le commandement des forces du midi, comme lieutenant de l'Empereur. Ces troupes avaient été réduites à quatre-vingt mille hommes par la désertion et par d'autres causes; néanmoins le nouveau lieutenant proclama son intention de porter la guerre au-delà de l'Ebre (1), et comme preuve de son attente du succès, il employa tous ses efforts pour faire avancer une nouvelle artillerie, et pour augmenter la force de sa cavalerie, armes de peu de valeur pour combattre dans les Pyrénées. Sa première

(1) C'était déjà une assez pénible mais glorieuse tâche sans doute pour un lieutenant de Bonaparte, de venir préserver les frontières d'un empire, qui, après avoir étendu ses conquêtes dans toute l'Europe, était réduit à se défendre sur son propre terrain. Le maréchal Soult n'était

entreprise fut de secourir Pampelune : dans ce dessein, il assembla, à la fin de juillet, un convoi de provisions et de munitions à St.-Jean-de-Pied-de-Port, et concentra le principal corps de son armée dans les environs de cette ville.

De toutes les entreprises de la guerre, la plus incertaine, sans doute, est de défendre les passages à travers un rang de montagnes. Comme il en résulte d'ordinaire un morcel-

---

pas au-dessous de cette tâche, quoique sa réputation ait été exagérée, et par des préjugés nationaux, et par l'instinct révolutionnaire. Mais que dire de sa présomption, lorsque, ralliant l'armée dispersée à Vittoria, il se vante de porter bientôt la guerre au delà de l'Ebre? Croira-t-on qu'à l'imitation de son maître il n'ait imaginé cette jonglerie que pour relever le moral du soldat abattu ? Je sais que la guerre, comme le théâtre, vit d'illusions et de préjugés ; mais n'y avait-il pas de la maladresse à se déclarer d'avance vainqueur ? Le maréchal Soult était trop près de l'événemnnt, et un nouvel échec ne pouvait que détruire la confiance du soldat dans la prévision de son général. On verra qu'au lieu d'être vainqueur, le maréchal Soult échoua dans toutes ses attaques. (*Note de l'Éditeur.*)

lement de troupes, l'ennemi a le choix de diriger sa force principale contre un des corps particuliers, et de choisir le point le plus accessible. Le succès des assaillans, vers un seul passage, compromet la sûreté de tous les corps défensifs qui sont par conséquent moins fermes, en proportion du nombre de passages, et la résistance du plus faible devient également importante à la sûreté de tous, aussi bien que celle du plus fort. Le plan le plus sûr est donc de se concentrer en arrière des passages que l'on doit défendre, et de n'y laisser que des postes assez forts pour qu'aucun point ne puisse être attaqué par surprise, ce qui donnerait le temps de faire les dispositions nécessaires pour aller à leurs secours dans les Pyrénées. Cependant un tel arrangement pour la défense est impraticable, la nature des opérations devant être subordonnée à la nature du sol. Là sont entassées montagnes sur montagnes; toute communication latérale est interceptée ou est rendue trop difficile pour être d'aucun avantage. Les alliés furent donc obligés de tenter la défense des pas-

sages, avec le désavantage d'avoir à couvrir deux points, à soixante milles de distance l'un de l'autre, et deux blocus à soutenir à la fois.

Pour réunir ces quatre objets, on fit les dispositions suivantes. Les assiégeans de St.-Sébastien, sous les ordres de Sir T. Graham, avec l'armée qui couvrait le siége (principalement composée d'Espagnols sur la Bidassoa), formait l'extrême gauche. Une brigade d'infanterie anglaise, sous les ordres du général Byng, avec un corps d'Espagnols commandé par Murillo, formait l'extrême droite, dans le passage de Roncevaux, ayant pour les soutenir, immédiatement à Biscaret la division de Sir Lowrey Cole, et la division de Sir Thomas Picton, à Olaque. Dans le passage de Maya furent postées la division du général Hon William Stervart, avec la division portugaise de Silviera, commandée par Sir Hill; elles etaient à vingt milles sur la gauche de Roncevaux, ayant la brigade portugaise du général Champbell détachée à Los Alduides. La division légère sous les ordres du baron C. Alten, gardait les hauteurs de

St.-Barbàra et la division de lord Dalhousie, lè Puorto de Echalarp, points intermédiaires entre la droite et la gauche; enfin la division du général Pack, la sixième, était en réserve au passage intérieur de St.-Estevan. Le comte de Bispal, avec dix mille Espagnols, fut chargé du blocus de Pampelune.

Soult fit ses dispositions pour attaquer en force, les passages de Roncevaux et de Maya, dont les routes se séparent dans la direction de Pampelune. Ainsi, agissant contre ces extrémités, il dévait, par sa marche, quelle qu'elle fût, forcer les autres corps défensifs à rétrograder; ce qui ne pouvait manquer de nuire à la résistance de son antagoniste. Ainsi, un seul combat ou une seule manœvre heureuse aurait suffi, dans un espace de trente milles, pour forcer un des corps défensifs à abandonner la route de Pampelune, sur laquelle les propres forces de l'ennemi auraient été certaines de se réunir ensuite.

Les Français commencèrent à manœuvrer le 25 juillet, avec le grand avantage que leur donnait la position de lord Wellington à l'ex-

trémité opposée de la ligne près St. Sébastien. Dans la matinée, de bonne heure, le comte d'Erlon, avec treize mille hommes, attaqua judicieusement la position de Maya, s'avançant contre la droite ou sommet de la montagne, qui se partageait en plusieurs branches vers son camp. La force de la position ne suffisait pas pour résister à un nombre si formidable; la réserve, était d'ailleurs postée à quelque distance pour tenir les passages d'Aristacour, d'Ariete et autres, qu'on ne pouvait laisser entièrement sans garde. On la faisait avancer par bataillons selon que le besoin l'exigeait; mais comme toute la force de l'ennemi agissait en masse, tout effort pour l'arrêter était trop faible, et les alliés furent forcés de se replier, avec perte de seize cents hommes tués ou blessés, à une très-forte position où sir R. Hill fut dans le cas de concentrer toutes les forces qui étaient sous ses ordres; sur quoi les Français se désistèrent de tout autre mouvement offensif.

Le maréchal Soult en personne, avec trente-cinq mille hommes, dirigea son principal effort contre Roncevaux. Le général Byng

qui y commandait l'avant-garde des alliés, informé qu'à quelques milles vers sa droite, une route par Arbaicete tournait son poste, détacha le corps de Morillo dans cette direction, qui leur permettait de se prêter un mutuel secours, puis il plaça sa propre brigade de manière à couvrir la communication directe de St.-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux. Pour effectuer ce dernier objet, il fut obligé de descendre du sommet de la montagne. Le maréchal Soult ayant observé ce mouvement attaqua légèrement Roncevaux de front, tandis qu'il faisait marcher un corps considérable le long de la hauteur d'Arola vers la gauche, pour couper la retraite de ceux qui y disputeraient le passage. Les troupes sur la colline, en partie de la division du général Cole, étant très-inférieures en nombre aux assaillans, furent repoussées avec beaucoup de perte ; mais renforcées par la brigade des fusiliers, qui s'avança à leur secours, elles se reformèrent dans une position très-forte, que les ennemis ne jugèrent pas à propos d'attaquer.

Soult dirigea alors son principal effort contre

le front du corps d'armée du général Byng, et le chassa jusqu'au sommet de la montagne, d'où l'on découvrait la route d'Arbaicete. Le même soir, les régimens espagnols qui défendaient cette ville, furent attaqués avec succès et poussés jusque sur la division du général Cole, qui, ayant une force supérieure en face de lui et sur ses flancs, et courant la chance d'en trouver une autre sur ses derrières, se retira, aussitôt qu'il fut nuit, à Lizoain. Là les troupes d'Alduides le joignirent par Egue. En conséquence de ce mouvement rétrograde, le corps de sir R. Hill se retira derrière Irueta, où il occupa une position presque inattaquable.

Le général Picton, avec sa division, traversa le Zubiri aussitôt qu'il fut informé des mouvemens de Soult, et, le 26, il se mit en marche pour soutenir les troupes de Lizoain, dont il prit le commandement comme le plus ancien officier. A deux heures de l'après-midi, toutes les forces de l'ennemi s'avancèrent; alors sir T. Picton se replia, en escarmouchant, sur une forte colline, où il se maintint

en ordre de bataille, jusqu'au soir qu'il se retira de nouveau.

Le 27, les deux divisions reprirent leur marche; soldats et officiers étaient découragés en pensant que dans quelques heures ils auraient dépassé Pampelune. Tout-à-coup on reçut l'ordre de lord Wellington de faire halte, après qu'il eut enjoint au comte de Bisbal de s'avancer au secours de l'armée. Bientôt après il parut lui-même, et sa présence; comme un présage suffisant de la victoire, ranima toutes les espérances de succès, et les troupes prirent poste.

Lord Wellington ayant reçu la nouvelle que l'ennemi s'était mis en mouvement dans la nuit du 25, se hâta, avec son activité ordinaire, de se rendre sur le théâtre de l'action, ordonnant, à mesure qu'il parcourait à cheval les différens corps, les mouvemens propres à soutenir les troupes qui se repliaient. Avant leur arrivée, la division du général Cole s'était formée sur la hauteur entre les rivières Arga et Lanz, et la division du général Picton sur la rive gauche de la première

rivière, occupant aussi une colline escarpée. Les Espagnols se formèrent sur la gauche des deux divisions, et la cavalerie sur l'extrême droite. Ainsi, le front s'étendait à travers les deux routes principales qui, de Maya et Roncevaux, se dirigent sur Pampelune, de la même manière qu'on l'a depuis pratiqué près de Waterloo, par les routes qui, de Gennapes et de Nivelle, se dirigent sur Bruxelles. Des ordres avaient été expédiés à sir R. Hill de se retirer derrière le Lizasso, où il serait assez près pour soutenir la position qu'il occupait alors, et de couvrir, en outre, la route qui conduit d'Irantzun et de Berisplano à Pampelune, où Soult aurait pu se jeter par un grand mouvement sur sa droite, ou bien où les forces du comte d'Erlon auraient pu pénétrer directement.

Soult forma son armée de la même manière que celle des alliés, sur le sommet d'une haute montagne entre les deux routes, occupant Souraren comme poste détaché sur sa droite, et sur sa gauche plaçant une division sur quelques hauteurs au-delà de la route de

Zubiri. Le même soir, il fit avancer un corps pour s'emparer d'une colline sur la droite de la division du général Cole, défendue par un bataillon espagnol et un bataillon portugais. Ces troupes résistèrent avec fermeté, et repoussèrent l'ennemi à la bayonnette; un renfort qu'on leur envoya sur-le-champ prévint un autre effort de la part de l'ennemi.

De bonne heure, dans la matinée du 28, la sixième division, commandée par le général Pakenham, arriva, et fut disposée sur la gauche du général Cole, de manière à faire face au village de Souraren, où l'ennemi s'était rassemblé en force. A peine les troupes avaient-elles pris leur poste, qu'elles furent vigoureusement attaquées : les Français s'avancèrent avec fermeté; mais, au bout de quelque temps, le feu en front, aidé de celui en flanc, des troupes qui occupaient la position causa une telle destruction parmi eux qu'ils rétrogradèrent.

Le maréchal Soult, après cet échec, prépara une attaque générale sur toute la ligne. A une heure après midi, une forte colonne

gravit la colline sur laquelle le centre des alliés était formé, et attaqua la gauche de la division du général Cole, postée près d'une petite chapelle : un bataillon qui la défendait fut promptement délogé; mais, à l'approche des fusiliers qui venaient à son secours, il revint à la charge, et l'ennemi, à son tour, fut chassé. Les Français dirigèrent alors tous leurs efforts contre la colline sur sa droite, où le quarantième régiment, soutenu par un corps d'Espagnols, était en ligne : ceux-ci lâchèrent pied sur-le-champ, et les Français gagnèrent le sommet. Leur triomphe, cependant, fut de courte durée : le quarantième leur envoya une décharge, et se précipitant sur eux à l'instant, leur fit éprouver une grande perte. Soult couvrit alors tout son front d'une nuée de tirailleurs, et, sous leur feu, attaqua en même temps les deux flancs de la division du général Cole. Repoussé encore avec perte, trois fois il renouvela l'attaque, et chaque fois il souffrit cruellement. Le seul succès qu'il obtint fut sur la gauche, où, dans la dernière attaque, il regagna la chapelle, et,

poursuivant son avantage, établit ses colonnes sur la position des alliés. Les bataillons les plus proches reçurent l'ordre de les chasser, et jamais on ne montra plus de courage que dans cette occasion : le quarante-huitième régiment chargea vigoureusement leur front et leur flanc, et délogea à la baïonnette l'ennemi de la chapelle. Cette brillante action termina le combat ; la division du général Pakenham s'avançant immédiatement après, donnait une supériorité décidée aux alliés sur ce point.

Le 29, les deux armées se tinrent tranquilles dans leurs positions respectives. Dans le cours de la journée, les alliés furent renforcés par la division de lord Dalhousie, qui était postée près Marcalin, assurant la communication de sir R. Hill avec le principal corps, et unissant étroitement les opérations des deux corps défensifs. Ce fut un coup mortel porté au système de manœuvres du maréchal Soult, et qui le plaçait dans une position difficile s'il essayait de se retirer sans faire un autre effort. En effet, les alliés, qui étaient devenus alors une armée, avaient leur aile gauche

beaucoup plus près de Lanz ou de Saint-Estevan, que le principal corps de l'armée française. . . . . . .

Le maréchal Soult s'aperçut de la difficulté de sa situation, et, le même jour, il fit ses dispositions pour se tirer de ce mauvais pas, et pour atteindre son but de secourir Pampelune par une manœuvre différente. La position occupée par les Français entre l'Arga et Lanz était par sa nature, si forte, qu'elle leur donnait peu de crainte qu'on l'attaquât, pourvu qu'elle fût bien gardée. Soult, en conséquence (ayant auparavant fait changer de poste à la division qui était au-delà de la route de Zubiri), fit marcher le gros de son armée à sa droite, et à Ortix opéra sa jonction avec le comte d'Erlon, avant d'attaquer la gauche des alliés. Toutefois, la résistance qu'il avait rencontrée sur la droite avait tellement diminué ses espérances de succès, qu'il crut prudent, pendant que ses derrières étaient assurés, de renvoyer son artillerie en France.

Le mouvement de tant de troupes vers les montagnes sur la droite du Lanz, ne laissa

point de doute sur les intentions de l'ennemi; lord Wellington, pour empêcher son aile droite d'être retenue inactive par une force inférieure (ce qui aurait donné à son antagoniste à peu près le même avantage qu'une attaque séparée de sir R. Hill), se décida d'agir contre le corps qui lui était opposé en face, et, dans cette intention, le 30 au matin, il commença à manœuvrer sur les flancs de l'ennemi. Lord Dalhousie emporta vaillamment une hauteur qui soutenait sa droite, et sir Thomas Picton tourna sa gauche depuis la grande route de Roncevaux, en passant sur les hauteurs dont la division française s'était retirée; enfin, le général Pakenham chassa l'ennemi du village d'Ortix. Ces divers mouvemens ayant ébranlé sa confiance, la division du lieutenant-général Cole forma une attaque en front qui fit abandonner à l'ennemi une position qui paraissait imprenable On le poursuivit au-delà d'Olaque jusqu'à l'arrière-garde des troupes opposées à sir R. Hill, qui avaient été vivement engagées pendant tout le jour. Tandis que son flanc gauche avait été menacé

par un large mouvement du comte d'Erlon, une force considérable avait fait plusieurs vigoureux efforts pour rompre son front. Sir R. Hill repoussa toute attaque, et maintint sa position jusqu'à ce que le comte d'Erlon envelòppât tout-à-fait son flanc. Alors il se retira tranquillement vers un rang de hauteurs près Eguarras, et défia l'ennemi qui ne pouvait le déloger.

Dans la nuit du 31, le principal corps de l'armée française fit une belle retraite par le passage de Dona Maria, où il laissa une division considérable dans une excellente position. Néanmoins, lord Dalhousie et sir R. Hill, marchant en colonnes parallèles, gravirent simultanément les deux flancs de la montagne, et délogèrent promptement les Français. Une brigade du général Barnes, par une attaque vigoureuse, chassa une force double de la sienne d'un des points les plus difficiles. Lord Wellington, marchant en même temps par le passage de Vilate sur Irueta, la ligne de la Bidassoa fut complètement tournée, et l'ennemi perdit beaucoup de monde dans une

poursuite opiniâtre, ainsi qu'un convoi considérable de munitions et de provisions qu'on lui avait déjà pris à Berneta; ce qui augmenta ses pertes. Celle des alliés s'éleva à six mille hommes. Le premier août, les postes de l'armée furent rétablis à-peu-près dans la même situation qu'avant l'approche de l'ennemi (1).

(1) Cette narration, qui devrait donner une idée juste des manœuvres opérées dans les Pyrénées par deux adversaires habiles, manque de clarté et même d'intérêt. Il faudrait pouvoir suivre les opérations sur une carte détaillée, pour les bien comprendre. Du reste, ou voit, en résumé, que le maréchal Soult fait une attaque générale pour secourir Pampelune, qu'il chasse d'abord successivement devant lui les corps avancés des alliés; mais que son adversaire, concentrant toutes ses forces sous les murs de Pampelune, y occupe une position telle, et manœuvre avec tant de précision, que le maréchal Soult, après de grands efforts, juge convenable de battre en retraite et de rentrer en Frauce sans avoir atteint le but qu'il s'était proposé. Il est facile de s'apercevoir ici que l'avisé maréchal se conduit à-peu-près de la même manière que dans les champs d'Albuere, c'est-à-dire qu'il se retire prudemment après avoir compromis sans succès une partie de ses forces, ne voulant pas les sacrifier ni les exposer toutes

Après ce succès, on reprit le siége de Saint-Sébastien, qui, depuis l'assaut infructueux qu'on avait tenté, avait été converti en blocus. On décida de renouveler la première attaque en augmentant l'artillerie, et en établissant sur l'isthme des batteries pour élargir la brèche autour de l'angle du front de terre. Le 28, quatre-vingts pièces de canon commencèrent à tonner; et quand les brèches furent à-peu-près en état d'être emportées d'assaut, on tourna une partie de l'artillerie contre les défenses intérieures; au bout de quelques heures, elle fit taire le feu de la place. Le 31 août, un peu avant midi, les colonnes marchèrent à l'assaut. L'ennemi, à leur approche, fit sauter deux mines sur le flanc de la ligne en face des ouvrages, qui renversa une muraille sous laquelle passaient heureusement les assaillans; les troupes n'étant pas en ordre très-serré, il n'y eut qu'un

---

entières. C'est le trait caractéristiqne de ce général tant prôné, qui, ne s'exposant qu'à des demi-revers, ne pouvait prétendre non plus qu'à des demi-succès. (*Note de l'Editeur.*)

petit nombre d'hommes ensevelis, et on atteignit le point d'attaque avec peu de perte. On fit plusieurs vigoureux efforts pour emporter la brèche; mais toutes les fois que l'on atteignait le sommet, un feu épais et serré partant des ruines retranchées en dedans, renversait tous ceux qui essayaient de tenir ferme; et les soldats qui se trouvaient au pied de la brèche tombaient en grand nombre sous le feu croisé. Pour réparer ces pertes, on fit avancer des troupes fraîches, avec une grande persévérance, et aussi vite qu'elles purent filer hors des tranchées. Un bataillon portugais passa bravement à gué l'Uremea, en face des ouvrages de l'ennemi, qui étaient garnis d'hommes, et qui entretenant un feu continuel de mousqueterie, surtout d'un rempart plus élevé que le terrain où la brèche avait été formée. Sir Thomas Graham, à la vue de ce nouvel obstacle, fit diriger un feu d'artillerie contre ce poste, qui plongea sur les assaillans. Ce moyen eut beaucoup d'effet; néanmoins deux heures d'efforts continuels s'étaient passées sans rien avancer, et

les troupes étaient en face de la brèche, tombant en grand nombre, sans pouvoir s'établir sur son sommet, quand une quantité de combustibles éclata en dedans, ce qui ébranla la fermeté des assiégés. Ils commencèrent à chanceler, et les assaillans à redoubler leurs efforts pour forcer la brèche. Les ouvrages les plus avancés furent successivement abandonnés par la garnison, ainsi que le retranchement qui défendait la brèche. Les troupes poussèrent aussitôt en avant en grand nombre, s'aidant les unes les autres sur les ruines, et descendirent dans la place, après quoi tout effort pour les arrêter derrière les diverses défenses intérieures de la ville fut dans un moment surmonté, et la garnison fut chassée dans le château.

Plusieurs officiers distingués succombèrent dans cet assaut; mais il n'y en eut pas de plus regretté que le lieutenant-colonel sir Richard Flescher, et le Baronnet, ingénieur en chef, officier estimé de toute l'armée pour sa bravoure et ses talens: celui-là s'était distingué dans la conduite des attaques de Rodrigo et

de Badajoz; les lignes de Lisbonne sont un monument honorable à la mémoire de celui-ci.

Le même jour, les Français tentèrent un grand effort pour secourir la garnison en se faisant jour à travers l'armée qui la couvrait, dont la principale force consistait en huit mille Espagnols postés sur les hauteurs de Saint-Marcial, à la gauche de la Bidassoa, couvrant la grande route de Bayonne. La position occupée par les Espagnols était excessivement forte, leur front et leur flanc gauche étant couverts par la rivière, et leur droite appuyée sur la haute montagne de Haya.

Pendant le 29 et le 30 août, l'ennemi s'assembla en force à Vera; aussitôt la brigade du général Inglis reçut l'ordre de se rendre au pont de Lezacra, et la brigade du général Ross prit poste sur la gauche de la montagne de Haya, comme soutien immédiat de la droite des Espagnols; une brigade de Portugais occupa la droite de la même montagne, pour empêcher la gauche d'être tournée. La première division, sous les ordres du

général Howard, en arrière d'Irun, forma une réserve à la gauche des Espagnols, et les guerillàs de Longa, sur la montagne de Haya, se tinrent aussi en réserve à leur droite. Dans la soirée, on vit distinctement un grand parc d'artillerie et un train de pontons sur la grande route de Bayonne, ainsi que divers corps de troupes en mouvement; mais il ne s'ensuivit rien d'hostile. La nuit fut excessivement orageuse; néanmoins le 31, au matin, on s'aperçut qu'une division française avait traversé la Bidassoa par un gué en face de la gauche des Espagnols, et qu'une seconde division se proposait de passer au même endroit, tandis qu'une troisième construisait, sous la protection de plusieurs batteries qu'on avait établies pendant la nuit, un pont sur la rivière, à un demi-mille environ de la grande route. En même temps quinze ou vingt mille hommes effectuaient le passage par les gués de Salim, à la droite de la montagne de Haya. Les deux divisions françaises, aussitôt qu'elles furent formées, attaquèrent la gauche des Espagnols, et méprisant leurs

ennemis, ils s'avancèrent, avec une grande précipitation. La colline qu'ils montaient était très-escarpée; les Espagnols attendirent avec fermeté que les assaillans eussent presque atteint le sommet, et alors ils les chargèrent à la bayonnette tandis qu'ils étaient en colonnes. Les Français s'attendaient si peu à ce mouvement, qu'ils furent rompus sur-le-champ, et poursuivis jusqu'au bord de la rivière, qu'ils traversèrent dans un tel désordre, que plusieurs d'entre eux, se trompant sur la direction du gué, furent noyés.

Un second effort, fait sur la droite par une division française poussée à travers la Bidassoa pour protéger la construction du pont, fut suivi d'un résultat semblable. Cependant une courbure considérable, décrite par la rivière, et qui était couverte de batteries, empêcha les Espagnols de poursuivre leurs succès, et interrompit les travaux des pontonniers, qui complétèrent le pont de bonne heure dans l'après-midi. Les Français firent passer immédiatement quinze mille hommes, et dirigèrent une attaque générale sur les

hauteurs de Saint-Marcial. Au moment qu'ils s'avançaient, lord Wellington parut en front de la ligne : les Espagnols exprimèrent leur joie par des *vivas* bruyans et répétés. Encouragés par sa présence, et plus confians par leurs premiers succès, ils se conduisirent très vaillamment. Les Français furent repoussés sur tous les points, et, étant poursuivis jusqu'aux bords de la rivière, ils s'efforcèrent de la repasser individuellement. Quelques-uns découvrirent des gués auxquels ils durent leur salut; mais plusieurs, moins heureux, s'étant noyés, l'ardeur avec laquelle les fuyards se précipitèrent sur le pont devint si grande, qu'ils le rompirent à force d'être chargé, et la plupart de ceux qui passèrent dessus périrent au même moment.

Lorsque les Espagnols furent attaqués, le corps qui traversait la rivière à Salim s'efforça de pénétrer par une route à la droite de la montagne de Haya, qui conduit à Saint-Sébastien par Oyarzun. Les Portugais furent bientôt renforcés par la brigade du général Inglis, qui fut secouru dans la défense du

pont de Lezaca par une autre brigade de la division légère. Les deux brigades se retirèrent devant l'ennemi, et, favorisées par les difficultés du terrain, elles atteignirent la hauteur sur laquelle est situé le couvent de Saint-Antonio, sans éprouver une grande perte; là, les divisions de sir L. Cole et de lord Dalhousie se réunirent aussi, de même que les Espagnols de Longa, et l'ennemi ne put les déloger. Etant ainsi repoussés sur tous les points, les Français se retirèrent pendant la nuit, et les pluies ayant rendu les gués impraticables, ils furent obligés de repasser la Bidassoa par le pont de Vera, exposés au feu d'une partie de la division légère. Leur perte totale, pendant le cours de l'opération, peut se monter à deux mille hommes, parmi lesquels se trouvaient deux généraux de division (1).

(1) Tous ces événemens nous étaient inconnus en France, leur publicité ayant été comprimée par ce système politique qui commandait le silence, système que Bonaparte avait adopté comme une des ressources indispensables à un gouvernement qui ne se soutenait qu'à

Cette action fut d'une importance considérable. La position de Saint-Marcial étant extrêmement forte, lord Wellington remit aux Espagnols le soin de la défendre; leur donnant ainsi l'occasion, comme il l'avait donnée aux Portugais à l'affaire de Busaco, de se pénétrer de confiance, et de jeter les fondemens d'une réputation militaire. Ainsi leur force s'augmentait, et ils causaient un mal incalculable aux soldats français, qui, battus par les Espagnols, qu'on leur avait appris à mépriser, ne pouvaient éprouver que le sentiment d'une infériorité toujours croissante.

Le 9 septembre, de fortes batteries de mortiers tonnèrent sur le château de Saint-Sébastien, qui, étant trop petit pour qu'on établît un relèvement qui diminnât les effets des bombes, ne résista pas long-temps. Après avoir soutenu le bombardement pendant deux

---

force de réticences et d'impostures. On pense bien que le maréchal Soult n'était pas fâché que les bulletins ne fissent aucune mention de ses attaques infructueuses et meurtrières. (*Note de l'Editeur.*)

heures, la garnison, réduite à treize cents hommes effectifs, avec cinq cents malades et blessés, se rendit prisonnière de guerre. Les pertes des assiégeans, dans les deux attaques, excédaient au plus trois mille sept cents hommes (1).

La droite des alliés, à Roncevaux et à Maya, occupait une position très-imposante, et menaçait à chaque moment de descendre en France. Lord Wellington, à la reddition de Saint-Sébastien, se détermina à placer sa gauche dans une situation également mena-

---

(1) Je l'avais bien prévu, ainsi qu'on peut le voir dans mes notes précédentes, que l'auteur s'abstiendrait de parler du sac et du massacre de Saint-Sébastien par les Soldats anglais dans la journée du 31 août. C'est, cependant, un fait notoire, et que des relations lamentables ont dévoilé dans toute son horreur. Puisque l'auteur s'était étendu avec tant de complaisance sur des scènes semblables, qui ont ensanglanté Tarragone, il aurait dû au moins, pour faire preuve d'impartialité, mentionner la dévastation de la capitale du Guipuscoa, et dédaigner le petit moyen de ces omissions volontaires, appelées réticences, que rejette le véritable historien. (*Note de l'Editeur.*)

çante, dans la vue de déposter l'ennemi d'un terrain très-fort qu'il occupait comme position avancée sur la droite de la Bidassoa, dont la clé était une montagne haute et escarpée, appelée la Rhune, située en face des passages de Vera et d'Echalar.

Le 7 octobre, deux divisions sous les ordres de sir Thomas Graham traversèrent la Bidassoa à gué, près de son embouchure. L'armée espagnole de Galice, sous les ordres du général Freyre, passa aux gués de St.-Marcial; et la division légère, commandée par le baron C. Alten, conjointement avec les Espagnols de Longa, attaquèrent le passage retranché de Vera, tandis que le général Giron, avec l'armée d'Andalousie, s'avança contre les retranchemens sur la montagne de la Rhune.

Sir Thomas Graham et le général Freyre emportèrent l'un et l'autre les ouvrages de l'ennemi de la manière la plus brillante. Le général Alten se distingua surtout dans l'attaque de la Vera : l'approche, qui était étroite et de difficile accès, était occupée par cinq fortes redoutes, qui dominaient les unes au-

dessus des autres; néanmoins la division s'avança en colonne, et, dans cette formation, emporta successivement tous les ouvrages. La fermeté des Français fut probablement ébranlée par l'apparence de petits corps espagnols détachés pour occuper différens points sur leurs flancs et sur leurs derrières. Le général Giron emporta les parties les plus basses de la Rhune. L'éminence supérieure, cependant, était presque inaccessible, et, après plusieurs efforts pour la gravir, les troupes bivaquèrent au-dessous d'elle. Dans la matinée, les Français abandonnés à leur sort, cédèrent leur poste après une faible résistance, et les Espagnols, se portant de suite en avant, emportèrent une ligne retranchée au-delà de la montagne, qui ne fut pas défendue avec beaucoup d'opiniâtreté. Les généraux français, pendant tout le jour, tournèrent évidemment leur principale attention à se concentrer derrière une ligne fortifiée le long de la Nivelle, à quelques milles en deçà de la montagne de la Rhune, qu'ils n'occupaient que comme poste avancé, et mo-

mentanément, ayant même abandonné plusieurs ouvrages intermédiaires entre elle et la rivière lorsqu'ils avaient été menacés sérieusement. On établit promptement des ponts de communication sur la Bidassoa, ainsi que divers ouvrages pour fortifier le terrain gagné du côté de la France, où la gauche prit une position aussi imposante que celle de la droite (1).

(1) On est péniblement affecté de voir un général tel que le maréchal Soult, qui ne manque ni d'habileté ni de fermeté, laisser pénétrer l'étranger sur le territoire de l'empire sans lui opposer plus de vigueur et d'efforts. Certes, il eût été facile de préparer sur le mont de la Rhune et peut-être sur les rives de la Bidassoa, une résistance plus digne de la valeur de nos guerriers. D'ailleurs, cette première défense du sol français avait, à cette époque, une grande importance politique : Napoléon, défait à Leipsick, et n'échappant à Hanau que par une trouée aux efforts d'une armée qui lui barrait le passage, commençait à prévoir les malheurs d'une invasion dont il avait tant de fois mérité la représaille. Il n'est pas douteux que la facilité avec laquelle lord Wellington mit le pied sur le sol français, n'ait donné, pour ainsi dire, l'impulsion aux souverains alliés qui hésitaient derrière

Le 31 octobre, la garnison de Pampelune se rendit prisonnière, après un blocus de quatre mois, événement qui termine la guerre dans la partie occidentale de l'Espagne (1). Il ne nous reste plus qu'à raconter les opérations qui eurent lieu dans les provinces de l'Est.

Les forces alliées de Valence furent portées, pendant l'hiver de 1812, à seize mille hommes, dans une proportion à-peu-près égale d'Espagnols et d'Anglais, et le commandement en chef fut transféré au lieutenant-général sir J. Murray. A la même époque, un corps séparé d'Espagnols, composé de douze mille hommes, sous les ordres du général Elio,

---

le Rhin. Voilà comme des opérations militaires, à une très-grande distance les unes des autres, ont ensemble une co-relation qui influe toujours sur la situation politique des puissances belligérantes; et voilà comme une seule entreprise, faite avec opportunité, entraîne avec elle des résultats décisifs, que la fortune semblait tenir encore en balance. (*Note de l'Éditeur.*)

(1) Voir, à la fin du volume, les observations sur les principales causes de ce succès.

fut organisé dans Murcie pour agir de concert avec les Anglais. Les deux généraux, dans les premiers jours de mars, firent un mouvement combiné en avant. Le général Elio, sur la gauche, occupait Yecla, Villena et le plat pays dans le voisinage; et sir John Murray, sur la droite, le district montagneux de Castalla, ayant ses postes avancés à Biar. Ils restèrent dans cette position jusqu'au commencement d'avril, que Suchet ayant mis en mouvement contre eux un corps considérable, le général Elio se décida à se retirer vers un poste moins découvert. Se proposant de se mettre en marche d'Yecla le lendemain matin, il fit partir imprudemment les avant-postes de sa cavalerie la nuit du 10 avril; ce qui donna l'occasion au général Harispe d'entrer dans la ville par surprise. Les Espagnols essayèrent de se retirer par la plaine, mouvement que l'ennemi avait prévenu; et la cavalerie française, attendant leur approche, sabra dans des charges répétées ou fit prisonnier presque tout ce corps. Un bataillon de mille hommes, nouvellement habillé et équipé,

qu'on avait laissé dans Villena, étant séparé de l'aile droite de l'armée par ce succès des Français, capitula le jour suivant.

Le 12, le maréchal Suchet s'avança par Villena, et, après un combat de deux heures au passage de Biar, força les alliés de se retirer sur Castalla, avec perte de deux canons. L'armée prit position, la gauche, sur des hauteurs semées de rochers, le centre près du vieux château maure dont la place tire son nom, et la droite derrière un profond ravin. L'ennemi dirigea ses efforts contre la gauche, et un corps de quatre mille hommes monta la hauteur avec résolution; le terrain sur lequel ils marchaient étant raboteux et plein de rochers, ils ne pouvaient s'avancer que lentement; ils couvrirent leur marche par de nombreux tirailleurs. Les Espagnols, commandés par le général Whittingham, entretinrent un feu continuel pendant à-peu-près une heure. Les Français, cependaut, montaient graduellement la colline jusqu'à ce qu'ils se trouvassent presque en contact avec le vingt-septième

régiment, qui les chargea à la baïonnette et les renversa. Les Espagnols, encouragés par l'exemple, se joignirent à la charge, et la perte des Français fut si considérable, qu'ils commencèrent immédiatement leur retraite sur St.-Felippe, qu'ils effectuèrent sans éprouver d'autre perte.

Suchet, après avoir été ainsi repoussé, concentra quinze mille hommes d'infanterie avec une cavalerie formidable prêts à s'emparer de la forte ligne du Xucar, si les alliés s'avançaient; mais, au moment de leurs succès, deux mille anglais furent rappelés en Sicile pour appuyer l'acceptation d'une constitution libre, et chaque parti se tint tranquille, jusqu'à ce que les mouvemens des forces de la côte de l'Est fussent combinés avec les opérations générales de la campagne.

D'après les instructions de lord Wellington, sir J. Murray devait débarquer en Catalogne, et se rendre maître de quelques places maritimes qui les mettraient dans le cas d'agir de concert avec les chefs des Catalans. Cette jonction de force faisait espérer que le maré-

chal Suchet abandonnerait Valence, et peut-être la partie inférieure de l'Ebre, et l'empêcherait également de donner du secours à l'armée de Joseph. Sir J. Murray devait, en outre, dans le cas où Suchet ferait avancer ses troupes à temps pour empêcher la prise d'une forteresse maritime, mettre sur le-champ à la voile pour Valence, et s'emparer des fortes lignes occupées jusqu'ici par l'ennemi, et qui se trouveraient nécessairement en mauvais état de défense. Pour aider à ces entreprises, un corps de troupes espagnoles, s'avançant de Murcie et de Grenade sous les ordres du duc del Parque, devait menacer la ligne du Xucar.

L'armée, en conséquence, s'embarqua à Alicante le 31 mai, et, étant favorisée par le vent, débarqua près de Tarragone le 3 juin, ayant effectué son passage en beaucoup moins de temps qu'il n'en aurait fallu par terre. Le principal corps investit sur-l-echamp la place, et une brigade sous les ordres du colonel Prevost attaqua le poste au col de Balaguer.

Le fort Balaguer est un petit ouvrage carré

et casematé, situé sur un rocher nu à quatre cents pieds au-dessus de la mer, d'où il n'est pas éloigné de plus de mille verges Mais la seule communication qui fut ouverte aux assiégeans, était une route tortueuse d'un mille et demi, sur le flanc des collines. Toutes les provisions, même l'eau ne pouvaient se transporter de la flotte qu'à force de bras, ainsi que l'on tirait de la plaine au-dessous pour construire les ouvrages de l'attaque. Ainsi, l'attaque de ce petit fort présentait plusieurs difficultés particulières : néanmoins, dans la nuit du 5, on établit des batteries à cent pas; et, par l'adresse et les soins des marins, l'artillerie étant traînée sur la montagne, elle commença à tonner le lendemain. Le service des mortiers fut excellent ; toutes les bombes tombèrent dans l'ouvrage ; et, au bout de quelques heures, le gouverneur capitula.

La possession du fort Balaguer empêcha en effet le général Suchet de contrarier sur-le-champ les opérations du principal corps de l'armée. Comme le rang de montagnes à l'extrémité desquelles le fort est bâti, s'étend autour

dans une forme semi-circulaire, et environne la plaine sur laquelle Tarragone est située, un seul passage, impraticable pour les voitures de toute espèce à environ sept milles dans l'intérieur, forme la seule communcication sur la hauteur, entre la grande route que le fort commande et la ville de Mont-blanc, qu'on ne peut atteindre de Tortose qu'en faisant presque le détour de Mequinenza. Ainsi, le siége de Tarragone commença sous les auspices les plus favorables. Les Français avaient cependant rendu les fortifications bien moins formidables, ayant démentelé ou détruit la plupart des défenses extérieures, et n'ayant laissé qu'une garnison suffisante pour garder la ligne intérieure. Les assiégeans, néanmoins, n'en étant pas certains, passèrent plusieurs jours à canonner un ouvrage détaché, auquel on ne jugea pas à-propos de donner l'assaut avant la nuit du 11 juin.

Le maréchal Suchet, avec son activité accoutumée, profita du temps qui lui était ainsi accordé : il arriva à Tortose le 9, et, trouvant la communication directe impraticable

d'après la perte du fort Balaguer, il marcha avec une division d'infanterie sans artillerie par le sentier de la montagne dont nous avons parlé, laissant des ordres pour que le reste de ses troupes suivît successivement à mesure qu'elles arriveraient. En même temps, un corps de la Catalogne-Supérieure s'assemblait à Vendrels, à un peu plus d'un jour de marche à l'Est de Tarragone. En apprenant l'approche de ces deux corps ennemis, le général Murray leva le siége, et rembarqua son infanterie le 12, laissant dix-neuf pièces d'artillerie dans les tranchées, ne les jugeant pas d'une assez grande importance pour attendre, à la nuit, d'effectuer sa retraite; ce qui l'eût exposé à risquer un engagement. La cavalerie et l'artillerie de campagne marchèrent jusqu'au col de Balaguer, comme étant plus favorable pour leur embarquement. Peu après leur arrivée, un détachement de cavalerie française, venant de Tortose, escarmoucha avec les piquets avancés; ce qui engagea sir J. Murray à débarquer son infanterie pour couvrir le rembarquement de la cavalerie et de l'artille-

rie; et, successivement, toute l'armée débarqua une seconde fois au col de Balaguer, où lord W. Bentinck la trouva le 17 juin, et, à son arrivée, il prit le commandement en chef.

Il fit sauter le fort sur-le-champ, et rembarqua les troupes pour Alicante, afin de suivre les instructions de lord Wellington, et de profiter de l'éloignement où l'armée de Suchet se trouvait de la ligne du Xucar.

Sir J. Murray, pour s'être écarté de ses ordres, en ne poursuivant pas la même marche, et pour avoir abandonné sans nécessité devant Tarragone une quantité considérable d'artillerie et de munitions, qu'il pouvait embarquer sans danger, fut ensuite cité devant une cour martiale. La dernière partie seule de l'accusation ayant été prouvée par l'évidence des circonstances, la cour l'attribua à un défaut de jugement.

Lord W. Bentinck s'avança d'Alicante, et joignit le duc del Parque, pour agir du côté de Valence. Mais la victoire éclatante de Vittoria empêcha les Français de garder plus long-temps la possession de cette province.

Suchet abandonna prudemment Valence le 5 juillet. Encore maître de l'Ebre, trop confiant dans un retour de fortune, ou trop pressé d'en profiter de la manière la plus rapide, il se dépouilla des moyens d'obtenir des succès en renfermant environ douze mille hommes de troupes dans Denia, Murviedro, Peniscola, Tortose, Lerida, Mequinenza, et d'autres forteresses inutiles pour ses opérations immédiates (1).

Lord W. Bentinck suivit l'ennemi dans sa retraite en Catalogne; passant entre Murviedro et la mer, et traversant l'Ebre sur des ponts volans à Amposta, il investit Tarragone le 30 juillet. Mieux informé de la force de la

---

(1) Le maréchal Suchet ne fit que suivre les instructions de Bonaparte, qui, en Espagne comme en Allemagne, s'obstinait à se maintenir dans un grand nombre de places et de forteresses qui paralysaient une grande partie des troupes dont il avait si grand besoin en rase campagne; au milieu même de ses revers, cet homme ne songeait qu'à reprendre possession, au premier retour de fortune, des pays qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner tout-à-fait. (*Note de l'Éditeur.*)

place, il poursuivit cette opération avec vigueur. Une brigade s'avança au point du jour en bataille du côté de Francoli, et se mit à couvert au-dessous des quelques hauteurs, à trois cents pas plus près de la place que le point le plus avancé occupé pendant la première attaque. On faisait des préparatifs pour commencer le siége, quand Suchet, qui savait combien elle était peu en état de résister, fit un effort pour en retirer la garnison : à son approche, les troupes alliées prirent position immédiatement en face de la ville pour livrer bataille. Mais, dans une affaire d'avant-postes, le nombre des Français ayant été jugé considérable, l'armée se retira dans la nuit du 16 août au col de Balaguer. Suchet démantela promptement Tarragone; et, ayant fait diverses brèches aux murailles, se retira de nouveau derrière Le Lobregat, rivière sur laquelle il établit une tête de pont à Moulins del Rey, ainsi que différentes redoutes sur la rive droite.

Les deux armées restèrent inactives après cette affaire, jusqu'au milieu de septembre, qu'étant informées qu'une grande partie des

Français s'était retirée d'Espagne, les forces alliées se concentrèrent à Villa-Franca. Un corps d'observation, composé du vingt-septième régiment anglais, de trois bataillons espagnols, d'un bataillon de Calabrois, et de quatre canons de montagnes, sous les ordres du colonel Adam, fut placé sur la principale route d'Ordal, à dix milles environ de leur front, et égalemeut éloigné des postes de l'ennemi, sur le Lobregat. Le corps avancé resta en position jusqu'à environ une heure du matin, que les piquets furent repoussés, et dans quelques minutes, on l'attaqua en force. Les canons étaient sur la route, et on s'en servait habilement pendant plus d'une heure, que le combat se soutint avec fermeté le long de toute la ligne, quand les assaillans s'avançant en nombre supérieur, leur cavalerie pénétra le long de la route jusque sur les derrières de la position ; sur quoi chacun se dispersa individuellement. Les canons restèrent au pouvoir des Français; mais le plus grand nombre des fuyards, favorisé par l'obscurité de la nuit, parvinrent

à rejoindre le principal corps. Cette rencontre a toute l'apparence de n'avoir pas été prévue par le maréchal Suchet, dont toute l'armée s'avançait contre la force de Villa-Franca, sans savoir probablement qu'Ordal fût occupé; ou autrement on ne peut guère supposer qu'il se soit restreint à l'attaque en front d'une position qui était complètement ouverte sur les deux flancs.

A l'approche des Français, le jour suivant, les alliés se retirèrent par la plaine de Villa-Franca. Étant vivement poursuivis, on fit halte sur un terrain favorable pour serrer les rangs, et une affaire de cavalerie s'engagea, dans laquelle les hussards de Brunswick écrasèrent un régiment de cuirassiers, après quoi les Français retournèrent sur le Lobregat, et les alliés continuèrent leur retraite jusqu'à Tarragone.

Le 3 décembre, le maréchal Suchet fit faire un mouvement général à ses troupes pour couvrir le pillage de la ville de Martorelli, dont les habitans avaient eu le malheur d'encourir sa disgrâce. Ce fut le dernier effort of-

fensif des Français en Catalogne. A la fin de janvier 1814, toutes leurs forces disponibles quittèrent l'Espagne pour défendre leur propre territoire. Barcelone et Figuères, dans lesquelles on laissa des garnisons, furent bloquées jusqu'à ce qu'on les évacuât d'après une convention faite à Toulouse avec lord Wellington. Avant ce temps, Lérida et Mequinenza furent recouvrées par stratagême. Un aide-de-camp du maréchal Suchet ayant déserté, emportant avec lui le chiffre dans lequel on entretenait la correspondance avec les garnisons françaises laisées en Espagne, le gouverneur-général Capons en tira avantage pour écrire au nom de Suchet aux commandans des différentes places, qu'occupaient encore les Français qn'une convention avait été conclue entre lui et les Espagnols, par laquelle les garnisons devaient marcher sur Barcelone, abandonnant leurs places respectives. A la vue de son aide de-camp accompagné d'un officier d'état-major espagnol, les gouverneurs de Lérida, de Mequinenza et de Mauzon tombèrent dans le piège, ne se doutant point de

la ruse jusqu'à ce qu'arrivés au très fort passage de Martoral, ils trouvèrent une force anglaise en position qui leur demanda l'objet de leur marche. Sur leur réponse, le général Clinton nia qu'il eût participé à la convention, et refusa de les admettre dans Barcelone, qu'il bloquait et qu'il était sur le point d'assiéger, mais il leur donna pleine liberté de s'avancer vers tout autre point. Tandis qu'ils hésitaient sur la route qu'ils devaient tenir dans cette conjoncture, Copons parut sur leurs derrières avec une force supérieure, et les informant du stratagême, ils capitulèrent au nombre de trois à quatre mille hommes environ. Le gouverneur de Tortose, plus circonspect, ou ayant, comme il le déclara, reçu des lettres de Suchet, quelques jours auparavant, demanda que l'on différât la reddition de la place jusqu'à l'arrivée de la garnison de Murviedro, et qu'alors il se retirerait avec elle. L'aide-de-camp, effrayé de quelques symptômes violens de la disposition où l'on était de le pendre, disposition qu'il observa tandis qu'il était dans Tor-

tose, refusa d'entrer dans Murviedro, et ces deux forteresses furent ainsi sauvées par la prudence ou le discernement d'un commandant moins crédule.

Par le traité de paix générale, les bornes de l'Espagne s'étendirent jusqu'aux limites qu'elle avait le 1er janvier 1792, et les Espagnols eurent la satisfaction de voir leurs efforts contre une tyrannie étrangère couronnés d'un succès complet. Il n'en fut cependant pas de même des efforts que l'on fit pour leur procurer une liberté légale. Avant la fin de la guerre, quand l'ascendant des alliés ne permettait plus d'espérer que Joseph recouvrît ses états usurpés, Bonaparte, ayant lié Ferdinand VII, par un traité, à faire plusieurs actes favorables à la France et hostiles envers l'Angleterre, relâcha sa majesté de sa captivité, et l'envoya par la frontière, dans l'espoir qu'il ferait cesser l'unanimité qui existait si heureusement en Espagne. Cet artifice fut prévenu par une décision des Cortès, qu'aucune promesse arrachée au roi, tandis qu'il était captif, n'engagerait la nation. Leurs

actes subséquens dans cette situation critique ne furent pas marqués de la même sagesse. Sans s'être assurés des moyens de commander l'obéissance, ils demandèrent à Ferdinand, à son entrée en Catalogne, qu'il jurât, non-seulement d'observer et de maintenir avec fidélité le changement total dont, sans qu'il le sût ou qu'il y participât, leurs prédécesseurs avaient fait une loi fondamentale de l'État; mais encore diverses autres restrictions qu'ils avaient faites par rapport à l'autorité royale depuis qu'il avait notifié sa mise en liberté. On recommanda au roi de temporiser sous la protection de l'armée et de s'avancer jusqu'à Valence, où il fixa sa cour pendant quelques semaines. Durant ce temps il devint évident que la nouvelle constitution, par ses changemens, offensait les préjugés et les sentimens de toutes les classes de la société, et que la masse de la nation désirait qu'on n'y eût aucun égard. Enhardi par cette connaissance, Ferdinand ordonna, le 4 mai, à l'assemblée des Cortès de se dissoudre, cassa tous les actes des derniers Cortès extraordinai-

res, et reprit tout le pouvoir qu'il exerçait auparavant, déclarant coupable de haute trahison, et décernant la peine de mort contre quiconque s'opposerait à l'exécution du décret. Sa majesté entrant dans Madrid quelques jours après, y fut reçue avec une joie tumultueuse, la populace rivalisant d'efforts pour effacer tout signe public des tentatives qu'on avait faites pour son avantage. Les Cortès regardant donc la résistance comme inutile, se séparèrent tranquillement. Les membres les plus distingués des patriotes, ainsi que les régens, furent bientôt après ou bannis, ou emprisonnés, ou condamnés à des punitions déshonorantes. La liberté de la presse fut abolie, l'inquisition rétablie, et le gouvernement royal restauré sans qn'il en résultât une seule amélioration des divers changemens que, pendant des siècles, il avait fait subir par degré aux autres branches de la constitutiou.

Ainsi l'effort mal combiné d'hommes spéculatifs, pour faire jouir tout d'un coup le peuple d'une liberté sans bornes, fit perdre aux Espagnols l'occasion la plus favorable qui

se fût jamais présentée à une nation de renouveler et d'améliorer ses institutions; ils donnèrent ainsi une triste preuve que la sagesse théorique est peu propre à régler les affaires du monde. Un gouvernement libre, pour être apprécié et être soutenu inviolablement, doit être l'ouvrage d'une amélioration graduelle, provenant de l'augmentation des connaissances et de l'expérience de ceux qui vivent sous ses lois. Les gouvernans ainsi que les individus exigent une suite de fermeté habituelle et de patience, qualités nécessaires au plus haut degré à la conservation de la liberté rationnelle; car telle est la tendance des différens ordres de l'État à empiéter les uns sur les autres, que sans un exercice constant et vigilant, une constitution, quelque parfaite qu'elle soit dans ses institutions, tombera infailliblement dans une espèce de despotisme, ou dans le gouvernement turbulent de la démocratie bien plus à craindre encore. Cependant, quoique nous envisagions avec peine les actes de Ferdinand et sa facilité à suivre les conseils peu généreux qui tendaient à

refuser la plus légère faveur à un peuple loyal et confiant, qui avait sacrifié si noblement sa fortune, et dont le sang avait coulé avec tant d'abondance pour la défense du trône, nous ne pouvons attribuer le manque de succès qu'eurent les efforts entrepris en faveur de la liberté qu'à l'éducation bornée et aux idées rétrécies de la race actuelle des Espagnols. Ceci est d'autant plus triste, que les événemens rapportés dans cette relation montrent qu'ils possèdent de grandes vertus nationales. Qu'on se rappèle que, livrés au pouvoir de Bonaparte, l'orgueil de l'indépendance les engagea à refuser ses fers; que leur grand caractére rendit inutile ses forces immenses, et que leur courage inébranlable donna lieu à ces combats qui dépouillèrent ses légions de leur titre d'invincibles; en un mot, que ce noble orgueil donna l'élan à l'Europe continentale pour briser la tyrannie de la France, et sauva probablement le monde du danger imminent de rétrograder dans la civilisation sous l'influence oppressive d'un despotisme militaire si puissant qu'il me naçait de tout envahir.

CHAPITRE IX.

De novembre 1813 au mois d'avril 1484.

Guerre dans le midi de la France. — Situation militaire de l'Europe. — Lord Wellington force le passage de la Nivelle. — Il place la droite de son armée au-delà de la Nive. — Le maréchal Soult attaque successivement la gauche et la droite des alliés. — Il est repoussé sur les deux points. — L'armée prend ses cantonnemens d'hiver. — Elle se porte en avant de nouveau. — La gauche bloque Bayonne, la droite force le passage des Gaves de Mauléon et d'Oléron. — Elle remporte, à Orthez, une victoire sur le maréchal Soult, qui manœuvre ensuite vers sa gauche. — Un détachement des alliés s'empare de Bordeaux. — Le reste de l'armée poursuit Soult, dans la direction de Toulouse. — Lord Wellington attaque et emporte les retranchemens autour de cette ville. — Paix générale.

PENDANT l'été et l'automne de 1813, les affaires militaires de l'Europe subirent un changement complet; les armées françaises, jusqu'ici formidables, furent battues dans tous les pays. Un armistice pour négocier la paix, sous la médiation de l'Autriche, suivit les batailles de Lutzen et de Bautzen, dans lequel Bonaparte, montrant son ambition, n'au

rait pu être satisfait qu'en restant arbitre de l'Europe. L'Empereur François, dont l'alliance avait plutôt été commandée par une convenance temporaire et par des intérêts de famille que par un sincère attachement, joignit ses forces à celles de la Russie et de la Prusse pour limiter l'empire français aux bords du Rhin. On peut tracer en quelques mots l'esquisse des événemens militaires qui suivirent cette décision.

Bonaparte avait deux cent cinquante mille hommes pour soutenir ses prétentions; les alliés en comptaient un bien plus grand nombre. Il fit de Dresde le centre de ses opérations, y plaçant sa garde, sa cavalerie, et et l'élite de ses troupes, au nombre de soixante-dix mille hommes. Il divisa le reste en trois armées, l'une faisant face à la Silésie, l'autre à Berlin sur son flanc gauche, et la troisième à la Bohême vers sa droite. Dresde, étant ainsi une réserve, un point d'appui pour toutes ses armées, et un dépôt pour tous ses magasins, fut retranché. Son armée de gauche avait en avant pour appui la forteresse de Magde-

bourg, et plusieurs ponts bien gardés sur l'Elbe. Sa droite n'ayant point d'avantage local, eut la principale force des confédérés en face d'elle.

Dans les premiers jours d'août, les Prussiens pressèrent vivement les troupes françaises de la Silésie, ce qui engagea Bonaparte à faire marcher ses réserves à leur secours. Épiant ce mouvement, le principal corps des alliés, après avoir traversé l'Elbe en Bohême, attaqua Dresde sur la gauche de la rivière. Bonaparte, interrompu dans ses opérations par la nouvelle de cette attaque inopinée, revint précipitamment sur ses pas, et arriva heureusement au secours de la ville au moment même où les assaillans pénétraient dans ses faibles retranchemens. Les confédérés, traversés dans cette entreprise judicieuse, bivouaquèrent en position au-dessus et au-dessous de la ville, formant presque un demi-cercle de sept milles de circonférence sur la rive gauche du fleuve. Mais les communications, dans toute l'étendue de ce front, étant et difficiles et presque impraticables, surtout

vers le centre, Bonaparte s'efforça, par une attaque vigoureuse, d'écraser une aîle séparément.

Il détacha trente mille hommes pour traverser l'Elbe à quinze milles environ au-dessus de Dresde, et prit poste derrière le flanc droit des confédérés; puis il les attaqua en front avec son principal corps. Il eut des succès en personne, battant complètement ceux qui lui étaient opposés; mais ne poursuivant pas les ennemis en retraite, ceux-ci se trouvèrent plus forts que le corps qu'on avait détaché sur leurs derrières, et qui, essayant en vain d'arrêter leur marche, fut fait prisonnier, après un combat de peu de durée. Diverses affaires de moindre importance, et heureuses en général, s'engagèrent ensuite contre le corps français en Silésie et contre celui qui marchait sur Berlin. Néanmoins Bonaparte se tint obstinément à Dresde, fatiguant ses troupes en essayant de faire tête sur tous les points, jusqu'à ce qu'enfin les alliés, ayant achevé leurs arrangemens, se décidèrent à unir leurs forces pour agir sur ses derrières. Il rassem-

semblèrent leurs armées séparées en deux, l'une marchant de la Prusse par la gauche des Français, l'autre débouchant de la Bohême par leur droite. Le 15 octobre, étant à quelques milles l'une de l'autre pour effectuer leur jonction à Leipsick, Buonaparte s'interposa entr'elles, après être resté à Dresde jusqu'au dernier moment, et y avoir laissé plus de trente mille hommes.

Le peu de soin qu'il prenait de ses troupes, ses pertes dans tant de combats, ajouté au nombre de soldats qu'il renferma dans diverses garnisons, avaient réduit ses forces à cent soixante-dix mille combattans. Il s'efforça avec vingt-cinq mille hommes d'arrêter la marche du corps des alliés qui s'avançait de la Prusse, tandis qu'avec le reste de son armée il attaquait la grande armée alliée. Cette manœuvre qui lui avait si souvent donné la victoire, quand il l'avait tentée sur un grand plan et par un mouvement large, manqua d'effet quand les deux armées furent à quelques heures de marche l'une de l'autre. Les opérations de son principal corps promet-

taient le succès; mais son faible corps défensif étant repoussé sur Leipsick, son seul passage sur l'Elster, fut arrêté dans ses effets, et il rétrograda enfin pour conserver ses communications. Le principal corps des alliés se pressa autour de lui pour l'écraser par le nombre, et les Saxons quittèrent ses rangs. La retraite ne pouvait se tenter de jour, d'après les nombreux obstacles qui se trouvaient sur ses derrières, et il fut obligé de combattre jusqu'à la nuit, pendant que les deux tiers de ses forces filaient à travers la ville; le reste se rendit prisonnier de guerre le lendemain matin après la première attaque. L'explosion prématurée d'un pont à quelques milles en arrière de Leipsick causa en outre une perte de quinze mille hommes parmi les fuyards. La défection de la Bavière, dont un corps de cette nation essaya d'intercepter la retraite des Français á Hanau, en diminua le nombre de dix mille. L'armée renfermée à Dresde se rendit prisonnière de guerre; comme firent successivement les diverses garnisons laissées dans le nord de l'Allemagne. Bonaparte ras-

sembla avec peine cinquante mille hommes sur les bords du Rhin, ayant dans le court espace de dix-huit mois sacrifié à son obstination un demi-million de guerriers admirables.

Ainsi les armées françaises, sur la frontière de l'Est, étaient si complètement anéanties, qu'il en restait à peine de faibles restes pour s'interposer entre les alliés et Paris. Un intervalle de temps considérable, cependant, s'écoula (peut-être occasionné par des considérations politiques) avant que ceux-ci poursuivissent leurs succès, et l'exemple de l'invasion, aussi bien que de la victoire, prit sa source du midi.

Lord Wellington, pour atteindre cet objet, après s'être emparé de Pampelune, concentra sur-le-champ ses forces à sa gauche, le premier novembre. Mais des pluies abondantes près de la côte, et de la neige dans les montagnes, suivies d'un temps excessivement rude, retardèrent tout mouvement ultérieur jusqu'au dix novembre. Alors toute l'armée s'avança pour déloger les Français d'une ligne

formidable d'ouvrages sur la Nivelle, qu'ils avaient préparée avec beaucoup de soin et de dépenses, depuis leurs efforts infructueux dans les Pyrénées.

La position ne suivait point les détours de la rivière, mais s'étendait dans une ligne presque directe sur l'un et l'autre bord depuis la mer jusqu'à Ainhoe à gauche. La droite surtout était très-forte, étant couverte de divers ouvrages avancés, et d'une ligne intérieure formée autour du pont sur la principale route de Bayonne, qui était en outre soutenue par la ville de Saint-Jean de Luz, retranchée partiellement, la Nivelle n'étant pas guéable. La gauche s'étendait derrière la rivière le long des hauteurs d'Ainhoe, qui étaient occupées par cinq redoutes et d'autres ouvrages qui, se prolongeant sur ce flanc jusqu'aux hautes montagnes où la Nivelle prend sa source, se termine favorablement à un roc fortifié sur le même rang. Cette partie de leur position étant considérée par les Français comme la plus faible, et offrant le terrein le plus favorable pour l'attaque, avait été

hérissée d'une ligne d'ouvrages en face d'Ainhoe, appuyant aussi la gauche sur le roc fortifié dont nous avons déjà parlé. Au centre, la Nivelle forme une courbure intérieure très-considérable et leur ligne s'étendait presque entièrement sur sa gauche. Le pont d'Ascain, et celui qui est un peu au-dessous étaient couverts par de fortes têtes de pont; et l'espace enfermé dans la courbure de la rivière, depuis là jusqu'aux hauteurs d'Ainhoe, était garni d'ouvrages renfermés et de lignes de retranchemens, dont la principale fortification était sur un rang de hauteurs derrière Sare. Ce village était barricadé, et l'approche en était couverte par deux redoutes, et par la montagne de la petite Rhune, aussi retranchée, formant un fort poste avancé dans son front. Le centre était le point où le succès devait être le plus décisif, puisque les colonnes en y pénétrant devaient séparer les ailes de l'armée française, et lui faire abandonner sur-le-champ St.-Jean-de-Luz et la droite de sa ligne. Lord Wellington ordonna donc de l'attaquer ainsi que les hauteurs d'Ainhoe,

qui la soutenaient immediatement sur la gauche. Cette dernière opération fut confiée à sir Rowland Hill. Le maréchal sir W. Béresford, avec trois divisions, fut chargé avec la droite de l'attaque du centre. Le général Giron, avec l'armée de réserve espagnole, reçut l'ordre d'agir sur sa gauche immédiate, et la division légère du baron Alten, avec le corps de Longa, marcha contre la petite Rhune. Le général Freyre, avec un corps d'Espagnols, fut employé à menacer Ascain, et à empêcher l'ennemi de détacher des troupes delà pour secourir celles qui seraient engagées. Sir John Hope devait faire la même manœuvre le long du reste de la ligne française jusqu'à la mer.

La division du général Cole commença les opérations de la journée. Après que l'artillerie eut vivement canonné la principale redoute en face de Sare pendant quelque temps, l'infanterie s'avança à l'assaut avec des échelles, et les tirailleurs se mirent en mouvement sur ses derrières. Les Français, alarmés de ces démonstrations, abandonnèrent les premiers retranchemens qui couvraient le village en sau-

tant par-dessus le parapet, mais trop tard, plusieurs étant faits prisonniers dans le fossé. L'artillerie à cheval galoppa sur-le-champ vers un terrein qui prenait l'autre ouvrage en arrière, et la division du général Lecor dépassa leur flanc. La garnison française, encore moins résolue que la première troupe, chercha sa sûreté dans une prompte fuite; et les divisions des alliés, poussant aussitôt en avant, s'emparèrent de Sare sans beaucoup de peine.

Le général Alten réussissait également contre la petite Rhune. Il forma sa division avant le jour, à trois cents verges du retranchement; et, aussitôt qu'on vit assez clair pour se conduire, il la mena à l'attaque avec une impétuosité irrésistible, et força successivement toutes les lignes. Enfin, il arriva jusqu'auprès des redoutes. Les Français, craignant alors de soutenir l'assaut, les abandonnèrent, et les troupes alliées, sans plus d'opposition, se formèrent sur le sommet de la colline.

Ces attaques préliminaires étant ainsi exécu-

ées avec succès, toute l'armée se porta en avant contre le rang retranché des hauteurs derrière Sare. Les divisions des généraux Colville et Lecor montèrent résolument la colline déjà couverte de leurs troupes légères respectives. A leur approche, les Français abandonnèrent leurs différentes lignes de retranchemens, comme les ouvrages enfermés sur leur gauche, qui n'étaient pas encore finis. Ils évacuèrent même, sans combattre, une redoute en bon état de défense, et les deux divisions se formèrent en ligne sur la crête de la position sans autre perte que celle que leur fit éprouver une décharge d'artillerie. Les troupes françaises qui la défendaient se retirèrent sans ordre, et à la hâte, descendant le revers des hauteurs, jusqu'au pont sur la Nivelle : un bataillon seul, posté derrière un ouvrage fortifié, conserva sa formation et fit mine de résister. Cependant, il se retira à l'approche d'une force égale de Portugais. Ceux-ci, après l'avoir poursuivi vivement à une assez grande distance, prirent poste derrière le corps qui défendait l'ouvrage, et qui

résistait encore, et dont l'attention était toute portée sur la division du général Alten, qui lui était opposée en front. Ce général se mit en mouvement de la petite Rhune au temps fixé pour attaquer l'ennemi dans son front immédiat. Les flancs en étaient couverts par des ravines impraticables, et on ne pouvait l'approcher en front que sur une langue de terre basse et étroite exposée au feu de deux redoutes, et de tranchées ouvertes dans la colline à moitié chemin en descendant la hauteur. Voyant, néanmoins, qu'on pouvait se garantir sur le bord de la rive opposée, le cinquante - deuxième régiment, commandé par le lieutenant-colonel Colborne, traversa la hauteur sur une seule file, sans s'inquiéter du feu des ouvrages : quand il eut réuni ses troupes, les trompettes sonnèrent la charge, les soldats escaladèrent en poussant des cris de joie ; ce qui fut cause que l'ennemi abandonna les lignes et la redoute qui les soutenait. Il ne restait plus que la prise d'un seul ouvrage pour mettre le comble à leur triomphe, et la division se formait pour lui donner l'as-

saut, quand on apprit que le succès des opérations du maréchal Béresford, en assurait la prise. Les troupes en conséquence se retirèrent pour se mettre à l'abri du feu de l'ennemi, qui leur avait déjà fait perdre deux cents hommes, et bientôt après la garnison, au nombre de cinq-cent-soixante soldats, se voyant tout espoir enlevé, se rendit prisonnière de guerre.

Sir Rowland Hill attaqua les hauteurs d'Ainhoe par échelons de divisions, ayant le commandement de celle de sir H. Clinton : rien ne peut surpasser la fermeté de leurs mouvemens; elles marchèrent directement sur la droite de cinq redoutes, traversant à gué la Nivelle, dont les bords sont escarpés et difficiles, et sans tirer un coup de fusil, elles attaquèrent les troupes de l'ennemi postées en face de l'ouvrage. Celles-ci étant chassées avec perte, la garnison étonnée de l'audace des assaillans, abandonna l'ouvrage aussitôt que les alliés s'approchèrent; ce qui fit aussi lâcher pied aux troupes de la gauche. Les fuyards furent vivement poursuivis par sir H. Clinton,

qui se joignit à la division portugaise, pour attaquer l'autre redoute, que l'ennemi essaya à peine de défendre. Un ouvrage sur une hauteur parallèle, en arrière, fut emporté par la division de sir W. Stewart, et l'ennemi fut chassé complétement de ses fortes positions derrière la rivière, sans que les assaillans eussent perdu plus de 500 hommes. Deux divisions se mettant sur-le-champ en marche pour Espelleta, firent abandonner aux Français leur ligne avancée en face d'Ainhoe, et les forcèrent de prendre des détours pour effectuer leur retraite, aussitôt qu'ils furent poursuivis par Morillo.

Ces mouvemens assurèrent la position des alliés sur la droite de la partie supérieure de la Nivelle. Mais il fallait d'autres efforts pour mettre le comble aux succès de la journée. Les troupes françaises, chassées du centre de leur ligne, se concentrèrent sur les hauteurs qui dominent Saint-Pé, et faisaient de nouvelles dispositions pour placer leur artillerie au dessus d'Ascain. L'armée étant maîtresse de la rive gauche de la rivière, et en posses-

sion des ponts, ne trouva point de difficulté à passer. Les divisions des généraux Colville et Lecor effectuèrent aussi leur passage sans opposition, à St.-Pé, et, délogeant l'ennemi des points sur lesquels il se formait, s'établirent en arrière de la droite de sa ligne, les troupes gardant ce qui restait encore dans leurs ouvrages. L'approche de la nuit termina les opérations de la journée. Soult en profita pour retirer son aile droite, dont la retraite, si elle eût été exécutée de jour, aurait été singuliérement inquiétée par Sir John Hope; le plus léger retardement aurait pu la compromettre, les divisions des alliés à St.-Pé pouvant s'interposer sur la route, entre elle et Bayonne. Le lendemain, de bonne heure, on se porta en avant dans cette intention, mais une pluie abondante ayant rendu les routes de traverse presqu'impraticables, et tous les ponts sur la communication principale, ayant été détruits par les Français, la marche des différentes colonnes fut si retardée, que l'ennemi gagna Bayonne, sans être inquiété davantage.

Cinquante pièces de canon, quinze cents

prisonniers, avec une quantité de munitions de toute espèce, rehaussèrent la valeur de ce triomphe qui ne coûta guère aux vainqueurs plus de cinq cents hommes tués et deux mille blessés. La position sur la Nivelle avait plusieurs grands avantages naturels. On l'occupa judicieusement, et on n'épargna ni travaux, ni dépenses, pendant trois mois, pour la fortifier au dernier degré. Le maréchal Soult avait au moins soixante-dix mille hommes pour la défendre, et il disputa chaque pouce de terrain jusqu'à ce qu'il en eût été délogé, et on n'a pas à lui reprocher de fautes capitales dans ces dispositions (1). Ainsi, donc, pour raconter qu'une

---

(1) Peut-être pourrait-on faire remarquer une petite erreur de disposition dans le plan qu'il adopta pour former ses lignes entre les ouvrages et les assaillans; car le feu des redoutes fut masqué juqu'au moment que la ligne fut forcée ; et alors les assaillans, serrant de près les fuyards, il arrive ordinairement que les troupes qui les appuient ne servent plus qu'à couvrir la retraite. Les redoutes sur les hauteurs d'Ainhoe étaient très-respectables ; et si les six ou sept mille hommes formés en face d'elles

telle ligne fut forcée sur deux points, avec une si petite perte, il doit en résulter que

---

avaient été tenus en réserve sur les derrières, laissant libre le feu des ouvrages, et n'avaient agi contre les alliés que lorsqu'ils donnaient l'assaut, alors cette opération n'aurait-elle pas été infiniment plus difficile, eût-elle même réussi?

On peut également citer une autre erreur secondaire, qui est l'aveugle confiance qu'avaient les Français que l'attaque de sir R. Hill serait dirigée le long de la chaîne de montagnes sur leur extrême gauche; confiance qu'ils portaient à un tel degré, que, pendant que les colonnes étaient absolument en marche pour attaquer la position d'Ainhoe, on observa qu'ils détachaient de là des troupes vers leur gauche; et, pendant le combat, bien loin de s'attacher seulement au point principal, et de porter du secours à ceux qui étaient engagées, les troupes de la hauteur s'amusèrent à chasser la force commandée par Mina au-dessus du passage de Maya: là elles tombèrent sur le bagage d'un régiment de dragons, qu'elles pillèrent, et s'en retournèrent avec leur butin. Autrement, si elles eussen poursuivi un peu plus loin, elles auraient été prises infailliblement, puisque les troupes qu'on avait détachées à cet effet furent sur le point de les atteindre, quoiqu'elles fissent une retraite accélérée sans se douter de leur danger (*Note de l'Auteur.*)

l'attaque fut conçue avec jugement, et exécutée avec habileté : au total, il est probable que les dispositions des généraux français à cette époque, furent justes, mais que les revers avaient diminué la fermeté de leurs soldats, et que ceux-ci ne combattirent pas dans cette occasion avec leur valeur accoutumée. L'armée alliée ne fut certainement jamais en plus bel ordre, ni ne manœuvra mieux. L'artillerie commandée par le colonel Dickson, se distingua par son activité, sans que les effets en fussent moins destructeurs, quoique le pays ne fût pas favorable à ses mouvemens; ce qui montre ass z à quel haut degré de bonnes dispositions appuyées par l'expérience constituent les qualités principales de cette arme.

Après cette action brillante, les alliés prirent leurs cantonnemens entre la Nivelle et la mer, jusqu'à ce qu'on eut fait tous les préparatifs nécessaires afin de poursuivre les opérations. Les Français, pendant ce temps-là, se concentrèrent en grand nombre autour de Bayonne, à deux milles seulement

de leur front immédiat, et comme ils pouvaient de-là s'avancer tout d'un coup, on assigna aux différentes divisions une ligne défensive, qu'elles s'occupèrent à fortifier par des ouvrages. Elle commençait à la mer, sur la gauche, en arrière de Biaritz; de-là elle passait sur le sommet principal des hauteurs, traversant la chaussée à une maison de campagne appartenant au maire de la ville; elle suivait ensuite le côté droit d'une vallée, en face d'Arcangues, commençant à la Nive, près d'un grand château appelé la maison de Garrat, la droite jetée en arrière, le long de la gauche de la Nive, par Ustariz et Cambo.

Tandis que l'armée n'occupait que cet espace resserré en arrière de la Nive, et que la communication entre Bayonne et Saint-Jean-Pied-de-Port demeurait libre, les Français continuaient d'avoir accès dans tout le pays. sur la droite de la rivière, et profitaient de l'occasion de s'en approprier les ressources et d'intercepter les fourrages aux alliés. En conséquence, dès qu'on eut ter-

miné les préparatifs pour passer la Nive, on décida d'étendre les cantonnemens de l'armée, et de tourner le front de l'ennemi afin de repousser ses postes avancés et de s'emparer du terrain avantageux qu'il occupait entre la Nive et l'Adour. L'armée s'avança en masse le 9 décembre. Sir J. Hope, avec la gauche, rencontra peu d'opposition, et reconnut de près Bayonne. Sir R. Hill traversa la Nive par quelques gués, à Cambo, sans éprouver de résistance, les Français qui lui étaient opposés en front, s'étant retirés vers Bayonne, pour empêcher la division du général Clinton, qui passait par un pont de bâteaux à Ustariz, de leur intercepter la retraite. Ils tentèrent de tenir à Villefranche; mais ils furent promptement délogés par l'infanterie légère des troupes d'Ustariz. La nuit approchant, les opérations de la journée en demeurèrent là. Les ennemis firent retirer pendant la nuit tous leurs postes dans Bayonne, et le 10, le corps de sir R. Hill s'établit avec sa droite sur l'Adour, sa gauche sur la hauteur de Villefranche,

au dessus de la Nive, et son centre à cheval sur la grande route de Bayonne à St.-Jean-Pied-de-Port, près le village de St.-Pierre. Les Espagnols de Morillo furent détachés à Urcuray, et une brigade de cavalerie à Hasparren, pour observer une division française postée près de St.-Palais. Sir J. Hope reprit les premiers cantonnemens dans le courant de la nuit, et le centre, sous les ordres du maréchal Béresford, se retira vers la rive gauche de la Nive, entretenant une communication avec sir R. Hill, par un pont de bateaux.

Bayonne est située à la jonction de la Nive et de l'Adour. La Nive n'est pas guéable pendant plusieurs milles en remontant son cours : l'Adour est une rivière très-considérable. La ville qui est très-fortifiée a aussi d'excellens ponts, sur les deux rivières, et les Français avaient ajouté à sa force par un camp retranché presque inattaquable par ses obstacles naturels, et assez spacieux pour contenir une armée entière. Les deux seules bonnes routes de cette partie de la France, celle de Paris à St.-Jean-de-Luz et à St.-Jean-

Pied-de-Port, passent par Bayonne; toutes les autres routes n'offrent qu'une communication très-difficile, et presque impraticable en hiver. Le maréchal Soult, avait par conséquent l'avantage de tenir les rayons d'excellentes routes à l'arc de la position des alliés, le long desquelles les communications excessivement mauvaises, étaient coupées par une rivière. Il avait de plus toutes ses communications assurées, et tous ses mouvemens étaient soutenus par la forteresse.

Soult ne perdit pas un moment à profiter de sa position avantageuse; il jugea que la principale force des alliés devait être sur la droite de la Nive, soutenant le corps de sir R. Hill, et il fit marcher de Bayonne son principal corps de bonne heure, dans la matinée du 10, par la grande route de St.-Jean-de-Luz. Les troupes, sous les ordres de sir J. Hope, en position sur la gauche des alliés, et gardant cette route, se composaient de la division du major-général Hay, (la cinquième), et de deux brigades portugaises, postées sur une hauteur de difficile accès, et de la division légere du

baron Alten, postée également sur un terrein très-fort, à Arcangues, environ deux milles vers leur droite. Aucune liaison défensive, cependant, n'existait entre les deux divisions, excepté le long d'un rang de collines qui se projetait trop pour être occupé autrement que par de petits postes. La position de ces deux divisions était forte en elle-même, leurs flancs se trouvant sur des vallées difficiles et si près l'une de l'autre, qu'aucun ennemi n'aurait osé pénétrer entr'elles. Les Français, sans s'arrêter, attaquèrent et chassèrent vigoureusement la division légère dans ses retranchemens, s'établirent sur la hauteur qui unissait les deux corps alliés, et ensuite tournèrent sur-le-champ leurs principaux efforts contre la gauche. Les alliés déployèrent un courage digne de leur réputation, et favorisés par le terrain, demeurèrent inébranlables; il n'y eut pas même un seul moment où ils parurent chanceler. L'ennemi, après avoir escarmouché pendant un temps considérable, déboucha du bois sur la droite de la grande route en si grand nombre, qu'il fit replier les postes

avancés sur ceux qui les soutenaient. Ils les accablèrent et poursuivirent rapidement leurs succès. Tout à coup un bataillon portugais s'avança hardiment sur la route, et tourna en arrière du bois. Le neuvième régiment anglais, qui se formait sur l'extrême gauche, s'apercevant que l'ennemi avait pénétré au-delà de son front, fit sur-le-champ volte-face, et s'unissant aux Portugais pour charger l'arrière-garde, fit rétrograder la colonne victorieuse avec perte de plusieurs hommes tués et faits prisonniers. Les Français, même après cet échec, contiuuèrent le combat avec fermeté, et la nuit seule y mit un terme. Le reste de l'aîle gauche s'étant avancé de ses cantonnemens, la division du major - général Howard releva les troupes fatiguées sur le champ de bataille. En même temps les divisions de sir Lowrey Cole et du général Lecor se postèrent de manière à soutenir l'un ou l'autre des corps défensifs. Soult employa la nuit à faire des dispositions pour forcer le baron Alten à Arcangues, dirigeant la plus grande partie de ses troupes dans cette

direction. Sir J. Hope s'apercevant de cette disposition, fit un contre-mouvement le 11, pour être plus près de soutenir le général Alten; sur quoi son antagoniste changea ses dispositions de nouveau, et dirigea plusieurs colonnes contre la gauche. Sir. J. Hope ne perdit pas un instant à reprendre son premier poste. Soult eut le temps, toutefois, de maltraiter son arrière-garde dans sa marche, et de la faire fuir précipitamment; mais il ne dirigea point d'autre attaque contre les troupes après qu'elles eurent tout-à-fait repris leur poste, mouvement qui termina les opérations, mais non pas les événemens de la journée. Aussitôt que le feu eut cessé, trois bataillons de Nassau, informés que leur pays était délivré de la domination de la France, passèrent chez les alliés dans l'intention de rejoindre leur prince. Le lendemain matin, les Français occupaient encore la hauteur en forces, et dans l'après-midi, il y eut une vive affaire d'avant-postes; mais aucun mouvement sérieux n'eut lieu ni de l'un ni de l'autre côté.

Le maréchal Soult, après avoir vainement

tenté d'écraser la gauche de l'armée, profita de la position de Bayonne pour mettre en mouvement toutes ses forces pendant la nuit du 12 contre le corps commandé par sir R. Hill, sur la droite de la Nive. Il devait s'attendre naturellement à ce que sa position en aurait été très-affaiblie, ses appuis ayant été détachés pour résister aux attaques terribles et opiniâtres dirigées pendant trois jours sur sa gauche. Il n'en fut pas ainsi; au contraire, on avait fait des dispositions dès le matin pour la renforcer par la division de sir H. Clinton. Celle de sir L. Cole avec la plus grande partie de la troisième, se tint prète à passer à la droite de la Nive. Sir. R. Hill avait sous son commandement immédiat environ treize mille hommes : quatre brigades occupaient le village de St.-Pierre sur la grande route de Bayonne à St.-Jean-Pied-de-Port; la division du général Clinton étant placée en arrière pour les soutenir. Deux brigades se tinrent à Ville-Franche; l'une était en face d'un terrain très-fort; et une brigade ètait postée à VieuxMoguère sur la droite. Soult s'avança avec

trente mille hommes, dirigeant évidemment un puissant effort contre le centre : en conséquence, sir R. Hill fit marcher toutes les troupes des flancs au secours de ce point, excepté un bataillon pour garder Vieux-Moguère. Les Français s'avancèrent avec autant d'intrépidité que de promptitude, et en nombre si supérieur, que le centre fut délogé sur-le-champ ; mais les troupes des flancs arrivèrent avec une rare précision à son secours, et repoussèreut la force qui s'avançait. Le bataillon de la droite étant menacé, se retira de Moguère aux hauteurs qui étaient sur les derrières, d'où, s'assurant que l'ennemi n'avait que peu de monde, il rentra dans le village, en faisant quelques prisonniers. L'attention de Soult se dirigea entièrement vers le centre, qu'il attaqua à plusieurs reprises : enfin voyant que les plus vigoureux efforts étaient superflus, il commença à se retirer. Pour hâter sa retraite, la brigade du général Byng s'avança, et emporta de la manière la plus brillante sur la gauche des Français une colline qui couvrait leurs ma-

nœuvres, et où il prit deux canons. L'ennemi après cet échec, abandonna toute pensée de continuer sa résistance, et se retira en hâte vers un terrain très-fort, près de Bayonne, ayant sa gauche sur l'Adour. Le corps de sir R. Hill prit une position parallèle (1).

Ces attaques du maréchal Soult furent judicieusement conçues, exécutées habilement et continuées avec fermeté; néanmoins, ses plus grands efforts furent repoussés par une

---

(1) En deux mots, voici à quoi se réduit cette narration de quatre pages. Le maréchal Soult, concentré dans ses lignes de Bayonne, maître de toutes les têtes de ponts, et pouvant diriger à son gré ses forces vers les points de la ligne ennemie qui paraissaient lui présenter le moins d'opposition, se décide d'abord à se porter sur sa droite; mais son attaque est sans succès. Cet échec ne le rebute point, ; et il espère que le centre lui offrira des chances plus favorables. Il se détermine alors à porter tout l'effort de ses troupes contre le corps d'armée commandé par sir R. Hill; il y trouve de même une résistance invincible. Ces deux opérations manquées, le maréchal, après beaucoup de sang répandu, se retire dans ses lignes. (*Note de l'Editeur.*)

petite portion de l'armée alliée; ce qui est une preuve incontestable de l'infériorité de ses troupes. La conscription, cet instrument puissant qui, s'il eût été employé avec mesure, aurait donné une vigueur perpétuelle aux armées françaises, avait, à force de s'en servir, causé leur décadence prématurée. Les hommes étaient ce qu'on pouvait se procurer avec le plus de facilité, et aussi dans toutes les occasions les sacrifiait-on sans mesure. Bonaparte, outre la perte excessive qu'il en faisait dans les batailles, les prodiguait par centaines de mille pour s'épargner l'embarras et la dépense des hôpitaux et des magasins. Ses généraux suivaient son exemple sur une plus petite échelle, s'engageant sans cesse et sans nécessité dans des actions qui ne servaient qu'à faire citer leurs noms. L'officier le plus subalterne était également prodigue de la vie de ses soldats. Même encore on s'attendait à une nouvelle levée; chaque année voyait la moitié de l'armée renouvelée; mais quatre campagnes suffisaient à peine pour faire des vétérans; et ces guerriers,

si souvent stimulés à combattre en leur décernant le titre flatteur de héros d'Austerlitz, de Friedland, et d'Jéna, n'étaient plus à cette époque que de jeunes et malheureux conscrits qui se voyaient dans les rangs malgré leur propre volonté.

Les efforts que nous venons de détailler dûrent être suivis d'une perte excessive de la part des Français, les vainqueurs ayant perdu plus de douze cents tués et blessés sur la gauche, et environ deux mille sur la droite. Soult regarda cette épreuve comme décisive et cantonna son armée derrière l'Adour; delà il s'appliqua uniquement à perfectionner les ouvrages autour de Bayonne, et à faire divers arrangemens défensifs pour disputer le passage du Pau, sa meilleure communication, qu'il protégea d'une tête de pont à Peyrehorade. Il obtint pour ces objets un temps considérable, l'hiver étant très-humide et très-rigoureux. La Nive, l'Adour, le Pau, les Gaves d'Oleron et de Mauleon ainsi que diverses autres rivières, s'étaient débordées, faisant des terres basses de leur voisinage un marais

continuel. Les chemins de traverse étaient devenus tout-à-fait impraticables; les grandes routes commandées par les forteresses étaient les seules dont on eût pu se servir; or les alliés furent obligés de prendre leurs cantonnemens, jusqu'à ce qu'une saison plus douce leur permît de poursuivre leurs opérations. Le terrain près des Pyrénées est excessivement pauvre et mal cultivé, et les moyens de transport y sont rares; toutes les provisions se tiraient en conséquence du port de St.-Jean-de-Luz qui, étant situé dans la partie la plus intérieure de la baie de Biscaye, était de dangereuse approche, et plusieurs bateaux de transport échouèrent sur la côte; néanmoins, excepté l'article du fourrage, l'armée était abondamment pourvue. Les habitans étaient paisibles: à l'approche des alliés ils avaient été encouragés à adopter un systéme de défense à la manière des Guérillas; mais la sévérité salutaire d'envoyer comme prisonniers de guerre en Angleterre ceux que l'on prenait en actes d'hostilités, jointe à la générosité inattendue de payer tout ce dont on avait besoin, chan-

gea bien vite leurs dispositions. Non comme l'Espagnol qui, lorsqu'il a chassé son bétail vers les montagnes, peut aisément transporter tous les effets qui lui restent sur la même mule qu'il monte, les cultivateurs français sont plus ou moins propriétaires, et ont trop à perdre pour devenir des ennemis dangereux, à moins qu'on ne les y pousse par des mauvais traitemens continuels. Ils ne possèdent pas non plus la même fermeté et la même élévation de sentimens patriotiques que les Espagnols; et assurément le patriotisme et l'attachement des Français à leur gouvernement avait été si diminué par les changemens successifs de la révolution, que quand ils trouvèrent la domination des alliés la moins oppressive, ils perdirent de vue leur devoir pour ne consulter que leur propre intérêt, et aidèrent les vainqueurs plutôt qu'ils ne leur résistèrent. Telle était la disposition des esprits. Il n'arriva rien de bien intéressant que vers le milieu de février. La saison étant devenue plus favorable, lord Wellington commença une série de manœuvres pour

faire sortir l'armée de Soult de sa position avantageuse près de Bayonne, et porter la guerre dans le cœur de la France. Sa première opération fut d'éclaircir le flanc droit de son armée et d'assurer ses commnnications, en chassant les troupes françaises du voisinage de Saint-Palais. Dans cette vue sir R. Hill, se détachant d'Urcuray le 14, délogea d'Hellette un détachement qui fit halte pendant la nuit sur toutes les hauteurs au-dessus de Meharin; ces troupes se retirèrent aussitôt de là le lendemain matin à l'approche de Murillo, et se réunirent à leur principal corps près de Garis.

La position de l'ennemi était très-forte, mais trop à la droite de Garis, pour couvrir la route à travers cette ville, par où l'on pouvait intercepter leur retraite sur le pont de St.-Palais; il était donc essentiel de l'attaquer. On touchait, cependant, à la chute du jour et la seule division de sir W. Stewart, avec la force de Murillo, était arrivée. Toutefois, Lord Wellington, pour ne pas perdre tout-à-fait l'occasion favorable qui se présentait, ayant détaché les Epagnols pour s'emparer

de Saint-Palais, attaqua en front, avec la seule division de sir W. Stewart. Les troupes emportèrent vaillamment les hauteurs du premier effort, et s'y maintinrent avec fermeté contre des efforts également courageux de la part de l'ennemi, pour recouvrer son terrain. La nuit survint pendant ce combat, et les Français ayant fait, dans l'obscurité, plusieurs charges qui furent invariablement repoussées, on en tua un beaucoup plus grand nombre qu'il n'est d'ordinaire dans de petits engagemens; enfin les Français voyant que leurs efforts étaient inutiles, et que leur perte était considérable, se retirèrent et passèrent par Saint-Palais sans être inquiétés, les Espagnols n'ayant pas encore atteint la ville.

Le lendemain, 16, on trouva de nouveau les ennemis en position derrière le Gave de Mauléon, paraissant préparés à une attaque générale; mais l'artillerie étant avantageusement placée, un bataillon traversa sous leur feu la rivière par un gué, près Arrivete, et chassant les postes français de là, toute la division se retira à l'instant et passa

dans la nuit le Gave d'Oleron, sur lequel la droite des alliés se concentra derrière le Gave de Mauléon. Le centre de l'armée fit un mouvement correspondant le 15 à la Bidouse, les divisions légères de sir H. Clinton et du baron Alten restant entre la Nive et l'Adour, pour surveiller les troupes de Bayonne.

On retarda jusqu'au 23 à faire avancer l'aile gauche de l'armée, destinée à former l'investissement de Bayonne à cause des préparatifs considérables qu'on fut obligé de faire pour effectuer le passage de l'Adour, opération qui présentait de grandes difficultés, d'après l'impossibilité de transporter de gros bagages, à travers le pays, du côté de l'est. Le pont était désavantageusement construit au-dessous de la ville, où la rivière a 270 verges de largeur, et où la marée et le ressac étaient si violens que l'on ne pouvait se servir que de vaisseaux pontés de vingt ou trente tonneaux. Il fallut en rassembler et en équiper dans les ports de Socoa et de St.-Jean-de-Luz, d'où la navigation est incertaine, et l'entrée de la rivière dangereuse dans tous

les temps, et souvent impraticable; de plus, la garnison, qui excédait dix mille hommes, était soutenue par un sloop de guerre et une flottille de chaloupes canonnières.

Sir J. Hope marcha vers la rive gauche de l'Adour, le 23, vers midi, avec le train ordinaire des pontons, et voyant que la garnison n'avait qu'une petite garde d'observation de l'autre côté, il fit sur le champ force de rames avec cinquante hommes, jeta l'ancre, et s'efforça de transporter en bateaux le reste des troupes. Les bateaux, cependant, ne pouvaient travailler que pendant la marée basse, et le soir, un bataillon des gardes, d'environ six cents hommes, et quelques *raquettes*, ou fusées à la Congrève, furent seulement transportés sur la rive droite. Un peu avant la nuit, une force double, à-peu-près, s'avança contre eux. Les gardes, qui devaient essuyer l'attaque, étaient judicieusement postés derrière des collines de sable, avec de l'artillerie sur le bord opposé, flanquant le terrain dans leur front. Leur fermeté, cependant, ne fut pas mise à une bien rude

épreuve. Une décharge bien dirigée de *raquettes* engagea les Français à faire halte; et après quelque hésitation, ils rentrèrent dans la ville. Pendant la nuit, les pontons employés comme bateaux à rames, furent substitués aux chaloupes; quinze hommes passèrent à chaque tour; et le soir du 24, toute la division du général Howard de six mille hommes environ, avec un peu de cavalerie, était sur la rive droite.

Aussitôt qu'on se fut ainsi garanti contre l'ennemi, la flottille surmonta les difficultés de la navigation. Les matelots anglais, sous le pavillon anglais, montrèrent le chemin à travers les obstacles. Les équipages des bateaux qui restaient, et qui étaient composés de matelots français, tenus en respect par les officiers des ingénieurs et les sapeurs furent contraints de suivre. La flottille effectua le passage avec perte de six bateaux. Les autres furent sur le champ amarrés: les sapeurs travaillaient sans cesse, jour et nuit, et le 26 à midi, on put passer sur un pont à deux milles et demi, environ au-del-

sous de la ville de Bayonne, point qui, pour le reste de la guerre, servit de communication régulière avec l'armée alliée et avec l'Espagne, par la route de Dax, évitant ainsi tout le pays difficile et épuisé, le long des Pyrénées. Le même soir, après une affaire assez vive, la garnison fut forcée de se retirer dans les fortifications, et Bayonne fut bloquée des deux côtés de l'Adour, avant qu'on en eût formé le siége. En conséquence, les deux divisions laissées pour observer la place entre la Nive et l'Adour, rejoignirent le principal corps de l'armée.

Le 24, la droite et le centre des alliés firent un mouvement général. Le corps de Sir R. Hill traversa le Gave d'Oléron sans obstacle, par un gué, près Villenave. Celui de sir T. Picton, le 3.e et la division légère du Baron Alten se dirigèrent sur le même point, et la division de sir H. Clinton effectua son passage entre Montfort et Laas, également sans opposition. Pendant ce temps-là les Espagnols bloquaient Navarrens, place sur la droite de la ligne d'opérations, assez fortifiée pour

qu'on eût besoin d'artillerie contre elle, et le mareschal Béresford réduisait les français, sur la gauche, à leur tête de pont de Peyrehorade.

Le maréchal Soult, étant instruit de ces mouvemens, abandonna Bayonne à ses propres forces; et ayant détruit tous les ponts sur l'Adour, qui n'étaient pas protégés par la forteresse, il concentra ses forces derrière le Pau, à Orthès. Le 25, les alliés se mirent en mouvement pour le déloger de là. La gauche, sous les ordres du maréchal Béresford, traversa la rivière par un pont de pontons, au dessous de Peyrehorade, et s'avança par cette ville, le long de la rive gauche, avec la cavalerie et la division du général Picton, qui traversèrent par un gué, au dessous de Bereux. Pendant la nuit, les divisions de sir H. Clinton et du baron Alten effectuèrent aussi leur passage; Sir R. Hill restant sur la rive gauche, et tenant la grande route de Sauveterre. L'ennemi était fortement posté, la gauche soutenue par la ville d'Orthès et la rivière d'où la ligne s'étendait le

long d'une chaîne de hauteurs, dans la direction de Dax, la droite se terminant sur une hauteur formidable, couverte par le village de St.-Boès dans son front. Le centre de la position, protégé par la colline, était à l'abri de toute attaque par les flancs. Un corps posté sur une montagne élevée de la grande route de Sault-de-Navailles, servait comme de réserve à toutes ces forces. Les alliés firent les dispositions suivantes. Les divisions de sir L. Cole et du général Walker (la 7.e), avec la brigade de cavalerie du colonel Vivian, sous les ordres du maréchal Beresford, devaient, par un large mouvement, attaquer la droite, et sir T. Picton et sir H. Clinton, marchant par la grande route de Peyrehorade, devaient attaquer a gauche; la division du général Alten restant en réserve pour les soutenir toutes les deux. Pour rendre le succès certain et décisif, et pour empêcher l'ennemi de se retirer dans la direction de Pau, sir R. Hill. reçut l'ordre de traverser la rivière à un gué à deux milles environ au dessus de la ville, et de tomber sur

le flanc ou les derrières de leur position.

Le maréchal Beresford emporta le village de St.-Boès, après une résistance opiniâtre, et dirigea ensuite ses efforts contre deux lignes de l'ennemi formées sur les hauteurs au dessus de lui, dont on ne pouvait approcher que le long d'une langue de terre étroite avec un profond ravin des deux côtés. La division du général Cole marchait en avant. La largeur du sommet ne permettait pas de déployer en ligne plus de deux bataillons; quinze pièces d'artillerie française jouaient sur eux diagonalement, et la principale ligne de leur infanterie leur était opposée en front. D'autres corps considérables étaient formés dans les ravins, sur leurs flancs, et après que les troupes eurent déployés long-temps un courage inébranlable, on abandonna l'entreprise. Tourner la hauteur par la droite, aurait exigé un mouvement extrêmement large; lord Wellington préféra donc de faire un grand effort contre la gauche, et ordonna à la division en réserve de s'avancer au secours de sir T. Picton. Ces ordres furent exécutés avec au-

tant d'intrépidité que de succès, et les alliés gagnèrent le sommet de la position. L'ennemi, dont les dispositions pour la retraite étaient très-bien concertées, (étant partagé par échelons et en divisions, chacune couvrant successivement l'autre), se retira en bon ordre, jusqu'à ce qu'il s'aperçut que sir R. Hill avait effectué le passage de la rivière, et marchait pour le tourner, mouvement qui devait lui couper ses communications. La vitesse devint alors à l'ordre du jour; Soult précipita la marche de ses divisions ; sir R. Hill précipita la marche des siennes; les français commencèrent à courir, les alliés coururent aussi; cette nouvelle espèce de lutte se soutenait assez bien des deux côtés, quand les Français se rompirent complétement, sans qu'il restât vestige d'une seule colonne. Ensuite chaque parti continua le pas de course pendant plus de trois milles. Enfin, les Français qui avaient pris individuellement les devants, dépassèrent Sault-de-Navailles, où la poursuite se termina. Les différentes enceintes, les fossés et tous les obs-

tacles à leur fuite furent jonchés d'une grande quantité de tués ou de blessés, et environ deux mille fuyards courant çà et là, sans blessures, avec douze pièces de canon, furent ramassés par l'infanterie. Le nombre des prisonniers fut encore augmenté par une charge de cavalerie faite presqu'à la fin de la poursuite. Si cette arme eût pu agir plutôt sur la grande route, peu de Français auraient échappé, car ils auraient pu essayer de se former, pour s'opposer à la cavalerie, sans être certain que sir R. Hill ne tombât sur leurs derrières, sa marche étant parallèle avec leur flanc. Le succès du plan primitif d'attaque aurait probablement été suivi d'un semblable résultat, puisque la droite et le centre des Français auraient été rejetés sur leur gauche, et que toute leur armée aurait été forcée de se retirer. La communication avec leur droite était difficile, et n'aurait pu s'effectuer que trop trop tard. Leur perte, dans cette journée, peut être évaluée à 7,000 hommes; celle des Anglais et des Portugais se monta à moins de 2,300 tués ou blessés, ou égarés.

Le jour suivant, le centre des alliés traversa l'Adour à St-Sever. La gauche marcha vers Mont-de-Marsan, où elle s'empara de provisions et de munitions considerables, et la droite se mit en mouvement le long de la rive gauche pour déloger deux divisions de l'ennemi qui étaient restées à Aire. On trouva les Français dans un poste formidable le long d'un rang de collines qui s'étendaient à travers la grande route en face de la ville, ayant leur droite sur l'Adour.

La division de sir W. Stewart les attaqua le long de la route, secondée par la brigade portugaise du général Le Costa sur sa gauche. Les deux colonnes chassèrent leurs adversaires des hauteurs; les Portugais, cependant, furent tellement rompus par la résistance qu'on leur opposa, qu'ils ne purent se rallier; et un corps considérable de Français, complétement formé, s'avançait pour les attaquer dans l'état de désordre où ils se trouvaient, quand une brigade, détachée par sir W. Stewart, arriva à leur secours, et, chargeant la force qui s'avançait, la chassa

tout-à-fait de la hauteur. Néanmoins, avant que les Français se fussent définitivement retirés, ils firent plusieurs autres efforts vigoureux, quoiqu'inutiles, pour recouvrer leur terrain. Leur principal corps traversa l'Adour; un petit corps seulement, prit la direction de Pau, d'où il fut chassé quelques jours après par le général Fane à la tête de la cavalerie.

La manœuvre du corps de sir R. Hill à Orthès, força le maréchal Soult de se retirer par la route de Bordeaux. Les alliés dirigèrent la guerre près de la côte, bien certains que leurs premiers succès feraient tomber en leur pouvoir une ville qui leur donnerait des provisions inépuisables et un nouveau point d'appui et de communication avec l'Angletere. En outre, ils séparaient leurs antagonistes immédiats de l'armée de Suchet, qui, avec 10,000 hommes, s'avançait de la Catalogne à leur secours. Cependant des pluies abondantes avaient tellement enflé les rivières, que plusieurs parties du pays étaient inondées; et les Français, ayant rompu tous les ponts dans leur retraite,

on ne pouvait se dispenser de différer la poursuite. Soult, qui ne pouvait se dissimuler l'avantage qu'on avait remporté sur lui, s'efforça de le contrarier, en marchant sur Agen le premier de mars aussitôt qu'il eut réorganisé son armée. Ce mouvement, laissant ouverte la grande route de Bordeaux, ne fut pas fait impunément, et lord Wellington retira un brillant avantage de la témérité de son adversaire. Sur les assurances qu'il reçut que les Bordelais étaient favorablement disposés pour leurs anciens princes, et qu'ils n'étaient retenus dans l'expression de leurs sentimens, que par la présence d'une garnison peu considérable, il détacha le maréchal Béresford avec trois divisions pour la chasser. Il avait cependant différé cette expédition jusqu'au 8 de mars. Avant de pousser ainsi en avant, on fit marcher les Espagnols, et tous les autres corps qui se trouvaient disponibles, se réunirent à l'aile droite. Le maréchal Béresford accomplit l'objet qui lui était confié sans trouver de résistance. A son approche vers la ville, les troupes françaises

se retirèrent à la droite de la Garonne, et les autorités, avec la population entière, sortirent pour féliciter les alliés, déployant spontanément les couleurs des Bourbons, et détruisant les signes du gouvernement existant, sans aucun gage ou promesse de protection, ou même d'une stipulation en leur faveur dans le traité qu'on négociait alors avec Bonaparte à Châtillon. Cet homme extraordinaire, après avoir été complétement battu par les alliés au dehors, quand il commandait une armée énorme sur l'Elbe, eut le talent alors qu'un secours mutuel et des efforts combinés n'étaient plus absolument nécessaires à l'ascendant de ses antagonistes, et que chacun d'eux s'efforçait le premier de faire son entrée dans Paris, eut le talent, dis-je, de faire manœuvrer une poignée d'hommes, par des marches continuelles, de manière à opposer alternativement à chacun de ses ennemis, une force supérieure. Il se rendit même si formidable, qu'il obtint de l'Europe confédérée l'offre de la paix à des conditions honorables. On ne pouvait donc calculer les consé-

quences du mouvement populaire de Bordeaux. Les Français, généralement parlant, étaient las de la guerre; et, dans la Vendée, l'affection réelle pour les Bourbons, loin d'être éteinte, n'était qu'assoupie. Un prince de cette famille était déjà en communication avec eux : une autre victoire du même côté, et la flamme pouvait s'étendre sur tous les départemens de l'Ouest.

Le maréchal Soult montra, par une proclamation qu'il fit paraître à cette occasion, combien il sentait vivement l'avantage remporté par les alliés : il ne se contenta pas de charger la nation anglaise, en général, d'opprobre et d'injures; mais même, dans l'amertume de sa douleur, il se répandit en invectives, contre son vigilant compétiteur. Les actions qu'il fit ensuite furent plus dignes d'un chef militaire : il s'efforça adroitement de paralyser les progrès du mécontentement sur la Basse-Garonne en marchant rapidement le 13 vers Conchez et Viella sur le flanc droit, ou plutôt sur les derrières des alliés, repoussant les piquets du corps de sir R. Hill, et faisant mine

de vouloir l'attaquer avec toutes ses forces. Sir R. Hill concentra alors son corps d'armée dans une forte position, la gauche à Aire, la droite à Garlin, ayant la petite rivière Gros-Lees en face, et la principale route de Pau à Aire étant parallèle à ses derrières immédiats. A l'instant même, Wellington mit en marche deux divisions à la droite de l'Adour, pour le secourir. Ce n'était pas cependant l'intention de Soult d'engager le combat, et il prit poste avec toute son armée sur une hauteur très-forte à la droite de la Gros-Lees, s'étendant de Progan à Mascarras. Comme treize mille hommes des alliés étaient occupés au blocus de Bayonne, il espérait que lord Wellington serait forcé de rappeler ses troupes de Bordeaux pour le déloger. Il fut trompé dans son attente; car après les précautions prises pour fortifier le principal corps des alliés, ce corps parut seul assez fort pour continuer l'offensive. Lord Wellington, néanmoins, voyant que la guerre, d'après ce mouvement, était évidemment portée vers l'Est, rappela le maréchal Béresford avec deux divisions, con-

fiant la conservation de Bordeaux à lord Dalhousie, avec cinq mille hommes.

Le 14, Soult demeura inactif sur son terrain; mais observant dans le courant de la journée que les alliés se rassemblaient pour l'attaquer, il décampa de nuit dans la direction de Lembege.

Le 15, le principal corps de l'ennemi fit halte en position, près Burosse, couvert par une forte arrière-garde, à Mascarras. A l'approche d'une seule brigade des alliés, le tout se retira sur Vic Bigorre, sans tirer un coup de fusil dans un pays singulièrement propre à la défense.

Le 18, l'armée alliée suivit l'armée française la droite par Conchez, le centre par Castelman, et la gauche par Plaisance.

Le 19, la droite se mit en marche sur Vic Bigorre par Lembege, et le centre sur la même ville par Maubourget. L'ennemi fut chassé de Lembege après une légère escarmouche; mais à Vic, deux divisions tinrent avec résolution, fournissant à sir T. Picton une occasion avantageuse de déployer la bra-

voûre de la troisième division qui les délogea de la manière la plus brillante. Le soir, Soult rassembla toute son armée sur la droite de l'Adour, plaçant sa gauche à Tarbes, et étendant sa droite dans la direction de Rabastens.

Le 20 fournit une série de manœuvres honorables pour les deux armées. Le corps de sir R. Hill, avec la division de sir T. Picton, se porta de Vic sur Tarbes pour attaquer la position de Soult en front, tandis que trois divisious traversaient l'Adour près Vic, et marchaient sur Rabastens afin de tourner sa droite. Ces mouvemens furent extrêmement bien combinés.

Le flanc droit des Français fut tourné, et l'attaque allait commencer, quand Soult se retira. Les troupes, animées par leurs succès, gravissaient la position des Français pour continuer la poursuite, et recueillir les fruits de leurs efforts, quand, à leur grande mortification, elles découvrirent une partie considérable de l'armée française formée sur une hauteur parallèle d'une grande force à cheval sur la route de Tournay, et de plus, une troupe

de cinq mille hommes environ, qui occupaient auparavant la première position, et qui montaient alors la hauteur parallèle, pour joindre le gros de l'armée française. Cette nouvelle aligne était trop forte pour être attaquée en front sans s'exposer à une perte très - considérable, Pour conserver l'avantage qu'on avait remporté par le mouvement de flanc il devint nécessaire que le corps de Rabastens se portât encore plus en avant. Il fallut tant de temps pour faire de nouvelles dispositions et en outre pour effectuer la marche, que le jour se termina avant qu'on n'eût rien tenté de nouveau. Dans la nuit, Soult ayant auparavant fait partir la plus grande partie de son attirail de guerre, se retira par St. Gaudens sur Toulouse, où il était sûr de trouver des provisions abondantes. De cette manière il marcha rapidement, et le pont sur la Garonne, étant à ses ordres, il entra dans la ville le second jour. Les alliés, au contraire, furent obligés de faire avancer et un train de pontons pour le passage de la rivière, et la plus grande partie des vivres né-

cessaires à leur subsistance : des pluies abondantes tombèrent presque sans relâche pendant leur marche, et on en était au 27 avant que les troupes eussent fait halte sur la gauche de la Garonne vis-à-vis la ville (1).

Lord Welltngton ordonna de jeter un

(1). Cette marche du maréchal Soult vers Toulouse par Saint-Gaudens, fut une opération bien combinée. Le maréchal était parvenu à réorganiser son armée battue à Orthez, et à tenir, pour ainsi dire, en échec pendant près d'un mois entre Orthez et Saint-Gaudens l'armée alliée, bien supérieure en nombre. Pendant toutes ces manœuvres, il avait envoyé des officiers à Toulouse pour faire commencer les travaux défensifs; puis, dérobant trois marches à son adversaire, en prenant la route directe de Saint-Gaudens, il arrive à temps pour défendre la capitale du Languedoc. On peut dire qu'alors la conduite du maréchal Soult fut supérieure à celle de Bonaparte dans la défense de Paris. Bonaparte, en faisant une pointe vers les frontières de l'Est, dans l'espoir de s'emparer des communications des alliés, leur ouvrit le chemin de Paris ; et, au contraire, le maréchal Soult, gagnant de vitesse un ennemi redoutable, s'établit militairement sous les murs de Toulouse, prêt à en disputer possession à son adversaire. (*Note de l'Editeur.*)

pont sur la rivière à Portet, village immédiatement au-dessous de la jonction de l'Ariège avec la Garonne, se proposant de passer au-dessus de la ville, ce qui aurait obligé Soult d'abandonner Toulouse, ou de renoncer à sa jonction avec Suchet, qui n'avait pas encore atteint Carcassone, sa marche comme tous les mouvemens rétrogrades de Buonaparte, ayant été trop long-temps retardée. Le courant, vu la dernière pluie, était extrêmement rapide, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à en mesurer la largeur; cela effectué, on trouva qu'elle était de cent-cinquante-neuf verges, vingt-six verges de plus que les pontons ne pouvaient couvrir; il fallut renoncer à l'entreprise.

Le 31 mars, on découvrit un endroit favorable au-dessus de la ville, près Roques, n'excédant pas une largeur praticable, et les pontons étant établis, le corps de sir R. Hill passa et se saisit du pont sur l'Ariège à Cintegabelle. Mais après avoir continué d'avancer pendant quelques heures, aucune route ne se trouva praticable pour une armée, delà à

Toulouse, le corps repassa la Garonne. Convaincu de l'impossibilité de diriger une attaque vers la partie supérieure de la ville, jusqu'à ce qu'un plus beau temps eût durci les routes, lord Wellington chercha à effectuer le passage plus bas en descendant la rivière, et à attaquer Soult en front avant qu'il fût renforcé. Il choisit une courbure favorable de la Garonne, à une demi-lieue au-dessus de Grenade, bordant la principale route de cette ville à Toulouse, et il établit de fortes batteries sur ses flancs. Les pontons furent jetés au point du jour, le 4 avril, quoique toute l'armée française fût à peu de distance. Le courant était rapide, et la rivière était large de cent vingt-sept verges ; néanmoins en quatre heures depuis le commencement de l'opération, les troupes commencèrent à passer sur le pont. Trois divisions d'infanterie et quelque cavalerie, sous les ordres du maréchal Béresford, étaient déjà passées, et les Espagnols du général Freire, avec la division légère, allaient suivre, quand la rivière s'enfla si considérablement, et le

courant devint si rapide, que le pont ne pouvant tenir plus long-temps, fut écarté. Le 5, la rivière continuant de grossir, et le courant devenant plus rapide, le centre des pontons fut successivement emporté, et enfin le tout fut entraîné. Le maréchal Béresford, avec trois divisions, resta sur la droite de la Garonne, séparé du principal corps de l'armée, et donnant à Soult l'occasion d'une rencontre avantageuse. Le temps des affaires brillantes n'est point cependant quand on combat pour sa propre sûreté. D'ailleurs, une infériorité reconnue dégoûte de tout projet d'entreprise, et une armée défensive, quelles que soient les pertes qu'elle espère faire éprouver aux forces qui lui sont opposées, est toujours retenue par l'appréhension des pertes auxquelles elle s'expose elle-même. Il en était des Français comme des Portugais et des Anglais au commencement de la guerre ; on ne pouvait rien risquer d'étranger au combat principal, et, à cet effet, Soult se prépara avec autant d'habileté que de diligence à défendre Toulouse, où il venait de compléter

une position superbe. Cette ville a plusieurs grands avantages particuliers en outre de ses ouvrages, étant environnée par une muraille défensive, dont les trois quarts sont couverts par le canal royal du midi, ou par la Garonne, passage insurmontable. En conséquence, pour donner à cette portion considérable de la circonférence toute l'importance d'une assez bonne forteresse, il était seulement nécessaire de couvrir les communications sur le canal. Le maréchal Soult, étant aidé par le zèle et par le travail des habitans, remplit cet objet en fortifiant divers bâtimens, et en construisant des redoutes d'une plus grande dimension que d'ordinaire. Toute approche directe de l'autre quart de l'enceinte qui n'était point couvert par les rivières, était défendue par le mauvais état des chemins de traverse, étant aussi flanquée par un rang de hautes collines, qui sont à l'est de la ville, justement en dehors du canal. Les Français avaient fortement garni le sommet de ces hauteurs de cinq redoutes, et avaient formé diverses lignes de

retranchement pour les soutenir, et pour joindre les flancs du terrain avec les fortifications de la ville. Au pied des hauteurs coule la rivière d'Ers, dont tous les ponts hors du feu des ouvrages furent détruits. Telle était la situation avantageuse dans laquelle Soult se décida de tenter le sort des armes.

Le 8, le courant ayant baissé, les pontons furent rétablis, et l'armée espagnole passa au secours du maréchal Béresford; tout fut préparé pour une attaque générale le jour suivant. Cependant, la distance du pont au corps de sir R. Hill, qui restait sur la gauche de la rivière en face du pont principal de Toulouse, étant jugée trop considérable pour être une communication commode pendant l'opération projetée, on donna des ordres de le transporter la même nuit un peu plus au-dessus de la rivière dans le voisinage d'Aussonne. L'opération entraîna quelque délai, et le transport fut effectué trop tard pour admettre le passage de la division légère à temps pour attaquer le 9; il fut en conséquence différé jusqu'au matin du 10, que la division

traversa, et toute l'armée se mit en mouvement vers la ville.

Telles furent les dispositions pour l'attaque. Le corps de sir R. Hill devait retenir l'ennemi dans les ouvrages sur la gauche de la Garonne; les divisions légères du baron Alten et du général Picton devaient faire mine d'attaquer, et empêcher l'ennemi de sortir par la route de Paris, tandis que les Espagnols de Freire et les divisions de sir Lowrey Cole et de Henri Clinton, sous les ordres de sir W. Béresford, devaient attaquer les hauteurs retranchées. La cavalerie était postée au-dessus de la ville pour surveiller tous les mouvemens de la cavalerie française et s'y opposer.

Les divisions de Sir L. Cole et de Sir H. Clinton, s'étant formées près le village de Mont-Blanc, remontèrent la rive gauche de l'Ers, le long du pied des hauteurs, sous une vive canonnade, jusqu'à ce qu'elles fussent en face de leurs points respectifs d'attaque. Alors elles chargèrent de front, et s'avançant bravement au haut de la colline, elles emportèrent la redoute de droite, et s'établirent sur le sommet.

Les Espagnols se formèrent en deux lignes en front de Croix-d'Orade; ils s'avancèrent d'abord en bon ordre, exposés à une canonnade excessivement forte. Ses effets les firent avancer plus vite; les plus vigoureux et les meilleurs coureurs précédèrent de beaucoup leurs frères d'armes, et avant que la première ligne arrivât à un chemin creux à cinquante pas des retranchemens de l'ennemi, elle était complètement rompue. La réserve rallentit aussitôt son pas, et se mit en marche si lentement qu'elle ne pût s'approcher assez pour lui prêter du secours. Les Français s'avancèrent vigoureusement sur les Espagnols qui s'étaient mis à l'abri derrière la hauteur, les renversèrent de la colline, et se seraient emparés du pont sur l'Ers, isolant ainsi les deux divisions sur la droite, s'ils n'avaient été arrêtés par une partie de la division légère du baron Alten. Sir T. Picton, qui vit le grand avantage que l'on obtiendrait en poussant à travers le canal, s'avançait contre l'ouvrage qui défendait le pont sur la gauche, quand les assaillans découvrirent sur la con-

l'escarpe la nature formidable de son fossé, ce qui rendait un assaut impraticable; ils s'arrêtèrent alors; un feu violent de mousqueterie de dedans la ligne éclaircit promptement leur front, tandis qu'une nombreuse artillerie jouait sur leurs flancs; il n'y avait d'abri d'aucune espèce à portée, et une prompte retraite seule les empêcha d'être anéantis.

La victoire balançait encore: l'ennemi conservait ses retranchemens et quatre des redoutes, et on lui donnait le temps de faire ses dispositions, tandis que les Espagnols se reformaient, et que sir W. Beresford faisait avancer son artillerie, qui avait été placée en batterie en face du village de Mont-Blanc, pour canonner les ouvrages sur les hauteurs. Ces objets remplis, sir H. Clinton s'avança contre une des redoutes, qui étant incomplète, fut abandonnée par l'ennemi; mais bientôt après, ces derniers employèrent une division entière à la reprendre. Un bataillon anglais, placé dans l'intérieur, combattit très-vaillamment; il était presque accablé, quand une brigade vint à son secours, et

chargeant les assaillans, les précipita de la colline. Les Français formèrent sur-le-champ un corps plus considérable derrière le canal, pour tenter un second effort, sur quoi les défenseurs de l'ouvrage ayant été renforcés, plantèrent leurs drapeaux sur le parapet, défiant ainsi orgueilleusement l'effort dont ils étaient menacés.

Les soldats français ont naturellement plus d'intelligence que ceux des autres nations, et leur moral est ainsi plus exposé à être affecté. Dans cette occasion, se sentant soutenus, et voyant leur retraite assurée, ils combattirent avec un courage digne de leurs plus beaux jours. La fermeté égale et invariable de leurs adversaires, demeura cependant supérieure à la fougue passagère de l'héroïsme, et les efforts les plus vigoureux des Français ne purent les déloger de l'ouvrage, quoiqu'ils l'environnassent en tel nombre, qu'aucun ne pouvait montrer sa tête au-dessus du parapet. Enfin, désespérant du succès contre une résolution si froide, ils abandonnèrent l'entreprise et se retirèrent derrière le canal. La garnison du reste des

ouvrages, témoin de cet échec, et voyant la division de sir H. Clinton s'avancer de la droite, et les Espagnols de la gauche, craignit de risquer l'assaut, et évacua ses postes, ce qui remplit l'objet de l'attaque; les alliés se formèrent alors sur les collines qui donnent sur la ville. Comme les opérations de la journée consistaient entièrement dans l'attaque de ces formidables retranchemens, la perte des vainqueurs fut très-considérable, surpassant probablement celle des vaincus, plus de 4500 Portugais et Anglais ayant été tués ou blessés, et plus de la moitié de ce nombre parmi les Espagnols.

Dans la nuit, tous les postes des Français se retirèrent dans leur ligne défensive derrière le canal. Les alliés prirent possession du seul pont qui restât sur l'Ers, et le débouché de celui-ci sur la Garonne était trop étroitement et trop fortement gardé par sir R. Hill, pour être forcé. La place fut en conséquence enfermée de trois côtés, et les troupes victorieuses qui avaient chassé les Français de leurs formidables retranchemens, n'avaient qu'un pas à faire pour envelopper le reste; outre cela,

des lignes d'ouvrages étaient commencées à travers toutes les communications de la ville, et une famine dans l'intérieur des murailles devait en peu de temps en être le résultat inévitable. Ainsi, après une suite de savantes manœuvres, très-honorables pour chaque général, Soult se trouva engagé dans une difficulté inextricable. Il avait cependant à sa disposition 35,000 hommes, et le désespoir aurait pu donner à leurs efforts expirans une force qui aurait occasionné une perte considérable aux braves gens qui le tenaient enfermés. Mais comme la conclusion de la paix, quoiqu'elle ne fût pas officiellement connue, était rapportée alors avec trop de probabilité pour qu'on en doutât, le vainqueur désirant éviter une effusion de sang inutile, permit à l'armée française, sans qu'elle fût inquiétée, de se retirer de la ville, la nuit du 12, par la route de Carcassonne, passant à la portée du canon sous les hauteurs du Pugada, couronnées par ses troupes, et hérissées de son artillerie (1).

---

(1) J'ai eu occasion, dans un autre ouvrage (*Histoire des Campagnes de 1814 et de 1815.*), de louer

Une telle modération contraste avec la conduite du gouverneur de Bayonne, qui, à-

---

les dispositions militaires et l'énergie du maréchal Soult dans la défense de Toulouse; mais je me suis élevé en même temps contre cet abus condamnable de la force des armes qui lui a fait verser le sang français dans une bataille inutile. Quatre années se sont écoulées depuis, et je n'ai point varié dans mon opinion, malgré l'acrimonie et la virulence de ceux qui se sont chargés de me réfuter. La bataille de Toulouse n'a point été livrée pour la cause nationale, mais seulement pour l'intérêt de Bonaparte, qui, dans le moment même, était abandonné par la nation, et légalement déchu de son autorité. Personne ne croira que le maréchal Soult ait ignoré, le 10 avril, à cent-soixante lieues de la capitale, où il avait ses agens et ses courriers, la révolution soudaine qui avait été consommée dès le 5. Il la connaissait tellement, que, de son quartier-général, il avait donné l'ordre d'arrêter tous les courriers venant de Paris. Bonaparte était toujours à Fontainebleau, et on voulait relever son parti abattu. Plus tard, cette question sur la bataille de Toulouse n'a plus été qu'un objet purement d'amour-propre et d'orgueil national. Des écrivains stipendiés par celui qui, devenu ministre, était intéressé à dénaturer la question, et des hommes égarés par ce nouveau fanatisme guerrier, qui transforme des défaites en victoires, ont soutenu,

peu-près dans la même situation, par rapport aux nouvelles politiques, fit, la nuit du 14 avril, une sortie générale contre la force qui le bloquait, sans aucun objet suffisant, ni les munitions, ni l'artillerie n'étant encore arrivées, et les ouvrages du siége n'étant pas

---

contre l'évidence, que le maréchal Soult était resté vainqueur à Toulouse, parce qu'il avait fait mordre la poussière à un très-grand nombre d'ennemis. Nous demanderons à ces grands raisonneurs si, mettant Bonaparte à la place de Wellington, lui faisant emporter des retranchechemens vaillamment défendus, et occuper ensuite la ville qu'il serait venu attaquer, ils l'auraient considéré comme vainqueur ou comme vaincu; et enfin s'ils lui auraient demandé compte du nombre de soldats qu'il aurait sacrifiés à cette entreprise? L'armée que Wellington conduisit dans l'intérieur de la France, était sans doute plus nombreuse que celle que lui opposa le maréchal Soult; mais, quand Bonaparte faisait des invasions, ses armées étaient-elles inférieures en nombre à celles de ses ennemis? S'est-on élevé contre la supériorité de ses forces en Prusse, en Espagne, en Russie et en Autriche? La couronne que lui tressait la victoire en perdait-elle le moindre fleuron? Soyons justes, et ne perdons pas de vue que l'histoire demande surtout de la vérité et de l'impartialité.

(*Note de l'Editeur.*)

même commencés! Les Français dirigèrent leurs forces principales contre le village retranché de Saint-Etienne, dont la plus grande partie tomba promptement en leur pouvoir. Cependant, comme on avait fait antérieurement des dispositions convenables pour soutenir ce poste, les assaillans furent chassés avec un grand carnage, mais non sans avoir fait essuyer à la force qui les bloquait, une perte de plus de 800 hommes, en tués, en blessés et en prisonniers. Parmi ces derniers était le commandant du corps, le lieutenant-général sir John Hope, qui, étant blessé de bonne heure, et son cheval étant tombé mort sous lui, ne put se sauver avant que l'ennemi se fût emparé de sa personne. Le major-général Hay, brave et vieux guerrier qui s'était distingué dans la plupart des derniers succès de la guerre, succomba dans cette attaque inutile.

Le 13, des courriers arrivèrent à Toulouse, pour annoncer l'entrée des alliés à Paris, l'abdication subséquente de Bonaparte et la restauration des Bourbons. Suchet donna sur-

le-champ son adhésion au nouvel ordre de choses; Soult se montra plus récalcitrant. On convint d'une suspension d'hostilités, et on régla, le 18 avril, une ligne de démarcation entre les armées respectives. Bientôt après, les Portugais et les Espagnols repassèrent les Pyrénées, et les Anglais se mirent en marche pour Bordeaux, afin de s'embarquer.

Les armées françaises, privées de leurs chefs et sans moyens de subsistance, se dissipèrent promptement; les jeunes conscrits se hâtèrent de reprendre leurs paisibles travaux, et le vieux guerrier désœuvré fut obligé de les imiter: la société civile reprit encore une fois l'égalité de ses droits; et les efforts honorables de l'Angleterre et des alliés furent récompensés, en atteignant le but pour lequel ils avaient passé les limites de la France. Par rapport à la fin de la guerre qui fait l'objet le plus immédiat de cet ouvrage, il est digne de remarque que les pages de l'histoire ne présentent point de plus forte preuve d'une justice complète et distributive. Une

guerre injuste, commencée par Bonaparte, poursuivie par ses soldats avec un esprit de violence et de rapine, causant la destruction d'un demi-million d'êtres innocens, se termina par le triomphe éclatant de ceux qu'il avait marqués pour ses victimes, par la chute de son auteur, par l'humiliation et la dispersion totale de ses légions jadis invincibles.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N°. 1.

Sur les Cortez extraordinaires.

La constitution promulguée par les Cortez ayant été annulée, on a jugé à propos de ne pas embarrasser le récit de tous les détails qui y ont rapport, et de ne jeter dans cet appendix que quelques observations qui montreront la base fragile sur laquelle elle reposait, pour justifier la facilité avec laquelle elle fut détruite.

Quand les Cortez généraux et extraordinaires furent élus en 1810, le plus grand nombre des provinces, étant occupées par les Français, ne purent envoyer des députés, et on adopta une variété d'expédiens sans exemple pour compléter le nombre régulier, outre une violation directe de l'ancien usage en admettant des représentans des provinces américaines. Ces irrégularités devaient entretenir des doutes parmi ces Cortez sur leur propre légalité et ne leur faire introduire, qu'avec beaucoup de précaution, les améliorations requises dans le gouvernement: au lieu de cela, ils commencèrent par les changemens les plus violens dans toutes les institu-

tions de l'État et de l'Église. On peut reconnaître à ce manque de jugement la composition de l'assemblée. La nomination d'un député n'étant point suivie d'un avantage pécuniaire, et ne pouvant pas en promettre par la suite, était peu recherchée par les hommes prudens et les hommes du monde; ainsi tout patriote ambitieux ou visionnaire, rempli de l'espoir de régénérer son pays, cherchait avec avidité à être élu; et malheureusement on envoya trop de membres dont les idées de perfection étaient tirées des écrits de Platon et d'Aristote, et dont la plus grande ambition était de renchérir sur les doctrines théoriques de leurs auteurs favoris. Ces membres étant les mieux élevés, et quelques-uns d'entr'eux, orateurs éloquens, ils obtenaient bientôt de l'ascendant, ils s'arrogeaient à eux-mêmes le titre de libéraux, quoiqu'ils le soutinssent certainement bien peu en flétrissant du nom de serviles tous ceux qui refusaient d'appuyer leurs vues de donner une liberté sans bornes à la nation. Dans les séances des Cortez, quiconque parlait contre leurs opinions, soit qu'il exprimât les sentimens des préjugés fortement enracinés par le temps, où les simples effusions d'une âme honnête et la logique d'un esprit moins cultivé que le leur, était traité de servile; et bien souvent, quand l'organe manquait à celui qui avait pris la parole, il était forcé au silence par les clameurs de la populace qui se tenait dans les galeries,

et qui, flattée de l'attente de quelqu'avantage inconnu, écoutait impatiemment ceux qui s'opposaient aux changemens médités. Ainsi, les argumens favorables, ceux libéraux, étant les seuls que l'on admît, toute objection à leurs projets était méprisée, et avec les neuf dixièmes de la nation qui n'étaient nullement préparés à aucun changement, ils formèrent un corps de lois qui frappaient presque toutes les institutions regardées avec respect, et traçaient aux Espagnols, ignorans de sa valeur, le plus haut degré de liberté, auquel la nation la plus éclairée ait encore pu atteindre. Par leur peu de connaissance de la nature humaine, ou par des notions démocratiques trop fortes, ils recherchaient absolument l'opposition des classes supérieures par des changemens et par un mépris total de leurs sentimens et de leurs préjugés; de sorte que la constitution, fruit de leurs travaux, tandis qu'elle abaissait la puissance royale, dégradait les nobles, volait l'Église, et limitait l'autorité du militaire, promettait au peuple un avantage éloigné, dépendant du succès de la guerre, et par conséquent, d'après la publication, avait soulevé contre elle une nuée d'ennemis puissans, sans qu'une seule classe de la société se sentît vivement intéressée à la conserver.

N°. 2.

Sur les causes morales et politiques de la résistance des Espagnols.

En se reportant aux dates, on verra que les Français furent chassés au-delà des bornes de l'Espagne, quand Bonaparte était encore en forces pour faire face aux armées réunies du reste de l'Europe, et que, par conséquent, le triomphe des Espagnols ne fut point l'effet de circonstances étrangères, quoiqu'elles en aient sans doute accéléré le moment.

Il est à désirer qu'une personne capable trace les causes qui produisirent le salut de l'Espagne, et assigne à chacun la part d'importance qui lui est due, pour que le monde profite, par cet exemple extraordinaire d'une nation qui, sans armée régulière, conserva son indépendance contre les légions les plus formidables qui aient jamais menacé un État, pour que l'on apprenne généralement jusqu'à quel point l'esprit national peut se protéger lui-même, et que, si de nouvelles idées de guerre étaient encore entretenues, l'issue de cette lutte particulière ne soit point oubliée. En attendant, on soumet les observations suivantes qui ont été faites à la hâte sur le sujet que nous traitons.

Les traits les plus saillans de la lutte paraissent avoir

été, 1° les efforts et la fermeté inébranlable de la population; 2° le système militaire des Guérillas; 3° les fautes de l'ennemi; 4° l'armée alliée portugaise et anglaise; 5° la forme du pays; ses communications et sa mince population. Enfin, les grandes dépenses soutenues par l'Angleterre. Chacune de ces observations sera considérée séparément.

La fermeté inébranlable manifestée dans toutes les occasions par les Espagnols, ajoutée à quelques grands efforts qu'ils firent, contribua beaucoup à leur indépendance; mais quelque désirable qu'il soit de soutenir le vieil adage, qu'une nation résolue d'être libre doit l'être, et toutes les opinions également reçues qui tendent à exciter l'esprit de patriotisme et de liberté chez ce peuple, on doit reconnaître qu'elles paraissent démenties par tous les événemens de la lutte, ces hommes libres ayant été continuellement battus par les esclaves organisés qu'on leur opposait, et la population patriotique partout où l'armée anglaise, en quelque circonstance légale, n'opérait pas en leur faveur, (comme en Catalogne et en Arragon), ayant été tenue par ces derniers dans un état de sujétion. Le courage et la fermeté inflexibles du peuple seul n'auraient donc pas suffi pour chasser les Français. Le temps, peut-être, aurait rendu sa persévérance triomphante, mais à moins qu'il ne fût aidé par quelque cause étrangère, plusieurs générations se seraient d'abord écoulées, et

l'événement est plus un sujet de spéculation que de recherches inutiles.

Le second trait de la lutte, le service des Guérillas, contribua aussi en quelque chose à son heureux résultat : la part qu'ils y prirent a cependant été exagérée de beaucoup, les gazettes de Cadix et de Lisbonne à cette époque assurant que le nombre des Français tués ou pris par les Guérillas n'était guère moindre que le nombre de ceux qui traversèrent les Pyrénées.

Sans vouloir diminuer le mérite et l'utilité de ces corps si patriotiques, on peut être sûr qu'ils dûrent autant leur réputation à la plume qu'à l'épée. Quand ils agirent avec les Anglais en France, ils montrèrent moins de fermeté que les corps réguliers des Espagnols, et l'étonnement des officiers Anglais était grand, lorsqu'ils voyaient souvent les bandes si vantées de Mina et de Longa tourner le dos à des troupes françaises inférieures en nombre. D'après ce fait, et d'après la nature du terrain de l'intérieur de l'Espagne qui n'offre point de points de refuge d'une aussi grande force que les Alpeyarras et les montagnes de l'Andalousie, d'où Soult les avait presque, si non tout-à-fait délogés, il est à présumer, que, si loin de se trouver capables de sauver leur pays, en supposant que le gouvernement de l'usurpateur eût chassé les armées anglaises et portugaises de la Péninsule, et se fût

trouvé assez fort pour agir contre les Guérillas, et les traiter en bandits, ils seraient devenus tels au bout de quelques mois.

3°. Les fautes de l'ennemi. — Parmi celles-ci, les deux que l'on cite le plus ordinairement sont d'avoir pénétré dans le midi, et de s'être répandu dans les provinces éloignées, avant que le nord fût pacifié ou même entièrement subjugué; et secondement, d'avoir divisé ses forces en deux armées distinctes. La première de ces deux erreurs alléguées contribua beaucoup, pendant la prolongation de la guerre, à ébranler la domination ; mais les Français gagnèrent aussi considérablement en premier lieu ; s'ils avaient employé deux ou trois campagnes à pacifier, à tranquilliser le nord, n'aurait-on pas traîné des armées régulières pour s'opposer à leur invasion du midi ? et est-il tout-à-fait incertain qu'ils auraient établi même dans ce temps leur domination contre le courage inflexible des Espagnols ? En second lieu, on peut demander si en confiant chaque grande armée au soin de son propre chef, ce n'était pas une conséquence de l'entreprise formée de subjuguer une nation de l'étendue de l'Espagne, plutôt qu'une faute, et si l'on ne devait pas suivre un tel système dans une occasion semblable ? Comment est-il possible à l'autorité centrale d'imputer les divers mouvemens des armées répandues dans plusieurs milles carrés, et souvent avec

leurs communications interrompues pendant des jours entiers? Un ordre de détail doit être modifié à chaque instant, et ne peut être donné que par ceux qui se trouvent sur les lieux; toute autre autorité, à quelque petite distance qu'elle fût du théâtre de l'action, serait insuffisante. Un plan général d'opération doit émaner nécessairement d'une seule source, et si (comme cela devait être), il était borné à assurer l'unité d'objet et d'action aux diverses parties de la machine, il pouvait être mieux réglé à Paris qu'à Madrid. La principale faute des Français paraît plutôt de n'avoir pas eu de ligne décidée de subordination entre les diverses généraux quand les circonstances exigeaient la jonction de leurs armées, et d'avoir une ombre de Roi qui ne pouvait dans aucun évènement imprévu faire obéir à ses ordres, et on trouvera surtout dans ces mouvemens combinés temporaires et imprévus, qne la division du commandement fut très-nuisible aux Français. Aucune de ces causes auxiliaires, ni toutes ces causes réunies, n'auraient donc produit un effet décisif s'il n'y avait pas eu d'armée anglaise et portugaise, et il résulte, en la considérant *à priori*, qu'elle fut le principal agent qui effectua la délivrance de la Péninsule; mais en rendant justice aux talens particuliers du général anglais, il y a lieu de rechercher comment soixante mille hommes avec peu de renfort, ont été capables,

pendant plusieurs années de s'opposer avec succès à des forces très-supérieures constamment renforcées à plaisir. — Quelles furent les causes qui les mirent dans le cas d'amener de tels résultats?

La bonne volonté de la population est regardée comme ayant été d'un grand secours (1); mais on n'aurait

(1) Il est extrêmement difficile de décrire la nature de secours donné par les Espagnols, les hostilités envers les Français étant poursuivies avec politique et avec une grande dissimulation. Partout où les Français arrivaient en force, les habitans les recevaient tranquillement, obéissaient à leurs ordres avec un empressement apparent, et dans le même moment les communiquaient aux commandans de leurs propres forces. Le jour avant la bataille de Salamanque, la même lettre, en triplicata, du roi Joseph à Marmont fut apportée à lord Wellington par trois courriers séparés, dont l'un d'entre eux avait un ordre écrit pour recevoir quatre cents dollars de Marmont, à la réception de la dépêche. (Ces lettres étant en caractères qui ne purent être déchiffrés, leur contenu ne fut d'aucun avantage pour les alliés.) Le jour de l'action à Vittoria, l'alcade de Logrono, éloigné de trente six milles, arriva sur-le-champ de bataille, sa mule tombant sous lui de fatigue comme il en descendait, pour annoncer qu'il avait reçu de bonne heure le corps de Clausel, et que, tandis qu'il avait laissé son adjoint pour servir les rations, il avait apporté l'état exact des forces de ce corps d'armée. On peut citer mille traits semblables pour montrer la passive, quoique utile nature de secours donnés par la population. La plus grande preuve, cependant, d'une bonne

pas long-temps profité de celle-ci sans une grande étendue de terrain pour manœuvrer ; car si l'armée eût été obligée de combattre toutes les fois qu'elle en était pressée, les plus brillans succès auraient fini par l'anéantir dans un petit nombre de batailles.

Pour prouver que l'étendue du pays eut une grande influence, et qu'elle affaiblissait les armées françaises en les séparant, il ne faut que regarder les résultats qu'elle produisit dans quelque partie de l'Espagne où les alliés ont agi. Sir John Moore, en traînant la guerre dans le nord, sauva le midi d'une conquête immédiate, et lord Wellington délivra ensuite ces provinces par une manœuvre semblable; la victoire de Vittoria délivra Valence, et l'invasion de la France sauva la Catalogne. Nous trouvons également l'avantage d'un pays étendu confirmé par la conduite de la plûpart des provinces : ainsi la Galice, regardée comme la province la moins belliqueuse de l'Espagne, écrasa une armée considérable par son étendue et par sa forme, qui ne souffrait point qu'aucune portion des habitans fût séparée du reste, tandis que les Asturies, jouissant de la réputation de la province la plus guer-

---

volonté générale et désintéressée est que, quoique l'armée fût toujours bien informée, la somme totale destinée à payer les espions ne s'élevait pas à celle qu'on employait dans les premières années de la guerre pour la conquête d'une seule petite île des Antilles.

rière, composée littéralement d'une énorme montagne, et d'où sortirent quelques-unes des bandes les plus célèbres parmi les Guerillas, ne firent jamais une résistance soutenue ; les Français battirent toujours les troupes organisées à la première rencontre, et comme il n'y avait point d'étendue de pays pour se disperser, ils ne purent jamais se relever : une chaîne de postes de quarante milles tira une ligne de la frontière à la mer, et empêcha toute communication de l'est à l'ouest.

L'Espagne, considérée en masse, a la forme à-peu-près de la Galice, et le Portugal a celle des Asturies ; les Anglais furent, cependant, chassés de l'une dans l'autre, et par une parité de raisonnement, aussi bien que par une considération des événemens qui eurent lieu, il est présumable qu'ils n'auraient jamais repris l'ascendant, si les lignes en face de Lisbonne n'eussent fourni un champ de bataille trop avantageux pour laisser à l'ennemi aucun espoir d'épuiser les défenseurs par une succession de combats sanglans.

Renfermer l'armée dans les lignes aurait été dans presque tous les pays et dans une situation différente, la réduire à sa destruction, l'espace qu'elle couvrait, considéré géographiquement, n'étant qu'un seul point, et ne fournissant pas de vivres : considéré cependant sous le rapport militaire, avec les derrières ouverts sur la mer, il était d'une plus grande valeur pour la défense du Portugal que l'occupation de tout le royaume.

La guerre était également vive, l'armée était entière, en sûreté, et augmentant chaque jour en force et en expérience; l'ennemi, en même temps, d'après la difficulté des communications, s'épuisait, et le peu de secours qu'il pouvait tirer de la mince population qui l'avoisinait assurait enfin leur retraite. Les lignes tiraient donc beaucoup de leur valeur par la nature particulière du pays, et plus encore, d'après la dernière cause de succès que j'ai rapportée, comme, sans des secours journaliers auxquels la richesse prodigieuse de l'Angleterre pouvait seule suffire, la famine se serait fait sentir bien plus vîte chez les défenseurs de la ligne que chez ceux qui la bloquaient, et les auraient délogés les premiers; événement qui, selon toutes les probabilités, aurait terminé les efforts des Anglais pour soutenir la cause de leurs alliés. Il faut admettre qu'une dépense, dont les annales de la guerre n'ont point fourni d'exemple auparavant, a pu seule rendre capables les Anglais et les Portugais de poursuivre et de continuer leurs triomphes dans un pays si pauvre et si épuisé. Un nombre immense de personnes était employé dans le service du commissariat, et les provisions s'achetaient à tout prix, quelque exorbitant qu'il fût, jusqu'à ce que les efforts de l'Angleterre manquèrent pour se procurer des espèces. Alors l'expédient d'entretenir une ligne de subsistance depuis la mer, fut porté à une telle étendue, que, dans cer-

tains cas, pour se procurer des articles de vivres sur les lieux, on en transportait d'Angleterre à six fois leur valeur locale. Même avec ce système, les fonds de l'année courante ne suffirent pas pour acquitter nos propres dépenses dans la Péninsule : le crédit et la confiance suppléèrent au déficit. On accepta des promesses de paiement au lieu d'argent, et trois millions de dettes furent contractées, qu'on ne liquida qu'après deux ans de paix.

Si donc le raisonnement fourni pour montrer qu'aucun autre moyen, excepté l'existence des armées régulières portugaises et anglaises en Espagne, n'était suffisant pour détourner la domination de la France, est juste, la lutte tend malheureusement à confirmer la plûpart des opinions reçues par rapport à la guerre, que les armées régulières seules sont capables de s'opposer à des armées régulières. Que les légions les plus nombreuses l'emporteront généralement. Que les pays les plus étendus, sont ceux qui sont les plus propres à une défense militaire, mais, sur-tout, que l'argent est le principal sentier des hostilités, privant ainsi de tout espoir le patriote ou le royaume peu considérable. Il invite donc puissamment tous les citoyens à se soumettre à la discipline, au moment de l'invasion, et prévient tous les gouvernemens exposés à l'agression d'un voisin plus puissant, de s'appliquer principalement à conserver les bases de ses établissemens militaires.

No. 3.

Sur la conduite du cinquantième régiment anglais à Vimiero.

L'auteur s'estime heureux de pouvoir donner un détail particulier des manœuvres opérées par le cinquantième régiment, commandé par le colonel Walker à Vimiero, comme offrant le premier exemple de troupes formées en ligne qui aient chargé et rompu la colonne épaisse et serrée de l'école révolutionnaire.

Le cinquantième régiment, environ de neuf cents hommes par rang et par file, fut formé en ligne sur l'éminence en face de Vimiero, soutenu par trois canons sous les ordres du lieutenant-colonel Rohe, quand une colonne française de cinq mille trois cents hommes en rang serré de demi-bataillons, avec sept pièces d'artillerie, approchait de leur front. Le feu des canons anglais fut très-destructeur, et ébranlait considérablement la force qui s'avançait jusqu'à ce que s'étant mis à couvert par une inégalité dans le terrain, elle fit une courte pause pour reformer ses rangs, et se mit de nouveau en marche jusqu'à ce que les canons ne pussent plus servir. Le cinquantième régiment s'était tenu jusqu'à ce moment *l'arme au bras*, quand

le colonel Walker, voyant le peu de chance de résister avec succès en ligne au corps puissant qui s'avançait, tenta, avec l'approbation du général Fane, de tourner le flanc de la colonne. Laissant l'aile gauche du régiment en bataille, formant un front presque égal à celui de la force qui s'avançait, l'aile droite fut jetée en échelons de compagnies environ de quatre pas vers la gauche, et s'étant avancée à peu de distance dans cet ordre, elle reçut l'ordre de se former en ligne sur la compagnie de la gauche. Le temps, cependant, manquait pour compléter cette manœuvre: la rapidité de la marche des ennemis les avait amenés presque en contact avec le régiment, quand deux compagnies de l'aile droite seulement s'étaient formées en ligne, et qu'un feu très-vif quoique confus eut déjà commencé des flancs de la colonne qui s'avançait. Il fallait saisir le moment: les deux compagnies en ligne se portèrent précisément sur l'angle de la colonne: le colonel fit faire feu et charger en même temps. L'angle fut rompu dans un moment, et enfoncé sur le centre; ceux qui conduisaient les trois canons français un peu avancés en front, alarmés du feu de leurs derrières, coupèrent leurs traits, et se pricipitant sur leurs camarades ajoutèrent à la confusion, qui, au moment où les trois compagnies avancées du cinquantième régiment prirent part à la charge, devint générale, convertissant la colonne en une foule

indomptable renversant leurs officiers, et fuyant sans résistance pendant environ deux milles, harcelée par le cinquantième et un détachement du vingtième de dragons légers. A cette distance une réserve de cavalerie française prêta du secours à la masse rompue, et protégea sa retraite.

Le même principe que l'on mit en pratique avec quelque différence de détail à Talavera, à Albuera, etc., produisit les mêmes résultats, c'est-à-dire chargeant en front et en flanc, ou en queue une masse d'hommes dont le plus grand nombre, d'après sa formation, n'est pas propre à une action offensive ou défensive, et par conséquent sujète à la peur ou à l'effroi, ce qui une fois inspiré, ni le jugement de l'officier, ni le courage naturel du soldat ne peuvent empêcher toute la masse de s'enfuir.

La conclusion que l'on doit en tirer est donc que l'attaque en colonne épaisse et serrée ne fut qu'un simple expédient adopté au commencement de la guerre, lorsque les troupes françaises n'étaient point assez exercées pour avancer avec fermeté en bataille, ni leurs adversaires assez habiles dans les manœuvres, pour résister à cette puissance d'activité et de résolution; considérée comme arrangement de tactique, l'attaque en colonne serrée est tout-à-fait indigne de la célébrité qu'elle a obtenue.

No. 4.

Etat sommaire du montant des troupes françaises qui ont pris part à l'invasion du Portugal.

L'infanterie	62,000	
La cavalerie.	6,000	
L'artillerie, les sapeurs, et les autres auxiliaires	4,000	
Fait monter l'armée de Masséna primitivement, lorsqu'elle quitta Rodrigo , à.		72,000
9ᵉ. corps d'armée, deux divisions réunies en front des lignes.		10,000
Infanterie restant de ce corps sur la frontière, où elle avait été stationnée pour couvrir avec le Portugal.		8,000
Cavalerie et artillerie de la garde impériale à la bataille de Fuentes de Tbenen. . .		2,000
Force de Soult dirigée contre l'Alentéjo.		13,000
		105,000

L'état ci-dessus est établi comme le nombre probable le plus bas; autrement, pour se conformer strictement à la véracité, le nombre des troupes françaises qui agirent contre le Portugal dans l'hiver de 1810 à 1811, peut être porté à 111,000 hommes. Tout

bien considéré, pendant cette campagne, les Français furent plus forts en Espagne qu'à aucune autre époque de la guerre, réunissant environ 250,000 hommes, y compris 35,000 hommes de cavalerie.

N°. 5.

Citation relative à la conduite de l'armée française dans l'invasion de Portugal.

L'auteur se sentant de la répugnance à faire de son ouvrage un registre détaillé des atrocités commises par les armées françaises, maintenant qu'elles ne sont plus à craindre, s'est restreint à une censure générale de leur conduite, tandis qu'elles étaient en Portugal. Un ouvrage apologétique de la campagne du maréchal Masséna, ayant paru depuis que ces pages ont été publiées, l'auteur ne pourra être soupçonné de se complaire à déchirer l'armée française en saisissant l'occasion de citer dans cet appendix le détail amical des violences qu'elle exerça en les tirant de l'ouvrage dont il vient de parler.

« Depuis l'affaire de Boussaco, l'armée ne vivait que de ces maraudes : tous les habitans fuyaient constamment notre approche ; ils abandonnaient leurs demeures pour se réfugier au milieu des montagnes

ou dans le cœur des forêts; ils emportaient toujours avec eux, leurs effets et leurs provisions de toute espèce; ils emmenaient aussi leurs bestiaux, et ils avaient grand soin, avant leur émigration, de cacher et d'enfouir dans les lieux les plus difficiles, tout ce qu'ils ne pouvaient enlever. Si notre marche rapide ou imprévue ne leur laissait point le temps de construire ou de creuser leurs cachettes, ils jetaient dans les puits, dans des mares ou dans des rivières, tout ce qui pouvait servir à alimenter notre armée ou être utiles à sa conservation. Cette conduite, comme je l'ai déjà dit, leur avait été prescrite par les Anglais; et le gouvernement de Lisbonne, entièrement dévoué à Wellington, avait prononcé peine de mort pour quiconque ne s'y conformerait pas strictement. Le plan, fidèlement exécuté, était efficace pour nous obliger à évacuer, au bout de quelque temps, les provinces où nous avions eu l'intention de nous fixer. A la vérité, il assurait aussi la dévastation et la ruine de ces mêmes contrées pendant nombre d'années; mais les Portugais, déterminés et vindicatifs, supportaient ces sacrifices avec plaisir, en songeant aux privations et aux besoins poignans qui devaient nous assaillir. Nous trouvions partout les moulins détruits, les huches cassées, les fours démolis; et nous étions sans cesse dans la nécessité de fabriquer nous-mêmes tous les ustencilles propres à la manutention.

» Quelque riche et fertile que soit un pays, il est impossible qu'une armée étrangère puisse y subsister long-temps, lorsqu'elle est absolument privée de tout secours de la part des habitans. Les subsistances sont bientôt épuisées, si les indigènes ne renouvellent les productions du sol. Les convois par terre ne peuvent suffire à alimenter une armée, dans un pays éloigné, lorsqu'elle est un peu considérable : cette observation s'applique, *à fortiori*, à l'armée de Portugal, qui se trouvait privée et éloignée de tout secours, et qui ne pouvait même recevoir de convois de munitions, pour remplacer celles qui avaient été consommées dans les combats.

» On avait essayé d'envoyer aux vivres des détachemens en ordre, commandés par des officiers; mais ces détachemens, contenus par la discipline militaire, ne rapportaient jamais rien; tandis que les soldats qui s'échappaient furtivement des camps ou de leurs cantonnemens, et qui se réunissaient ensuite par groupes, revenaient toujours avec des mulets ou des ânes chargés de farine, de grain, de lard, de jambons, de légumes secs et d'outres de vin. Les corps étaient chargés de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. On renonça au mode d'envoyer de gros détachemens aux vivres, et l'on fut forcé, malgré tous les inconvéniens, de tolérer les courses partielles dans l'intérieur des compagnies; toute autre manière de

s'avitailler avait été reconnue infructueuse. Nos maraudeurs, allant à travers champs, se dérobaient facilement aux partis portugais qui harassaient sans cesse nos troupes le long des chemins, et qui nous faisaient toujours payer notre subsistance du sang de quelques-uns de nos camarades. Dans les commencemens il n'y avait point d'égoïsme : les capitaines dont les soldats faisaient meilleure capture, partageaient avec les autres, et ceux-ci savaient reconnaître le service à leur tour.

» Le sixième corps qui occupait Tomar, Santa-Cruz, Berem, etc., en seconde ligne, était beaucoup moins gêné pour les vivres que le reste de l'armée; les villages n'étaient point aussi dévastés que dans les environs de Santarem, et les soldats avaient moins de distance à parcourir pour trouver un pays neuf. Aussi le sixième corps a-t-il fourni quelquefois des subsistances aux autres troupes qui se trouvaient dans les positions les plus défavorables.

» Nous avions dans toutes les compagnies un ou plusieurs hommes d'un tact si fin, qu'aucune cachette ne pouvait leur échapper : dans les maisons, ils les désignaient au premier moment; dans les champs, dans les bois, dans les rochers, ils les devinaient à cinquante pas au loin. On ne le croira peut-être pas; j'ai connu des soldats dont le sens de l'odorat était si exquis, qu'ils découvraient les cachettes à l'odeur,

à une dtstance assez forte pour surprendre agréablement tous les spectateurs. J'avais dans ma compagnie un certain Tabaco qui aurait fait fortune en employant le prestige de la baguette divinatoire. Son talent n'était point de découvrir les sources, ni de dire où l'on avait caché de l'eau, mais il allait flairant et sentait où l'on avait enfoui le vin ; lorsqu'il passait à côté de quelque cachette de cette liqueur, on le voyait se mettre en arrêt, et il ne tombait jamais en défaut. Dans les circonstances où nous nous trouvions, l'instinct de ces soldats, plus adroits ou privilégiés, était devenu très-précieux pour leurs camarades : ils se mettaient à la tête des groupes de maraudeurs, et pourvoyaient leurs compagnies de tout ce qui était nécessaire à la vie et à l'entretien des troupes. Les officiers, de leur côté, avaient dirigé la construction des fours ; ils nommèrent des boulangers, des bouchers, ils organisèrent des ateliers pour les tailleurs et pour les cordonniers ; ils avaient désigné des meuniers qui mirent les anciens moulins en état ; et même dans les endroits où il n'y en avait jamais eu, les soldats avaient imaginé d'en construire qu'ils faisaient tourner à bras, ou bien qu'un âne seul, attelé à l'extrémité d'un levier, pouvait facilement faire aller. Les meules étaient fabriquées avec des tombes prises dans les églises, parce qu'on ne trouvait point ailleurs des pierres convenables. Les mou-

lins, une fois achevés, ressemblaient assez aux moulins à bras dont on se sert en Bretagne pour moudre le blé noir. Ainsi, notre armée, dépourvue de tout ce qui était indispensable à la vie, avait suppléé à tout. La nécessité est un habile maître.

» Les maraudes qui étaient d'abord très-heureuses, devinrent de jour en jour moins productives et plus pénibles. Le pays que l'armée occupait, rapportait peu de froment; on fut bientôt réduit au pain de maïs, et même n'en trouvant point suffisamment, on se mit à la recherche des familles de paysans retirés dans des crevasses de montagnes, où nul chemin ne conduisait: ces malheureux habitans s'y croyaient en sûreté à côté de leur fortune; mais ces réduits farouches, qui devaient les défendre de la cupidité du soldat sans frein, aigri par les fatigues et le besoin, leur servaient quelquefois de tombeaux. Les femmes, les filles trouvées dans ces lieux sauvages, étaient obligées d'assouvir les passions les plus effrénées, pour éviter la mort : je le dis à regret, on en a vu même d'égorgées par les tigres dont elles venaient de rassasier la brutalité! Ceux qui commettaient ces abominations étaient des misérables qui, du rebut gangrené des grandes villes, avaient été introduits par le sort dans les rangs des braves. Ce sont ces êtres vils qui, dans leurs courses, se trouvant dégagés de toute espèce de joug, s'abandonnaient aveuglément à leur

férocité. Qu'on se garde bien de confondre ces brigands atroces avec nos vrais soldats. Les hommes les plus cruels sont presque toujours les plus lâches.

» Dans la crise où notre armée se trouvait alors, les lois répressives, les réglemens de police et de discipline étaient tombés en désuétude. On ne punissait guère que le subordonné qui manquait à son supérieur, encore montrait-on parfois une indulgence condamnable. Si l'on faisait un exemple d'un coupable pris en flagrant délit, la police refermait bientôt son œil indolent, et le vice reprenait son secours. Un état de choses si pernicieux aurait fini par corrompre tous nos soldats : car il faut des liens inflexibles pour contenir dans l'ordre des corps nombreux.

» Dans les commencemens, les hommes de nos compagnies ramenaient souvent avec eux, sans distinction de rang et de qualité, les jeunes et jolies femmes qu'ils surprenaient dans leurs courses vagabondes. Obligées de se couvrir des seuls effets que les soldats trouvaient, la jeune paysanne était quelquefoit affublée du costume d'une comtesse, et la dame portait à son tour les vêtemens d'une simple villageoise. Cette disparate de l'habit et de la condition, était une chose curieuse à observer.

» Les captives montraient d'abord de la tristesse, mais elles s'habituaient facilement à une situation qui, du moins, les garantissait des souffrances et des nombreux dangers qu'elles avaient courus dans leurs

sauvages rochers; elles avaient leur protecteur qui les faisait respecter dans les cantonnemens, et d'ordinaire elles s'y attachaient fortement. Quelqnefois aussi, elles s'élevaient de degré en degré, jusqu'à devenir les compagnes des généraux : ces exemples n'étaient point rares.

» Un jour étant en correspondance à Quinta-de-Sardina, près de Leyria, un vieux brave de ma compagnie me ramena une jeune et jolie demoiselle avec sa mère, d'un nom connu et respecté en Portugal : leurs vêtemens salis, mais d'une riche étoffe, étaient en désordre; et leurs pleurs et leurs soupirs exprimaient la plus vive affliction. Mon estimable soldat venait de les arracher d'entre les mains d'un groupe de maraudeurs, au moment où les seuls obstacles de la nature défendaient encore la jeune fille de l'ignominie des traitemens qu'éprouvait sa mère. Les soins les plus respectueux que je leur prodiguai pendant quelques jours ne tarissant point leurs larmes, je pris sur moi de les faire conduire à plusieurs lieues hors des avant-postes, par le digne voltigeur qui les avait déjà sauvées une fois.

» Une circonstance bien particulière de cette guerre, et dont on n'a jamais parlé, est qu'on a porté le dérèglement jusqu'à vendre des femmes! On en a aussi troqué pour des chevaux de main : j'ai vu une partie de carte où l'on jouait une jeune fille contre un objet de luxe. Un employé aux vivres me sollicita moi-même,

très-sérieusement, de lui céder en propriété, pour deux onces d'or, une des femmes réfugiées dans le petit village que je commandais.

» On avait découvert tant de cachettes qu'il n'en restait plus; ou du moins, celles qui existaient encore, avaient été faites avec un tel soin, qu'il était presque impossible de les découvrir. Le tact que nos soldats avaient acquis par l'habitude se trouvait de plus en plus en défaut, et les besoins augmentaient chaque jour d'une manière effrayante. Le mal-être était si grand, qu'il rendait nos soldats insensibles et cruels; excités par la faim, ils essayèrent de torturer les habitans opiniâtres qu'ils pouvaient saisir à portée des villages abandonnés, afin de leur faire déclarer les cachettes qu'ils connaissaient encore. Ce moyen, d'une barbarie inouie, leur réussit, et l'armée entière vécut quelque temps d'aveux arrachés par la question. Des soldats qui, dans des circonstances antérieures, avaient montré des sentimens généreux, racontaient alors avec sang froid ces abominations!

» Si l'histoire parle un jour de ces atrocités, qu'elle n'omette pas de rapporter qu'il ne restait à l'armée de Portugal, commandée par le Prince d'Essling, que ce seul et dernier moyen, pour ne pas succomber dans les angoisses du besoin. » — Tiré des *Campagnes de l'armée de Portugal*, par M. Guingret, chef de bataillon, etc.)

N°. 6.

Exposition des circonstances les plus intéressantes relatives au second Siége et à la capitulation de Sarragosse ; par Don Pedro Maria, régent de l'Audience royale d'Arragon.

Sarragosse capitula le 19 février. Le récit de cette capitulation, conclue après la défense la plus opiniâtre et la plus glorieuse qui ait eu lieu dans les guerres modernes, excitera toujours la curiosité des défenseurs de la patrie, l'intérêt des braves Espagnols, et celui de l'Europe entière.

Maintenant que nous pouvons satisfaire le public sur un événement d'une telle influence et si fécond en circonstances, nous pensons qu'il sera utile d'extraire une foule de détails presque inconnus, jusqu'à ce jour, d'un document précieux qui vient heureusement de tomber entre nos mains. C'est la copie d'une exposition, rédigée par don Pedro Maria Ric, régent de l'audience royale d'Arragon, et datée de Fouz, du 4 juin.

Don Maria s'exprime en ces termes :

» Le 10 janvier les Français commencèrent à bombarder Sarragosse avec une telle fureur que les hommes les plus braves et les plus intrépides se virent dans l'obligation de songer à leur sûreté personnelle, et que le clergé lui-même fut contraint de

cesser d'administrer les sacremens. On conçoit d'après cela l'impossibilité où se trouva l'audience de continuer plus long-temps ses fonctions, puisqu'il n'y avait plus de *demandeurs*, *de défendeurs*, ni d'officiers subordonnés à la cour, qui eussent la force de rester jusqu'à la fin de l'audience. L'épouvante finit par gagner les membres eux-mêmes. Comme le lieu qu'ils occupaient était contigu à celui où résidait le général en chef, l'ennemi dirigeait principalement son feu sur ce quartier. Il tomba tant de bombes et de grenades sur ce précieux et antique monument, qu'il fut bientôt consumé avec tout ce qu'il contenait. Les registres et les papiers qui étaient placés dans les bureaux furent les seuls objets qu'on put sauver, malgré les mesures efficaces auxquelles j'eus recours.

Sarragosse, attaquée si vigoureusement et bombardée sans relâche pendant quarante-deux jours, était accablée de maladies et épuisée par la famine. Sa chute était d'autant plus inévitable qu'elle ne recevait de secours d'aucun côté.

Les habitans de cette ville, par leur inaltérable fidélité et leur attachement au souverain, avaient presque surpassé les bornes des choses possibles. Les affaires publiques en étaient à un moment de crise si déplorable que, dès le 1er février, des personnes distinguées pour leur honneur et leur loyauté, vinrent me représenter la nécessité de capituler, afin que j'en fisse part au capitaine-général. Il y avait plusieurs jours que la ville aurait pû se rendre,

même selon les réglemens militaires; car, outre qu'elle ne possédait que le nom de ville fortifiée, les batteries qu'on avait construites étaient déjà démolies d'après le seul rapport des étrangers. Non-seulement on avait creusé des brêches, mais l'ennemi residait déjà parmi nous, et occupait plusieurs postes dans l'intérieur de la ville. Cependant, il nous paraissait si cruel de nous rendre, tandis que nous étions pénétrés de la justice de notre cause et de l'utilité de nos efforts, que je profitai de la mission que m'avait confiée le général pour exciter les habitans. Je me servis même du crédit de quelques-unes des personnes qui désiraient la capitulation, pour effectuer les mesures que je jugeai convenables, d'après la connaissance que je possède du caractère particulier des Arragonais. Cette connaissance profonde me suggéra aussi plusieurs idées que le général adopta sur ma proposition, et qui eurent un effet si puissant que, malgré son extrême faiblesse, la ville continua encore de résister jusqu'au moment où le capitaine-général, la voyant dépourvue de toute espèce de ressources, et se sentant lui-même attaqué de l'épidémie, transféra son autorité, ses pouvoirs civils et militaires à une junte suprême de gouvernement, qu'il forma dans la nuit du 18 ou 19 février, et dont il me nomma président. J'en fis à l'instant convoquer tous les membres, et à une heure du matin ils entrèrent en fonctions.

Personne n'ignorait le désespoir qui régnait dans la ville. Chacun demandait à grands cris la capitu-

lation, et quoique la junte fût également convaincue qu'elle était inévitable, elle voulut encore s'assurer s'il ne restait pas quelque moyen de sauver la ville et de remplir les devoirs que lui imposait son attachement à son souverain. Mais après avoir approfondi le véritable état des affaires, il ne se trouva pas un cœur capable de soutenir l'idée d'une aussi affreuse situation. Les chefs de l'armée furent appelés pour donner opinion verbalement et par écrit. Le major général de cavalerie représenta l'impossibilité d'une plus longue défense et nous apprit qu'il ne restait plus que soixante-deux chevaux épuisés de fatigue, et dont on ne pouvait attendre aucun service, le reste ayant péri par la faim. Le major général d'infanterie nous remit un état de l'armée, d'après lequel on put se convaincre qn'il n'y avait plus que deux mille huit cent vingt-deux hommes capables de porter les armes. Le commandant d'artillerie nous pressa également de nous rendre, en déclarant que bientôt on allait manquer de munitions, qu'il n'en restait plus que ce qu'on fabriquait à l'Inquisition, et que cette manufacture serait infailliblement détruite dès qu'il y tomberait une bombe ou une grenade. Le commandant des ingénieurs vint nous apprendre aussi que les fortifications étaient démolies, et qu'on n'avait aucuns moyens de les réparer, puisqu'il ne restait ni ouvriers ni matériaux, et que toute la toile qui pouvait servir à former des sacs avait été employée.

Non-seulement tous ces chefs donnèrent leur opi-

nion pour la reddition de la place, mais ils déclarèrent que la junte était responsable devant Dieu et le roi des nombreuses victimes qui versaient chaque jour leur sang pour la défense d'une ville qu'il était moralement impossible de sauver, et que sa reddition n'empêcherait pas de retourner sous la domination de son souverain légitime, si le peuple espagnol venait à triompher de celui qui l'opprimait avec tant d'injustice.

La junte, épouvantée par ce triste discours, souhaita connaître l'opinion du lieutenant-général don Philippe Saint-Marc, qui était un de ses membres. Ce digne général s'était tellement signalé par sa loyauté, sa valeur et ses talents militaires, que son vote devait infailliblement satisfaire le général en chef, la junte et le peuple, qui avaient été à même de se convaincre de ses qualités estimables. Je croirais manquer à mon devoir en ne déclarant pas qu'on ne saurait, selon moi, récompenser d'une manière assez digne et assez éclantante le rare mérite de Don Philippe Saint-Marc. Ce brave et prudent militaire nous dit avec franchise que si l'ennemi faisait une attaque générale, (ce que donnaient à craindre les préparatifs qu'on avait remarqués,) la ruine de Sarragosse était assurée, et qu'elle serait suivie de toutes les horreurs et de toutes les calamités qui sont les résultats ordinaires de la barbarie avec laquelle les troupes françaises traitent toutes les villes où elles pénètrent. Il observa combien cette fureur serait encore plus redoutable pour Sarragosse, déjà l'objet de

la haine sanglante des soldats ennemis, de leurs chefs et de leur empereur. Il ajouta cependant que si les attaques continuaient à être partielles, comme celles qui avaient lieu chaque jour, la ville pourrait tenir deux ou quatre jours au plus, à condition que l'on fournirait plus de monde pour la défense et les travaux et que l'on ne tenterait cette résistance qu'avec l'espoir bien fondé d'un prompt secours. Car, dans le cas contraire, il regardait comme une chose affreuse de laisser un si grand nombre de défenseurs sacrifier journellement leur vie, pour conserver une ville, dont la reddition était inévitable dans le court espace qu'il fixait.

Afin de ne procéder qu'avec une juste connaissance des choses, le duc de Villahermosa envoya demander au général en chef quelles intelligences il entretenait relativement aux renforts. On le trouva si sérieusement malade qu'il fut impossible d'obtenir de lui aucuns détails. On eut recours alors à son secrétaire pour les lettres et documens qu'il pouvait avoir sur ce sujet. Il remit un chiffon de papier dont on avait eu soin de rendre le sens énigmatique, parce qu'il devait traverser les lignes ennemies. Cet écrit parut être du comte de Montejo, qui informait le général qu'il désirait, ainsi que le duc de l'Infantado, venir au secours de Sarragosse, mais que la junte centrale avait ordonné que » *las Suisses iraient* », et qu'ils étaient sur le point de fondre sur Madrid. La junte entendait par les Suisses Don Théodore Reding, et quoique la réputation de ce brave général suffît

pour ranimer notre courage, nous ne pouvions compter beaucoup sur son secours, car, se trouvant dans la Catalogne, il lui fallait traverser l'Ebre, chose devenue presque impraticable depuis que l'ennemi s'était rendu maître du faubourg, et défendait le passage du pont de pierre. Le secrétaire envoya une seconde lettre, adressée par Don François Palafox à son frère, général en chef de l'Arragon. Ce zélé représentant exprimait, de la manière la plus énergique, tous les efforts qu'il avait inutilement tentés pour rassembler des forces : il ajoutait que, privé des ressources qui lui étaient le plus nécessaires, il s'était rendu à Tortose, pour armer les paysans et réunir quelques garnisons de la côte, les destinant à servir de renforts, avec quelques bâteaux qui allaient remonter l'Ebre. Ces papiers étaient d'une date très-antérieure. Après avoir bien considéré les circonstances, nous en conclûmes que la nation avait partagé les malheurs du Sarragosse, et se trouvait hors d'état de venir à son secours. Nous savions que le brave et intrépide Perena avait rassemblé un corps de payans, mais nous considérions comme certain qu'il avait été défait, et ces nouvelles nous étaient annoncées par le général français dans ses dernières sommations. Outre cela, était-il vraisemblable qu'un corps de paysans inexpérimentés, sans armes et sans munitions, pût soutenir une bataille contre l'armée formidable qui assiégeait Sarragosse.

Tandis que la junte délibérait sur le parti qu'elle avait à prendre, l'ennemi recommença le bombar-

dement d'une manière épouvantable. Personne ne pensait que la ville pût ou dût tenir plus long-temps, mais il était bien pénible pour tous de livrer une ville aussi précieuse que Sarragosse, qui venait d'acquérir l'estime de toute l'Espagne et de toute l'Europe.

Sur trente-quatre membres qui composaient la junte, huit seulement étaient d'avis avec moi de prolonger la résistance. Ils étaient loin de contester la justesse des raisons dont les autres appuyaient leur vote ; mais une résolution désespérée leur faisait braver le dernier péril, et ils croyaient encore à la possibilité de voir arriver des renforts. On convint enfin de faire connaître au général la situation déplorable de la ville, et de l'engager à envoyer au général français un pavillon blanc pour solliciter une suspension d'armes de trois jours. Il se hâta d'exécuter cette mesure en la motivant auprès de l'ennemi par la nécessité où il se trouvait de faire partir plusieurs officiers pour aller s'assurer de l'état de nos armées, et nous mettre à même de traiter ensuite de la reddition de la place, d'après les nouvelles qu'ils rapporteraient. Quoique le maréchal Lannes eût lui-même proposé cet expédient dans une de ses sommations, il répondit qu'il en était extrêmement offensé, et éclata en menaces contre la ville, si elle ne se rendait à l'instant même. Nous renvoyâmes alors notre drapeau avec une seconde lettre dans laquelle on lui rappelait que la proposition ve-

nait de lui, et avait été imaginée par les Français, qui s'en étaient servis dans une ville de Portugal. — Nous n'eûmes pour toute réponse qu'une grêle de bombes, de grenades et de balles; et Lannes, saisissant un instant favorable, ordonna à ses troupes de commencer, en différens endroits, une attaque à laquelle il était impossible de résister. Nous perdîmes dans cette soirée le quartier des tanneries, une partie du quai qui conduit au pont de pierre et la *Puerta-de-l'Aangel*, poste, qui, étant tombé en la possession de l'ennemi, lui facilitait le massacre des habitans, sans avoir recours aux mines et aux explosions, dont il avait fait un horrible usage depuis que, s'étant mêlé avec nos troupes, la prise de chaque maison lui avait coûté un combat. Le même soir, nous eûmes malheureusement quatre canons encloués dans les batteries des ponts de bois; et, quoiqu'on supposât que ce fût le résultat d'une trahison, on ne put s'en assurer, les circonstances ne permettant pas d'approfondir le fait par des recherches.

Le général San Marc, voyant le petit nombre d'hommes qui restaient pour la défense de la ville, m'en demanda seulement deux cents pour les endroits où se dirigeait l'attaque. Je pris immédiatement des mesures qui, en tout autre temps, auraient fait accourir, dans l'espace d'un quart-d'heure, mille paysans armés. Après avoir chargé, le même jour, don Miguel Marraco, prêtre bénéficier de Pi-

lar (et auquel le général avait confié l'organisation des habitans des campagnes) de former une réserve de mille hommes armés, et d'en réunir un nombre égal pour les ouvrages, je lui envoyai un écrit énergique et capable d'inspirer de l'ardeur aux êtres les plus indifférens. J'en adressai un semblable à Don Mariano Cerezzo, citoyen estimable, qui, depuis le commencement de la guerre, avait su se conserver sur le peuple une influence toujours croissante. Je fis passer un troisième écrit à un prêtre nommé Laborde, qui s'était joint quelque temps auparavant à plusieurs ecclésiastiques et plusieurs moines, dans le dessein d'entraîner et d'exciter les paysans. J'ordonnai aussi qu'on battît la générale dans la nouvelle tour; et, profitant d'un moment favorable où l'ennemi était repoussé à la baïonnette du couvent del Sepulchro, je fis proclamer par les crieurs publics que nous combattions avec succès, et fis appeler le peuple au son de la trompette pour compléter la victoire.

Sur ces entrefaites, le général San Marc vint m'informer que dix-sept hommes seulement s'étaient réunis à lui; ce qui prouvait d'une manière bien évidente la diminution des habitans. En effet, le petit nombre qui restait se composait de malades ou de gens occupés à donner leurs soins aux malheureux attaqués par la contagion. Jamais les rapports des divers commandans n'avaient été si tristes que ce jour-là : l'un se plaignait que l'ennemi avait coupé ses communications; l'autre qu'il était sur le point

d'éprouver le même sort; d'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, disaient avoir été minés: tous demandaient des troupes, des munitions et des ouvriers, tandis qu'il était devenu impossible d'en trouver; en un mot, l'instant fatal était arrivé où chacun était convaincu de la nécessité de se rendre, puisque la résistance, au lieu d'être utile à la ville, aurait donné à l'ennemi l'avantage de s'emparer de tout en y pénétrant le fer et la flamme à la main.

La junte envoya un drapeau blanc au maréchal Lannes, en lui réitérant la demande d'une suspension d'hostilités pendant vingt-quatre heures pour négocier la capitulation; elle ordonna en même temps aux aumôniers de chaque paroisse d'instruire leurs paroissiens de l'état de la ville, et de transmettre à la junte les opinions que l'on recueillerait à cet égard. C'est sur ces entrefaites qu'on m'amena un officier français, se disant commandant de l'artillerie du siége, pour m'informer que son général, d'après l'envoi du drapeau blanc, s'était déterminé à à recevoir la junte dans deux heures. Je la fis avertir sur le champ; et comme tous ses membres ne pouvaient se rassembler avec la promptitude que demandait l'officier français (il m'avait assuré qu'à l'expiration du terme fixé le général ne voudrait plus nous entendre), je résolus de partir avec ceux qui étaient déjà réunis, et j'en laissai seulement trois ou qatre pour instruire les autres du résultat de l'envoi du drapeau, et pour prendre les mesures

qu'exigeraient les circonstances. Le feu se prolongeant vigoureusement des deux côtés, nous jugeâmes indispensable de nous faire précéder d'un trompette annonçant le parlementaire ; mais, malgré cette précaution, la batterie ennemie placée à Trinitarios, lança une grenade sur moi et mes collègues. Je protestai à l'instant contre cette violation du droit des gens, et refusai de passer outre à moins qu'on ne me donnât l'assurance que les lois de la guerre seraient observées. Un aide-de-camp du général français, qui, un moment auparavant, était venu annoncer que la junte devait se rendre à la Casa-Blanca, et non pas au faubourg où elle avait ordre de se trouver, arriva sur ces entrefaites : il ordonna qu'on respectât la junte, et, pour plus de sûreté, amena une escorte d'infanterie destinée à nous conduire en présence du maréchal Lannes.

Le maréchal était entouré d'officiers généraux et de plusieurs autres personnages d'un rang inférieur : il reçut la junte avec une gravité extraordinaire, et après avoir de part et d'autre rempli les formalités d'usage, il fit quelques tours dans la salle, affectant de nous traiter avec la plus grande indifférence, et même avec mépris ; enfin s'adressant directement à moi, en ma qualité de président, il se met à blâmer très-sévérement Sarragosse, appuyant sur le peu de considération que méritait cette ville, surtout pour n'avoir pas ajouté foi à son assertion, quand il l'avait sommée de se rendre : je l'interrompis en lui observant que c'était bien

mal à propos qu'il prenait la peine de nous faire de tels reproches, car la junte n'ayant commencé ses sessions que le jour précédent, ne pouvait être responsable de ce qui n'était pas sous sa direction ; que c'eût été agir en insensés, aux yeux du maréchal lui-même, que de se rendre sans être convaincus de la nécessité de céder à l'ennemi ; mais qu'informés de la situation réelle des affaires, et n'ayant point oublié les sommations dont il se faisait un si grand mérite, nous avions résolu de capituler, et que le capitaine général avait envoyé à cet effet la lettre qu'il déclarait l'avoir si fort offensé ; qu'on s'était décidé à réitérer ce procédé, en instruisant en même temps le maréchal des raisons qui nous faisaient demander une suspension d'hostilités pour mettre quelques-uns de nos officiers à portée de connaître l'état de la nation ; que ce message n'ayant point obtenu de réponse de la part du maréchal, la junte avait envoyé un troisième drapeau en sollicitant une suspension de vingt-quatre heures, espace nécessaire pour s'assurer de de la volonté du peuple, envers lequel elle était responsable ; car Sarragosse qui s'était si éminemment distinguée dans sa manière de faire la guerre, devait au moins obtenir une capitulation digne d'elle. J'ajoutai que, parmi toutes les places dont les Français s'étaient emparés, aucune n'avait déployé autant d'honneur, de loyauté et de bonne foi que Sarragosse, et qu'en agissant d'après ces principes, il était de mon devoir de déclarer que

je n'apportais ni pouvoirs, ni instructions; que je ne connaissais pas encore la volonté du peuple, mais que je supposais qu'il accepterait la capitulation si elle était raisonnable, et conforme à l'héroïsme avec lequel la ville s'était défendue.

Ce discours parut désarmer le maréchal. Cessant les reproches amers qu'il venait d'employer, il promit qu'on respecterait les femmes et les enfans, et annonça que la négociation était conclue; je m'empressai de répondre qu'elle n'était pas même commencée, car c'eût été se rendre à discrétion, ce qui était bien loin des intentions de Sarragosse, et que si le maréchal insistait sur cette idée, il pouvait continuer d'attaquer la ville où j'étais prêt à me rendre avec mes collégues; qu'on recommencerait à se défendre tant qu'il resterait des armes, des munitions et des poignards, et que le sort des combats étant incertain, on verrait à la fin pour qui se déclarerait la victoire.

Il appela ensuite son secrétaire, dicta le préambule de la capitulation et plusieurs articles que je lus, et au premier desquels je proposai de faire une addition stipulant que la garnison sortirait de la ville d'une manière digne d'elle, c'est-à-dire avec les honneurs de la guerre, ce qui serait réglé par le major-général d'infanterie que j'avais amené à cet effet. Lannes ne voulut pas consentir à ce qu'on rédigeât l'article en d'autres termes que ceux qu'il avait prescrits; mais il engagea sa parole d'honneur que non seulement la garnison sortirait avec

les honneurs de la guerre, mais que les officiers conserveraient leur bagage, et les soldats leurs havresacs.

Je proposai aussi les articles concernant la religion et les lois qui me furent accordés, excepté la spécification que j'avais suggérée relativement aux privilèges du royaume. Je proposai un autre article par lequel on garantissait à don Joseph Palafox la liberté de se rendre, avec tout son état-major, partout où il lui plairait. Le maréchal répliqua qu'un seul individu ne pouvait jamais être l'objet d'une capitulation, mais qu'il donnait sa parole d'honneur que le général Palafox serait libre d'aller où il désirerait, soit à Mallen, soit à Tolède : je lui observai que ces villes ne lui conviendraient pas comme étant occupées par les troupes françaises dont la présence ne pouvait lui être agréable, et qu'en outre j'avais appris qu'il se proposait de se diriger vers Majorque : alors Lannes donna sa parole d'honneur qu'on le laisserait aller dans le lieu qu'il choisirait. Il offrit, sur la même sûreté, de me donner un passeport pour moi et pour tous ceux qui voudraient quitter Sarragosse, afin de se dérober à la contagion, ajoutant que l'article que je proposais à ce sujet était inutile, car il désirait terminer la capitulation, et laisserait chacun maître de quitter la ville.

Tandis qu'on prenait deux copies de la capitulation, Lannes fit apporter un plan topographique de Sarragosse, et nous indiqua le lieu qu'on devait faire

sauter cette nuit; il nous apprit que quarante-quatre mille livres de poudre étaient déjà placées à cet effet, et que cette exploision devait être suivie d'un bombardement de trente mortiers et de soixante pièces de canon qu'on était occupé au même instant à transporter dans le faubourg; (on savait en effet qu'un grand nombre de batteries et d'embrâsures avaient été construites dans ce quartier). Immédiatement après, il changea de langage et vanta beauconp les bienfaits que répandaient l'empereur et son frère Joseph, dont il lut le discours en réponse à celui de l'évêque auxiliaire de Madrid. Nous n'eûmes rien à objecter au récit qu'il nous fit de leurs conquêtes et de leurs victoires; car, dans le cours de notre malheureux siége, aucune nouvelle extérieure n'avait pu arriver jusqu'à nous. Il tira ensuite un paquet de papiers, qui paraissaient être les journaux français; mais aucun des membres de la junte n'y toucha, et n'y fit la moindre attention. Quand les doubles de la capitulation furent signés, je me retirai avec mes collègues, en conservant une copie pour la soumettre aux autres membres de la junte qui, sûrs de la volonté du peuple, l'acceptèrent, la ratifièrent et y apposèrent leur signature. Cependant, je fus chargé par la junte de faire tous mes efforts pour obtenir du général français plusieurs additions qu'elle jugeait nécessaires.

Il s'agissait d'abord de faire ajouter à la capitulation un article concernant les honneurs de la guerre, que le maréchal avait promis sur sa parole à la gar-

nison, (afin qu'ou pût en parler dans les gazettes, où on n'insère que la capitulation écrite). On demandait en outre que les paysans qui avaient été forcés à prendre les armes pour former des corps temporels, ne fussent pas prisonniers de guerre, puisqu'ils ne devaient pas être considérés comme des troupes régulières, et que, d'ailleurs, ce serait une perte réelle pour les manufactures et l'agriculture. On sollicitait en même temps, sur la pétition du clergé, qu'il fût inséré un articleadditionnel stipulant le paiement exact de son revenu sur les fonds assignés par le gouvernement, chose qui paraissait très-utile à la junte, car elle prévoyait que sans cela, le clergé se verrai bientôt réduit à l'indigence comme il l'a été en effet, ne recevant pour tout salaire que le produit des funérailles. A peine eus-je commencé mes propositions dans des termes qui n'étaient capables d'offenser personne, que le maréchal Lannes tomba dans une violente colère, et m'arrachant le papier des mains, il le jeta dans le feu; un de ses généraux, honteux sans doute de cette action, se baissa pour sauver l'écrit des flammes.

Lannes insista fortement sur la prompte reddition de la ville; j'y retournai avec le reste de la junte, après avoir demandé qu'on nous délivrât une copie de la capitulation qui venait d'être ratifiée, ce qui fut fait aussitôt. Il paraît que l'ennemi comptait beaucoup sur notre honneur et notre magnanimité, car avant que la reddition n'eût été terminée, plusieurs officiers et soldats Français entrèrent dans la ville

pour se procurer du vin, parcoururent les rues et furent reçus d'une manière qui répondait à la capitulation. On espérait qu'au moins ils l'observeraient de leur côté, comme ils devaient le faire; mais bien loin de là, ils commencèrent, la nuit même de leur entrée, le plus affreux pillage, et le prolongèrent avec tant d'effronterie, que le jour suivant ils volaient publiquement et sans la moindre réserve. Leur licence alla encore plus loin. Le gouverneur qu'ils avaient placé à Sarragosse ayant ordonné au chapitre métropolitain, aux prélats, curés, etc., d'aller complimenter le maréchal (ce qui fut fidèlement exécuté), ils enlevèrent au curé de Saint-Lorenzo sa robe, sur la place du Carmen; à un moine, son capuchon; à un autre prêtre, son manteau et jusqu'à ses souliers. Je ne cessai de faire les remontrances les plus fortes et les plus réitérées; mais tantôt je ne recevais pas de réponse, tantôt on me disait que le mal était inévitable, et que les troupes cherchaient à s'indemniser du pillage qu'elles regardaient comme certain, et qu'elles voulaient avoir le jour suivant. Cependant, d'après mon opinion et celle de beaucoup d'autres personnes, ils volaient (et particulièrement des mules) de concert avec les généraux français; car nous demandâmes plusieurs fois, sans obtenir justice, la restitution d'un semblable vol de mules, avant même qu'il ne fut accompli; tandis qu'un Français, auquel on en avait pris douze, réussit à se les faire rendre, en sa qualité de Français, avec l'attention néanmoins

d'en offrir une au général en chef, pour l'ajouter à l'attelage de son carrosse.

Ils s'emparèrent des fonds publics, pillèrent jusqu'aux magasins de l'armée, et introduisirent dans la ville la confusion et le désordre, tout en exigeant qu'on les traitât avec égards et ménagnement.

Ils s'adressèrent à moi pour demander cinquante mille paires de souliers, huit mille paires de bottes, et douze cents chemises, le tout neuf; une grande quantité de remèdes avec tout ce qui est nécessaire pour un hôpital; un service de porcelaine pour le général Junot; on nous ordonna aussi de lui préparer un jeu de paume où il pût se divertir. Plusieurs officiers demandèrent des services, du linge de table, des couvertures, des plumes, du papier, etc. Il n'y avait pas un seul des articles exigés qu'ils ne désignassent en recommandant qu'il fût bon et en abondance, et surtout aux frais des malheureux Espagnols. On conçoit facilement combien j'eus à disputer et à souffrir pour éviter ces exorbitantes réquisitions, qui devaient, pour toujours, mettre le comble à la ruine de Sarragosse et de notre infortuné royaume.

Je m'élevai avec fermeté contre l'injuste proposition d'entretenir les chefs de l'armée française, qui ne désiraient soutenir leurs titres pompeux qu'aux dépens des Arragonais. Enfin, après une infinité de débats, ils nous menacèrent de nous envoyer un escadron de Hussards. Je répondis qu'ils en étaient

les maîtres, puisque les portes de la ville étaient détruites et en leur pouvoir, mais que la nation saurait se venger de cet outrage, et que dès cet instant, les Espagnols ne recouvreraient pas un pied de leur territoire, sans l'inonder de sang français.

Un membre de la junte, dont ce discours aurait dû réveiller le courage, eut la faiblesse de promettre que la junte se chargerait des dépenses le jour suivant. J'ignore quels expédiens elle imagina pour subvenir à d'aussi énormes profusions, car je retournai dans ma maison, comme j'en avais le projet dès le jour même de la capitulation, où j'avais sollicité la liberté de résider dans le lieu que je voudrais choisir. Etant en outre déterminé à me démettre de ma charge, j'eus la satisfaction de voir les Français répondre à mes désirs en rétablissant mon prédécesseur dans le poste de régent, et en me rendant celui d'auditeur. J'y renonçai également, et selon toute apparence, ils en furent instruits, car tous les membres furent sommés de se réunir, excepté moi.

Ce serait trop fatiguer l'attention du lecteur que de raconter tout ce qui arriva relativement aux passeports, et dans diverses autres circonstauces. Les chefs et autres personnages de l'armée française montrèrent à cette époque leur bassesse, leur extravagance, leur avarice, leur mauvaise foi, et surtout leur fierté, qui est leur défaut prédominant et celui dans lequels ils diffèrent le plus du reste des hommes; car ils ressemblent tous à des Lucifers habillés de bleu et cou-

verts d'aigles, étant généralement vêtus de la même manière.

Je ne dois point oublier de dire qu'au mépris de la parole d'honneur donnée à notre général Don Joseph Palafox, il fut immédiatement fait prisonnier, environné par les Français, et privé de la nourriture nécessaire. Je fis, à ce sujet, des remontrances verbales et par écrit, et je ne pus obtenir pour lui qu'un très-léger secours. Bientôt après on l'emmena sur la route de France; mais ses conducteurs furent obligés de revenir avec lui sur leurs pas, en raison de la maladie qui l'accablait et dont il n'était pas rétabli lorsqu'on l'avait arraché de la ville. Le bruit courut qu'ils avaient fait périr le père Basyle de Santiago, qui avait été son premier précepteur, et que le prêtre dom Santiago Sass, pour qui le général avait une estime particulière, à cause de la bravoure qu'il avait déployée pendant la guerre, avait aussi éprouvé le même sort. La vérité est que les Français s'étaient servis, pour s'emparer de ces deux ecclésiastiques, d'un alcade mayor (magistrat en chef), et qu'on ne les avait plus revus depuis ce moment.

Quoique j'éprouve la satisfaction d'avoir souvent mis un frein à la férocité française en adoptant des mesures convenables aux circonstances et au caractère du peuple avec lequel je me trouvais en rapport, je ne pus m'opposer à ce qu'on enlevât les bijoux les plus précieux qui ornaient l'image de Notre-Dame de Pilar. D'après l'ordre du maréchal, on les porta d'abord à la Casa-Blanca, et ils furent

ensuite rapportés dans la ville, sous le prêtexte spécieux de les offrir à *Maria-Santissima*, afin de faire présider à son culte une plus grande pompe, surtout pour le jour de l'entrée du maréchal. Mais bientôt après le gouverneur m'envoya dire de venir le trouver avec un membre de la junte qui entendît la langue française. Il ne nous expliqua pas le sujet de cet ordre, auquel je ne pus me rendre, pour cause de maladie. Le membre de la junte y ayant été seul, le gouverneur lui annonça qu'il fallait faire un présent aux principaux officiers de l'armée. Il fixa à quatre-vingt mille dollars la somme ou la valeur à offrir au général en chef, et le reste dans la même proportion.

Ce nouveau coup était terrible pour une ville telle que Sarragosse où tout n'était plus que misère, désolation et calamités. Le chapitre métropolitain, persévérant dans le zèle qu'il avait montré jusqu'alors pour les intérêts du souverain et du peuple, et déterminé à leur épargner, par quelque sacrifice que ce soit, des troubles toujours renaissans, offrit les moyens de surmonter cette difficulté en livrant la quantité nécessaire de joyaux de Notre-Dame de Pilar, que déjà l'on regardait comme très-peu à l'abri de la rapacité des Français. Quelques membres du chapitre et de la junte me communiquèrent cette résolution, et me chargèrent d'exécuter les mesures qu'ils venaient de prendre. Mais aucun des généraux français ne voulut accepter les bijoux qui lui étaient réservés, et l'on termina cette affaire en

m'ordonnant de rester chez moi. Un seul membre de la junte reçut l'ordre de porter les joyaux chez le gouverneur français ; là, il trouva un commissaire faisant provisoirement l'office d'intendant, qui s'empara des bijoux et se rendit avec lui dans l'église pour emporter ce qui en restait, le maréchal Lannes jugeant à propos de s'approprier le tout.

Dans les deux ou trois visites que je fis au maréchal Lannes pour lui remettre la démission de mes emplois et traiter des affaires publiques, je ne fus pas reçu, et il paraît qu'après son entrée à Sarragosse, il ne voulut pas même m'entendre, malgré le goût décidé que les Français ont pour les harangues ; car le commissaire dont il est question plus haut, m'avait prévenu d'avance qu'il haranguerait le maréchal en mon nom. De cette manière je n'eus pas un seul mot à dire.

Sarragosse, en combattant pendant soixante-deux jours au milieu des souffrances qui l'accablaient dans l'intérieur, a bien mérité (surtout depuis que les malheurs qu'elle a éprouvés sont mieux connus) qu'on appréciât son inébranlable constance comme un des plus beaux exemples d'héroïsme qui ait jamais été donné par les hommes. La postérité couvrira en même temps d'opprobre le nom des barbares qui ne rougirent pas d'employer contre une ville ouverte et n'ayant que de faibles defenses, une guerre souterraine, dernière tentative à laquelle on ait recours pour s'emparer d'une ville inexpugnable par d'autres moyens. Plus de trente mille soldats, l'é-

lite de nos armées, cent soixante pièces de canon, soixante mille mousquets furent perdus avec Sarragosse : cinq cents officiers sont ensevelis sous ces respectables ruines. Tant de sacrifices, d'aussi énormes pertes en maisons et en propriétés, la mort d'un nombre incalculable d'habitans qui laissèrent désertes les rues de cette auguste capitale, délivrèrent les provinces méridionales de l'Espagne de l'invasion de l'ennemi, et feront toujours prononcer le nom de Sarragosse avec attendrissement et enthousiasme par les vrais patriotes de tous les siècles, et de tous les pays. . . . .

Sarragosse! nom de terreur, de honte et de reproche pour le monstre qui se crut tout-puissant! Nom respectable et doux pour les hommes vertueux de toutes les nations! Nom fait pour offrir un exemple à toutes les villes de l'Espagne! C'est au milieu de tes cendres et de tes ruines, de tes majestueux édifices que n'épargnèrent ni les bombes ni les explosions, de tes rues arrosées de sang français, de tes tombeaux qui renferment autant de héros que de cadavres, plutôt que dans les fastes anciens, et peut-être même exagérés, de Sparte, d'Athènes et de Rome, que l'on devra chercher désormais le feu sacré de la liberté ; c'est là qu'on pourra nourrir le zèle du patriotisme, et que le monde puisera des leçons de sacrifices, de fidélité et de grandeur. . . . .

(Pièce communiquée.)

Trente-troisième Bulletin de l'armée d'Espagne.

Paris, 4 mars 1809.

Sarragosse s'est rendue ; les calamités qui ont accablé cette malheureuse ville, sont un exemple terrible pour les peuples. La paix qui vient d'être rétablie à Sarragosse, s'étend à tout le reste de l'Arragon ; et les deux armées qui entouraient la ville ont été mises en liberté. Sarragosse était le foyer de l'insurrection d'Espagne ; c'est dans cette ville que s'était formé le parti qui voulait appeler à régner sur le Tage un prince de la maison d'Autriche. Ces idées, qui ont été détruites sans retour, avaient été transmises aux individus de ce parti par leurs ancêtres qui vivaient du temps de la guerre de la succession. La bataille de Tudela fut gagnée le 23 novembre, et après le 27, l'armée française campa à une petite distance de Sarragosse : le peuple de cette ville avait pris les armes, les paysans de l'Arragon y étaient accourus, et Sarragosse contenait cinquante mille hommes, organisés en régimens de mille soldats et en compagnies de cent ; les officiers généraux et subalternes étaient des moines. Un corps de dix mille hommes, échappés à la bataille de Tudela, s'étaient jetés dans la ville, qui était fournie de provisions amoncelées dans d'innombrables magasins, et défendue par deux cents pièces de canon. L'image de Notre-Dame

de Pilar faisait des miracles au gré des moines, qui par ce moyen animaient le zèle de la multitude et entretenaient sa confiance. Sur un champ de bataille, ces cinquante mille hommes n'auraient pas résisté à trois régimens ; mais renfermés dans leur ville, et continuellement influencés par les chefs de partis, comment pouvaient-ils échapper aux malheurs que l'ignorance et le fanatisme devaient accumuler sur la tête de tant d'infortunés ? On fit tout pour les éclairer et les ramener à la raison. Immédiatement après le combat de Tudela, on fit courrir à Sarragosse le bruit que Madrid résistait et qu'on pourrait obtenir des renforts : et les armées de Somosierra, Guadarrama, Estramadoure, Léon et Catalogne fournissaient aux chefs des insurgés un prétexte pour ranimer le fanatisme des habitans. Nous résolûmes alors de ne pas cerner tout-à-fait la ville, mais de la laisser entretenir une communication avec toute l'Espagne, afin que les habitans pussent être informés de l'anéantissement des armées espagnoles, et des circonstances qui avaient suivi l'entrée des Français à Madrid ; mais toutes ces nouvelles ne parvinrent qu'aux oreilles des chefs de partis, et restèrent ignorées par la masse du peuple. Non-seulement on lui cachait la vérité, mais on employait des impostures pour entretenir son courage ; tantôt les Français avaient perdu quarante mille hommes devant Madrid ; tantôt Romana était entré en France, et les aigles françaises avaient été forcées de fuir à

l'aspect du terrible léopard : cet espace de temps sacrifié à des objets politiques dans le but de laisser revenir à la raison une multitude égarée par le fanatisme et remplie d'une terreur que lui inspiraient des chefs furieux, ne fut pas perdue pour l'armée française.

Le général des ingénieurs, Lacoste, aide-de-camp de l'empereur, et un officier du plus grand mérite, rassemblèrent à Alagon les matériaux et instrumens nécessaires pour miner, afin d'entreprendre la guerre souterraine que l'empereur avait ordonnée. Le général de division de Don, qui commandait l'artillerie, réunit une grande quantité de mortiers, de bombes et d'obusiers de tous les calibres. Pendant ce temps, on observa que l'ennemi avait profité de ce délai pour fortifier Monte-Torrero et d'autres positions. Le 30 décembre la division de Suchet le repoussa des hauteurs de San-Lamberto et de deux dehors qui étaient à portée de la ville. La division du général Gazan chassa l'ennemi des hauteurs de San-Gregorio, et avec le 21e régiment d'infanterie légère et le 100e régiment de ligne, s'empara des redoutes élevées dans le faubourg, et défendit les chemins de Sueva et de Barcelone. Ce général se rendit aussi maître d'un grand laboratoire près de Galliego, et dans lequel cinq cents Suisses s'étaient retranchés. Le même jour le duc de Conégliano s'empara des ouvrages et de la position de Monte-Torrero; il prit tout le canon, fit un grand nombre de prisonniers, et fit beaucoup de tort à

l'ennemi. Le duc de Conégliano étant malade, le duc d'Abrantès vint au commencement de janvier prendre le commandement de la 3e division. Il signala son arrivée par la prise du monastère de St.-Joseph, et poursuivit ses avantages en s'emparant le 16 janvier, du pont de la Puebla où s'arrêtèrent ses troupes; le chef de bataillon Stahl, du 14e regiment de ligne, se distingua dans l'attaque du monastère de St-Joseph, et le lieutenant Victor de Buffon monta le premier à l'assaut. On ne résolut pas encore de cerner Sarragosse ; on pensait que le moment n'en était pas arrivé, et on laissa une communication libre, afin que les insurgés pussent être informés de la défaite des Anglais, et de leur fameuse fuite d'Espagne. Ce fut le 16 janvier que les Anglais furent repoussés jusqu'à la mer à Corunna, et ce ne fut que le 26 suivant que l'on commença sérieusement les opérations du siége de Sarragosse. Le dnc de Montebello y arriva le 20 pour prendre le commandement du siége. Dès qu'il se fut assuré que les intelligences qu'on avait fait pénétrer dans la ville n'avaient obtenu aucun effet, et que quelques moines gouvernaient les esprits du peuple, il résolut de mettre un terme à l'indulgence ; cinquante mille paysans étaient rassemblés sur la rive gauche de l'Ebre : le duc de Trévise les attaqua à Pardiquera avec trois régimens ; et, malgré la belle position qu'ils occupaient, le soixante-quatrième régiment les défit et les mit en désordre. Le dixième régiment de hussards était sur la plaine pour les recevoir, et

il en resta un grand nombre sur le champ de bataille. Neuf pièces de canon et plusieurs étendards furent les trophées de cette victoire. Pendant le même temps, le duc de Montebello avait envoyé l'adjudant commandant Guesquet à Zuera pour dissiper un rassemblement d'insurgés. Cet officier en attaqua quatre mille avec trois bataillons, les défit, leur prit quatre pièces de canon, ainsi qne leurs bagages et leurs chevaux. Le général Vattier avait été en même temps envoyé avec trois cents hommes d'infanterie et deux cents hommes de cavalerie du côté de Valence, il rencontra à Alcaniz cinq mille insurgés qu'il força, jusque dans l'enceinte de la ville, à mettre bas les armes. Dans leur fuite, il leur tua six cents hommes, et saisit les magasins, les provisions et les armes, parmi lesquelles se trouvaient cents mousquets anglais. L'adjudant-commandant Carion de Nizas se conduisit glorieusement à la tête d'une colonne d'infanterie. Le colonel Burthe, du quatrième de hussards, et le chef de bataillon Camus, du vingt-huitième régiment d'infanterie légère, se distinguèrent. Ces opérations eurent lieu du 20 au 26. Le 26, la ville fut sérieusement attaquée, les batteries furent démasquées, et le 27 à midi la brèche était pratiquable en plusienrs endroits; les troupes occupaient le monastère de Santa-Engracia. La division Grandjean pénétra dans une trentaine de maisons. Le colonel Caloiscki et les soldats du Weixel se distinguèrent: au même moment le général de division Morla, dans une attaque sur l'aile

gauche, se rendit maître de tout le devant de la défense de l'ennemi. Le capitaine Guettemar, à la tête des pionniers et de trente-six grenadiers du quarante-quatrième régiment, était monté à la brèche avec une rare intrépidité. M. Babieski, officier des voltigeurs du Weixel, jeune homme âgé de 17 ans, et couvert de sept blessures, fut le premier qui parut sur la brèche. Le chef de bataillon Lejeune, aide-camp du prince de Neufchâtel, se distingua et reçut deux blessures légères; le chef de bataillon Haxo est aussi légèrement blessé, et s'est distingué de la même manière.

Le 30, le monastère des Moniques et celui des Augustines Grecques furent occupés. On s'empara de soixante maisons en les minant. Les mineurs du 14e. régiment se distinguèrent. Le 1er février, le général Lacoste fut frappé d'une balle, et mourut au champ d'honneur. C'était un officier brave et distingué ; il a été regretté de toute l'armée, mais plus particulièrement de l'empereur. Le colonel Rogniat lui succéda dans le commandement des ingénieurs et dans la direction du siége. L'ennemi défendait toutes les maisons; on fit trois attaques par le moyen des mines et plusieurs maisons ayant sauté, les troupes purent en occuper d'autres. C'est ainsi que nous parvînmes jusqu'au Cozo, grande rue presque au centre de Sarragosse, où nous prîmes possession des bâtimens, de l'école publique et de l'Université.

L'ennemi essaya d'opposer mineurs à mineurs ; mais moins faits à cette sorte d'opération, leurs mi-

neurs étaient chaque jour découverts et étouffés. Cette manière de conduire le siége rendit ses progrès plus lents, mais sûrs et moins destructifs pour l'armée. Tandis que trois compagnies de mineurs et huit compagnies de sapeurs continuaient cette guerre souterraine, dont les suites étaient si terribles, on entretenait, par des mortiers, le bombardement de la ville. Dix jours après le commencement de l'attaque, la reddition de la ville était anticipée; l'armée s'était emparée d'un tiers des maisons et s'y était fortifiée. L'église qui contenait l'image de Notre-Dame de Pilar, qui, par tant de miracles, avait promis de défendre la ville, fut renversée par les bombes, et rendue inhabitable. Le duc de Montebello jugea nécessaire de prendre possession de la rive gauche du fleuve, afin que le feu pût atteindre le centre de la ville. Le général de division Gazan se rendit maître du pont par une attaque soudaine et impétueuse le 1er février au matin. Une batterie de 50 pièces fit feu à 3 heures; dans l'après-midi, un bataillon du 28e régiment attaqua et prit possession d'un très-grand monastère, dont les murs étaient de briques et de trois à quatre pieds d'épaisseur. Le général Gazan accourut rapidement au pont, sur lequel les insurgés faisaient leur retraite vers la ville; il en tua un grand nombre, fit quatre mille prisonniers, parmi lesquels étaient deux généraux, douze colonels, dix-neuf lieutenants-colonels, et deux cent trente officiers. Il prit aussi trente pièces d'artillerie. Presque toutes les troupes de ligne, qui étaient dans la ville, avaient environné

cet endroit important, qui était menacé depuis le 10.
Au même moment le duc d'Abrantès pénétra dans le Cozo par plusieurs chemins couverts ; et au moyen de deux petites mines, il fit sauter les vastes bâtimens des Schaals. Après ces événemens, la terreur se répandit dans la ville, et la junte, afin d'obtenir du délai et de se procurer le temps de ranimer le courage des habitans, envoya un parlementaire ; mais sa mauvaise foi fut connue, et cet artifice devint inutile. Trente autres maisons furent minées et tombèrent ainsi en notre pouvoir. Enfin le 21 février nos troupes possédaient toute la ville. Quinze mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie mirent bas les armes à la porte du Portillo : quarante drapeaux et cent cinquante pièces de canon furent remis entre nos mains. Les insurgés ont perdu vingt mille hommes dans le cours du siége, treize mille ont été trouvés dans les hôpitaux ; il en mourait cinq cents journellement.

Le duc de Montebello ne voulut pas accorder de capitulation à la ville de Sarragosse. Il publia seulement les articles suivans :

« Le 21, à midi, la garnison mettra bas les armes « à la porte de Portillo, où ceux qui la composent « resteront prisonniers de guerre. Les militaires fai- « sant partie des troupes de ligne qui voudront « prêter serment au roi Joseph, pourront être ad- « mis à son service. Dans le cas où cette admission « ne serait pas permise par le ministre de la guerre « du roi Joseph, ils seront prisonniers de guerre et

« envoyés en France. Le culte de Dieu sera respecté.
« Toute l'artillerie et les munitions de toute espèce
« nous seront abandonnées. Toutes les armes seront
« déposées aux portes des diverses maisons et réunies
« par les alcades respectifs ».

Les magasins de blé, de riz, de fruits qu'on a trouvés dans la ville sont très-considérables. Le duc de Montebello a nommé le général Laval gouverneur de la ville de Sarragosse. Une députation du clergé et de divers habitans est partie pour Madrid. Palafox est dangereusement malade; il était l'objet du mépris de toute l'armée ennemie, qui l'accusait d'arrogance et de bassesse. Jamais on ne le voyait où il y avait du danger. Le comte de Fuentes, grand d'Espagne, qui avait été arrêté dans son château par les insurgés, il y a deux mois, a été trouvé dans un cachot de huit pieds carrés, et mis en liberté; on ne peut se former une idée des souffrances qu'il a éprouvées.

N°. 7.

Extrait de la lettre de D. F. Palafox à la Junte centrale.

L'ARRAGON soutient la gloire qu'il a acquise dès le commencement de la lutte contre les Français, et déjà la ville de Sarragosse a montré à l'ennemi

qui menace de nouveau ses murs, qu'elle n'a rien perdu de l'énergie qui l'en a chassé il y a quelques mois. On en trouvera la preuve dans l'extrait de la dépêche suivante de D. Francisco de Palafox à la junte centrale dont il est le représentant près des armées.

Monsieur,

Cette capitale a récemment donné une nouvelle preuve de l'héroïsme de son dévouement à la patrie et au souverain. Le 30 novembre, à la tombée de la nuit, l'ennemi, au nombre de plus de douze mille hommes, s'est montré du côté de Torrero et de Casa-Blanca, arrivant du côté de Muel et Muria, sur la route de Madrid et de Valence. Une partie de cette troupe prit une position sur une hauteur qui se trouve située entre les hermitages de Soledad et Santa-Barbara, et qui commande Casa-Blanca; le reste, protégé par le ravin qui couvre Torrero, se posta au monastère de la Conception. Toute la garnison fut sur le champ appelée aux armes, et les héros de Sarragosse saisirent leurs fusils. Tous les postes furent sur-le-champ occupés, et tous les habitans coururent avec autant d'empressement que d'enthousiasme, pour être témoins de la glorieuse action qui allait commencer. Le premier décembre, à la pointe du jour, l'ennemi fut chassé du monastère qu'il avait occupé la veille, et fut forcé de se retirer par le ravin; il se forma ensuite en cinq colonnes sur les hauteurs qui commandent Torrero avec l'in-

tention d'attaquer sur ce point. Il manœuvra jusqu'à dix heures, et commença alors l'attaque la plus vigoureuse dans la direction de Casa-Blanca. Nous les reçûmes avec un feu bien nourri de mousqueterie et d'artillerie, et l'obligeâmes au bout de deux heures a abandonner honteusement Torrero. Il était à craindre qu'il ne se portât avec toutes ses forces sur Casa-Blanca ; et telle était l'opinion des troupes qui, avec plus de sang-froid et de bravoure qu'elles n'en avaient montré durant toute l'action, continuèrent leur feu jusqu'à ce qu'elles fussent bien assurées que la retraite de l'ennemi n'était pas une ruse de guerre. Mais vers quatre heures, l'ennemi défila dans la direction d'Alagon, abandonnant le champ de bataille, et laissant après lui une grande quantité de provisions et quelques munitions. Notre perte mérite à peine d'être mentionnée, tandis que celle de l'ennemi a été considérable. Les paysans qui avaient généreusement offert leurs services, se dégagèrent avec bravoure d'un corps de cavalerie ennemie qui les avait entourés. On est maintenant certain qu'une division de huit à dix mille hommes qui venait renforcer l'armée destinée à attaquer cette ville, a passé hier par Alsarmen et doit se joindre à lui de l'autre côté d'Alagon.

Signé Francisco de Palafox y Melzi.

Au quartier-général à Sarragosse le 3 Décembre 1808.

N°. 8.

Proclamation du général Palafox.

Sarragosse, 15 août 1808.

Après tant de jours de peines et d'affliction, elle est enfin arrivée, cette époque que me faisait espérer la fermeté et la valeur avec laquelle vous avez défendu cette illustre capitale. Après avoir vu la honteuse fuite des esclaves français, qui ont abandonné l'artillerie, les munitions et les vivres amassés par leur détestable rapacité, remplissons maintenant le premier de nos devoirs, et offrons nos actions de grâces au tout-puissant, qui a infligé un juste châtiment à ces soldats impies, qui profanent les temples, insultent aux images sacrées de la divinité, et sont tellement étrangers à la morale, qu'ils ne méritent pas d'avoir aucun commerce avec les autres hommes. Laissons à leur empereur les remords et les afflictions qui sont le partage des méchans, et supplions le très-haut de bénir encore nos armes, afin que les deux armées, qui sont à la poursuite des brigands qui fuyent, puissent achever leur destruction.

Les champs de Sarragosse, ses portes et ses rues mêmes, sont teints du sang de 8000 français, qui ont payé de leur vie la témérité de leur chef. Tel est le fruit que les Français ont recueilli de leur entrée en Arragon. L'Europe et même l'univers entier, entendront avec horreur les noms de leurs généraux

Lefèvre et Verdier, qui, oubliant les bons traitemens que les prisonniers français et les autres natifs de France, ont éprouvé dans l'Arragon, ont commis les plus noires atrocités. Ils ont dûment apprécié la différence entre le système d'un gouvernement ambitieux et perfide et celui d'nne nation qui fonde sa félicité sur les grands principes de la justice, et ne considère pas comme de véritables ennemis ceux qui n'ont point pris part à l'affreuse conduite de leur gouvernement. La France déplorera long-temps les calamités que la guerre avec l'Espagne lui prépare, et elle ne se rappellera pas sans rougir de honte, les moyens employés pour la poursuivre.

Laboureurs, artisans, orphelins, vieillards et religieux, vous qui avez été réduits à l'indigence et à la misère, en conséquence de l'incendie de vos campagnes, de la destruction de vos demeures et de vos propriétés, qui, quoique bornées, constituaient toute votre fortune et votre aisance, que les Français vous ont ravies, soyez tranquilles; vous avez le bonheur de vivre en Espagne, et c'est à vous qu'appartient la gloire d'avoir défendu la capitale de l'Arragon, et d'avoir par là empêché votre ennemi de désoler le reste de cette belle province ; vous avez supporté vos maux avec résignation, et vous avez perdu de vue votre intérêt particulier pour concourir au bien général. Je ne puis pas voir avec indifférnce des actes d'héroïsme pareils aux vôtres, ni laisser échapper aucune occasion de vous procurer du soulagement. J'ai recommandé très particulièrement à

l'intendant général du royaume, Don Lorenzo, de pourvoir à vos besoins par tous les moyens en son pouvoir, aussitôt que l'urgence du moment présent le lui permettra ; et je compte assez sur la générosité de tous les Espagnols et sur les sentimens libéraux de notre Roi chéri, pour croire que tous les efforts possibles seront faits pour vous indemniser de vos souffrances et de vos pertes.

Signé, PALAFOX.

No. 9.

Sommation faite au général Palafox par le Maréchal Moncey.

A Son Excellence le Capitaine-général des troupes espagnoles, et aux Magistrats de la ville de Sarragosse.

LA ville de Sarragosse est investie de toutes parts et dans ce moment toutes ses communications sont interrompues. Nous pouvons, en conséquence, employer contre la forteresse tous les moyens de destruction autorisés par les lois de la guerre. Mais trop de sang a été répandu et assez de fléaux nous enveloppent et nous affligent. La cinquième division de la grande armée, sous les ordres du général Mortier et sous les miens, menace vos murs. La

ville de Madrid a capitulé, et s'est ainsi garantie de ces calamités auxquelles une résistance prolongée l'aurait livrée. Si la ville de Sarragosse se confiant dans la valeur de ses habitans, mais absolument in-incapable de résister aux efforts que l'art de la guerre va diriger contre elle, nous force à y avoir recours, sa destruction totale en sera la suite inévitable.

Le maréchal Mortier et moi espérons que vous prendrez en considération ce que j'ai l'honneur de vous dire, et que vous serez de la même opinion que nous. Si vous parvenez à empêcher l'effusion du sang et garantir des horreurs d'un siége la belle ville de Sarragosse, si intéressante à raison de sa population, de ses richesses et de son commerce, vous vous concilierez l'amour de tous les individus qui sont sous votre autorité. Employez tous vos efforts pour leur inspirer des sentimens de paix et de tranquillité; je vous assure que de mon côté je ferai tout ce qui sera d'accord avec les sentimens de mon cœur, avec mon devoir et les pouvoirs qui m'ont été accordés par Sa Majesté l'Empereur.

Signé, MONCEY.

Au quartier-général à Torrero, le 22 décembre 1808.

Réponse du général Palafox.

Le général en chef de l'armée de réserve répond de la ville de Sarragosse; cette belle cité ne se rendra

jamais. Le maréchal impérial observera toutes les lois de la guerre, mesurera ses forces avec moi. Je conserve mes communications avec toutes les parties de la Péninsule, et je ne manque de rien. Soixante mille hommes déterminés à combattre, ne connaissent d'autre récompense que l'honneur; et moi qui les commande, c'est aussi la seule que j'ambitionne, et je ne voudrais pas l'échanger contre tous les empires du monde.

Son Excellence le maréchal Moncey se couvrira de gloire, s'il me bat, en observant exactement les lois de la guerre; la mienne ne sera pas moindre si je me défends. Tout ce que je veux faire savoir à votre Excellence, c'est que mes soldats combattront en hommes d'honneur, et que je rejette et désavoue ces mesures oppressives que les maréchaux de France d'autrefois avaient en horreur.

« Un siége n'est pas une grande affaire pour l'homme qui est déterminé à mourir honorablement, surtout pour moi qui en connais les effets, d'après le dernier qui a duré soixante-un jours. Si alors je ne voulus pas me rendre avec des forces inférieures, votre Excellence ne doit pas s'attendre que je capitule avec des troupes qui excèdent en nombre toutes les armées qui m'entourent.

» Le sang espagnol qui a été versé nous a couvert de gloire, dans la même proportion qu'il a chargé d'infamie les Français qui l'ont injustement répandu.

» Le maréchal de l'empire doit penser que l'enthousiasme de onze millions d'habitans ne s'étein-

dra pas par l'oppression; et qu'un peuple qui veut être libre, l'est. Il est loin de mon intention de verser le sang de ceux que je suis chargé de gouverner; mais il n'en est aucun parmi nous qui ne voulût répandre le sien pour défendre son pays. Les troupes françaises ont laissé hier aux portes de notre ville des preuves nouvelles de cette vérité. A peine avons-nous perdu un homme, et je crois que ce serait plutôt à moi de requérir le maréchal de se rendre, s'il veut éviter de perdre son armée toute entière, sous les murs de cette forteresse. La prudence qui le caractérise et qui lui a valu la réputation d'un honnête homme, ne peut envisager avec indifférence une telle destruction, surtout quand ce ne sont ni les lois de la guerre, ni la volonté des Espagnols qui la provoquent.

» Si Madrid a capitulé, Madrid doit avoir été vendu, et je ne peux le croire; Madrid n'est qu'une ville ouverte et je ne vois pas pourquoi cette place aurait capitulé.

» J'ai seulement à observer de plus au maréchal que lorsqu'il envoya un parlementaire, il ne devait pas donner ordre à deux colonnes d'arriver par deux routes distinctes, car nous étions sur le point d'ouvrir notre feu, croyant que c'était plutôt un corps qui faisait une reconnaissance qu'un parlementaire.

J'ai l'honnenr d'être, etc.

Signé, Palafox,

Au quartier-général, le 22 décembre 1818.

No. 10.

Proclamation du Lieutenant-Colonel anglais Caroll aux Asturiens.

Asturiens,

Le moment du combat approche : l'issue de vos efforts ne peut être douteuse si vous êtes décidés à vivre libres et à justifier la haute opinion que l'Europe s'est formée de votre valeur et de votre patriotisme. Il n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur de m'adresser à vous, et le zèle et la sainte ardeur dont j'ai moi-même été témoin, m'inspirent la confiance que je ne m'adresserai jamais envain aux braves Asturiens.

C'est du fond du cœur que j'ai embrassé votre cause, et je me suis senti en vous adressant la parole, le cœur d'un Espapnol ; je vous dis alors que le cri de la liberté m'avait excité à quitter mon pays ; pour combattre dans le vôtre, sous l'étendart patriotique ; mon esprit était abattu, mon cœur était dévoré d'inquiétude à l'idée des maux qu'un ennemi perfide vous préparait. Quand j'arrivai dans ces montagnes à couvert de leurs insultes, mon intérêt, mon attachement à la cause commune, s'accrûrent de jour en jour ; et votre zèle patriotique et la glorieuse résolution de mourir plutôt que de voir votre pays dépouillé de sa liberté (résolution que j'ai observée dans les palais somptueux comme dans l'humble

chaumière,) produisirent sur mon esprit une impression que le temps ne pourra jamais effacer. Cette ferme résolution de tenir tête à l'ennemi, jusqu'à ce que vous ayez vengé l'outrage fait à votre liberté, ne pouvait, sous la protection divine, que vous couronner de bonheur et de succès.

Permettez que je vous conjure par dessus tout, de ne pas prêter l'oreille aux rumeurs absurdes qui se répandent tous les jours, rumeurs qui tirent leur origine de la poltronnerie et de la mauvaise volonté, ou peut être même des émissaires de l'ennemi qui ne sont écoutés que par les simples et les gens sans courage. C'est à la junte suprême et aux généraux qu'il appartient de pourvoir aux moyens de défense et de sûreté intérieure ; le devoir du soldat et du patriote est d'obéir et d'exécuter leurs ordres avec promptitude et énergie, et de ne pas croire aveuglément aux faux rapports ni aux contes sans fondement au moyen desquels les émissaires de votre cruel ennemi se proposent d'intimider les patriotes chancelans.

Considérez la situation de l'ennemi en Espagne, et supposons un moment que tout ce qui a été dit de ses dernières conquêtes soit vrai, quel est l'homme doué de sens commun qui ne considère cette entreprise de subjuguer et de conquérir tout le peuple espagnol, comme un projet non moins monstrueux qu'injuste? Dans cette supposition, admettons qu'il entre dans la Galice avec 40000 hommes, qu'il se rende maître des principales forteresses et qu'il

poursuive sa marche triomphante à travers ce peuple immense ; dans le cours de ses marches ou de ses promenades militaires, ainsi qu'il les appelle, il ne il ne manquerait pas de souffrir *quelque peu d'inconvéniens puisqu'il ferait une marche si rapide* ; il perdrait au moins 10000 hommes tant morts que blessés sans compter ceux qu'il laisserait dans les hôpitaux *pour se soulager de leurs fatigues.*

Se propose-t-il de faire une nouvelle promenade militaire, pour visiter ces fameuses montagnes? il faut qu'il amène avec lui plus de 15000 hommes, et dans ce cas que deviendraient les 15,000, restant dans la Galice ?

Ce serait médire des Galiciens et de leur valeur connue, que de supposer que ces hôtes, fussent-ils même les *Immortels* d'Austerlitz, resteraient tranquilles et en sûreté dans un royaume qui compte un million et demi d'habitans.

Asturiens ! j'ai vu, en passant, les défilés qui vous séparent du royaume de Léon. Je connais les fortes positions qui protègent nos flancs, à l'orient et à l'occident; si vous les maintenez, l'ennemi ne pourra jamais pénétrer dans l'intérieur de votre principauté. Mais quand elles seraient emportées par une force très supérieure, à chaque pas il aurait à vaincre de nouvelles difficultés, et un millier d'adversaires prêts à châtier son audace. Il sait bien ceci, et il connait à fond les obstacles qu'il lui faudra franchir ; mais l'ennemi est présomptueux et peut-être entreprendra-t-il de les surmonter, se fiant aux

rapports exagérés de ses dernières marches rapides dout il croit qu'il sera précédé et par lesquels il espère ébranler et vaincre votre résistance. Mais j'entretiens l'espoir le plus ferme et je me persuade que cette arrogance, lorsqu'il atteindra les frontières des Asturies, aura à essuyer une résistance inattendue, et que l'on verra accourir à sa rencontre des soldats qui égalent les siens en valeur, et qui leur sont infiniment supérieurs par la résolution et la constance qu'inspire la justice de notre cause.

Souffrez qne j'observe, chers Asturiens, que le génie du mal, ou plutôt le voile épais qu'une sage providence a répandu pour l'écarter demain en un jour de grâce, nous cache la destinée des armées et des provinces que nous sommes le plus jaloux d'affranchir. Mais serions-nous assez malheureux pour que l'ennemi, par orgueil et mépris, vous donnât connaissance de nos malheurs, et en peignît l'étendue à nos sens effrayés ? Vous connaissez les français : jusqu'où ne portent-il pas lenr orgueil et leurs mensonges ? A quel point n'exagèrent-ils pas leurs petites victoires !

Ignorez-vous peut-être que l'Autriche met ses armées sur pied et équipe ses troupes en toute hâte. Ceci ne pouvait être ignoré de l'empereur chancelant, qui, forcé d'en parler à ses esclaves, leur dit : « Français, soyez tranquilles sur les ar-
» memens de l'Autriche. La cour de Vienne m'a
» assuré qu'elle ne nourrit aucun dessein hostile à
» la France. » Sans doute il est à croire que les sou-

verains expliqueront au législateur du peuple républicain, *au régénérateur des anciennes institutions du peuple*, la cause de leurs armemens!

La Suède, dans ce moment, tient allumé le flambeau de la guerrre dans le nord de l'Europe. La Hollande et le Danemarc ne sont-ils pas dépourvus de commerce et de toute ressource, et impatiens de secouer le joug d'un esclavage si barbare? L'Italie s'est soulevée. Le régent d'Espagne à Madrid, Murat, ne manquera pas de trouver des sujets paisibles à Naples! Les Calabrois ne se précipiteront-ils pas de leurs montagnes inexpugnables pour inonder du sang des Français la surface de leur illustre sol? Oui, je vois déjà les vaisseaux de mon pays portant l'armée formidable anglo-sicilienne, perdre de vue Palerme, et planter leurs tentes au milieu de l'Italie. Combien n'y a-t-il pas de points qui exigent l'attention du conquérant? Combien d'anxiétés et de craintes doivent agiter le tyran! Toutes les puissances de l'Europe courent maintenant aux armes; ce n'est que sur le champ de bataille qu'elles peuvent recouvrer la douce indépendance qu'elles ont perdue.

Asturiens! de la constance, et vous serez les libérateurs de l'Europe! car si l'Espagne se relâche à présent, et si elle se repose, elle court à sa perte; mais si la guerre est prolongée, si le peuple reste les armes à la main, si nul ne plie le genou devant ce vagabond et roi de théâtre, l'Europe sera libre, et l'Espagne jouira de la possession de son Ferdinand. Si les armées françaises marchent sur

Finistère, des armées les attendent dans les Asturies ; si elles s'avancent vers Lisbonne, des milliers les attendent de St.-Laurent à la Caroline, à Cuença et à Moncazo. Les Andalous, les Murciens, les Catalans, les invincibles Arragonais, les...... Quelle immense étendue. Ouvrez la carte, et vous serez étonnés que ce fou veuille entreprendre de réduire à l'esclavage un empire aussi immense, un empire religieux qui voit sa religion, ses temples, ses autels profanés, par l'ordre de celui qui a récompensé les services et la complaisance d'un faible pape, par le vol, par le pillage et l'emprisonnement scandaleux de sa personne ; un empire noble et jaloux de l'honneur, irrité de l'acte perfide et des trames viles et honteuses par lesquelles on lui a enlevé son prince ; un empire enfin, qui jouissait de la liberté, et désirait vivre libre, qui allait se former une constitution sage, protectrice des droits de tous ceux qui auront le bonheur de vivre dans la suite en Espagne, après avoir chassé de leur sol l'insupportable despote de la France.

Asturiens! c'est pour cet objet que nous combattons tous. Du courage et de la constance! Que la guerre se prolonge! Lorsque nous entendrons le bruit du canon qui frappera nos oreilles, figurons-nous entendre la douce trompette de la renommée répétant aux quatre extrémités du globe : *Gloire aux libérateurs de l'Europe, liberté éternelle aux fidèles sujets de Ferdinand !*

Soldats! courez où vos chefs vous conduisent.

Dorénavant le manque de discipline ne sera point pardonné ; et vous, robustes paysans, ralliez-vous autour de ceux qui dirigeront vos services. Ressouvenez-vous de Coradango ; ressouvenez-vous que vous fûtes les premiers à proclamer l'indépendance de la nation et la liberté de votre roi. N'oubliez pas que si vous êtes fidèles à l'enthousiasme dont j'ai moi-même été témoin, ainsi qu'à votre bravoure et à votre zèle, j'aurai la joie inexprimable d'entonner avec vous les chants de la victoire ; enfin, n'oubliez jamais cette vérité : *que tant que vous demeurerez fidèles à vos intérêts propres, les soldats de la Grande-Bretagne ne déserteront jamais votre cause.*

Signé, William-Parker Caroll,
Lieutenant colonel.

Oviédo, le 2 février 1809.

N°. 11.

Quelques remarques servant à expliquer les motifs qui ont guidé les opérations de l'armée britannique, pendant la courte campagne d'Espagne ; par le brigadier-général Henry Clinton, adjudant-général de l'armée ci-devant commandée par le lieutenant-général sir John Moore, etc.

Comme le public paraît avoir reçu une opinion très-fausse et des informations extrêmement impar-

faites sur les circonstances que l'on peut regarder comme la cause de la malheureuse issue de la dernière campagne en Espagne; et comme le jour qu'on peut jeter sur les mesures qui ont été prises par sir John Moore pendant la partie de la campagne qui précéda immédiatement la retraite, doit servir à justifier sa conduite et à dissiper les nuages que quelques personnes ont élevés sur sa réputation, je me crois appelé par mon devoir et par le respect que je dois à la mémoire de cet illustre guerrier, à publier l'exposé suivant.

La première circonstance que je crois nécessaire de mentionner, est le changement de plan qui fût adopté, et qui, au lieu de la retraite en Portugal, fit porter l'armée en avant, afin d'opérer sa jonction avec sir David Baird. On sait assez que long-temps avant que sir John Moore pût rassembler à Salamanque, même la colonne de l'armée qui avait marché par la route directe de Lisbonne, deux des armées espagnoles sur lesquelles il avait compté pour couvrir la formation de l'armée britannique dans le nord de l'Espagne, avaient été battues et dispersées. Ces événemens donnèrent à l'ennemi la faculté d'intercepter la communication entre les corps britanniques qui venaient de Lisbonne et de la Corogne, et d'empêcher leur jonction. L'un ou l'autre de ces corps aurait pu être attaqué par une force aussi supérieure que l'ennemi aurait jugé nécessaire pour en assurer la défaite quand il l'aurait voulu.

Ce fut dans ces circonstances que sir John Moore,

se trouvant placé dans une situation qui lui offrait si peu d'apparence de pouvoir rendre aucun service à la cause espagnole, et qui présentait tant de dangers aux divers corps de l'armée britannique, sentit que son premier devoir était de pourvoir à la sûreté de cette armée; et, comme il jugea que la meilleure manière de remplir cet objet était une retraite sur les différens points d'où ces corps s'étaient mis en marche pour pénétrer en Espagne, quelque mortifiante que fût cette retraite pour ses espérances, quelque fâcheux qu'il fût pour sa réputation de ramener son armée par le même pays où elle s'était avancée avec tant de joie et d'ardeur, et cela, sans même avoir vu l'ennemi, il n'hésita pas à adopter cette mesure pénible, et il donna les ordres pour qu'on se préparât à l'exécuter.

D'après la correspondance entre sir John Moore et M. Frère, on a prétendu, avec quelque apparence de probabilité, que sir John Moore avait subordonné son propre jugement à l'opinion du ministre britannique, et que ce fut entièrement à l'instigation de M. Frère qu'il se détermina à opérer sa jonction avec sir David Baird, et à faire un mouvement sur Valladolid.

Mais ceux qui entretiennent cette opinion ne se rappellent pas quelles furent les considérations qui déterminèrent Sir John Moore à se retirer sur le Portugal, et combien la situation des forces de l'ennemi avait été complétement changée depuis que cette détermination avait été prise. La totalité

des forces de l'ennemi qui, après les défaites des Espagnols à Burgos et à Reynosa, aurait pu être employée contre les corps britanniques séparés, avait été portée en Catalogne ou contre Madrid. Au moyen de ce mouvement de la part de l'ennemi, sir John Moore se trouva en liberté d'opérer sa jonction avec sir David Baird, et la colonne commandée par le lieutenant-général Hope, qui était entrée en Espagne par Badajoz, était alors arrivée à un jour de marche de Salamanque. On reçut de différens quartiers, ainsi que de M. Frère, avis que les Espagnols se défendaient avec courage devant Madrid, et quoique, dans toutes les parties de l'Espagne où sir John Moore avait passé, il n'eût découvert aucune apparence de cet enthousiasme dont on avait tant parlé, il lui fut représenté par des officiers britanniques, sur le jugement desquels il savait qu'il pouvait compter, que l'esprit qui s'était manifesté à Sarragosse et dans quelques autres parties de l'Espagne, n'était aucunement éteint.

Dans cet état de choses, sir John Moore vit qu'en faisant un mouvement en avant, et en se joignant à sir David Baird, il pourrait menacer les communications de l'ennemi, et par là opérer une diversion en faveur des Espagnols qui restaient encore en armes. Mais il ne perdit jamais de vue que dès que l'ennemi porterait sérieusement son attention sur le progrès de l'armée britannique, il faudrait qu'il songeât sur le champ à la retraite. En conséqnence, il résolut de ne pas s'aventurer

assez loin pour ne pas pouvoir être toujours maître de gagner ou le point d'Astorga, ou la frontière de Portugal, selon la direction dans laquelle il jugeait à propos définitivement de se retirer, avant que l'ennemi pût arriver sur lui.

L'on a prétendu qu'à Sahagum l'armée britannique fut dans un danger si imminent que, si elle s'y était arrêtée quelques heures de plus, la retraite lui aurait été inévitablement coupée par une force supérieure. Si telle avait été la situation de l'armée, il serait difficile de justifier sir John Moore, au moins du reproche d'imprudence; mais ceux qui ont été égarés par de faux rapports ou par des opinions erronnées, acquitteront, j'espère, sir John Moore de ce reproche, lorsqu'ils sauront quelle était véritablement la situation des armées à l'époque où il résolut de commencer sa retraite.

Sir John Moore se mit en marche de Salamanque, le 12 décembre. Son intention était de se porter sur Valladolid, afin d'assembler ses forces dans les environs et d'opérer alors la diversion projetée en faveur des Espagnols. A cet effet il s'était déjà porté jusqu'à Alaejos lorsque, le 14, le brigadier général Stewart lui envoya la lettre interceptée du maréchal Berthier au maréchal Soult. Cette lettre contenait sur la force et la position du corps de Soult, des informations telles que sir John Moore crut devoir faire une tentative contre lui. La colonne de sir David Baird joignit l'armée à Mayorga le 20; le 22, les divers corps furent disposés pour

l'attaque projetée, et tout fut en marche dans la soirée du 23.

Il était alors arrivé de différens côtés des avis que l'ennemi s'avançait ; mais par des rapports interceptés il paraissait qu'on aurait le temps d'engager le corps du maréchal Soult sur le Carion, avant que ces renforts eussent pu le joindre ; s'il s'était retiré en arrière de cette position, l'intention de sir John-Moore était de ne pas le suivre.

Au moment où les différentes colonnes venaient d'être mises en marche, il arriva des avis du marquis de la Romana, annonçant que l'ennemi marchait du côté de Madrid avec un corps considérable. L'objet du mouvement en avant de sir John-Moore étant ainsi rempli, il fit aussitôt faire halte à l'armée, et ordonna la retraite.

L'armée était en ce moment à trois jours de marche d'Astorga, de sorte que si sir John-Moore eût pu marcher par le plus court chemin, il aurait gagné cette ville le 26. S'il n'y arriva pas ce jour-là, il faut l'attribuer à une cause qu'il ne put pas prévenir. Il n'y a sur la rivière d'Esla qui coule entre Sahagum et Astorga, que deux ponts ; l'un à Mamilla et l'autre près de Benevente. La route directe de Sahagum à Astorga traverse l'Esla par un gué situé près de Valencia de St.-Juan. La nuit avant le commencement de la retraite, il y eut un dégel subit, puis une gelée, et une chute considérable de neige pendant plusieurs jours. La fonte soudaine des neiges dans les montagnes des Astu-

ries où la rivière d'Esla prend sa source, avait dû, selon toutes les informations qu'il avait été possible de se procurer, rendre le gué impraticable. La route qui passait par Mansilla, qui était la plus courte après celle d'Astorga, était occupée et embarrassée par une grande partie de l'armée du marquis de la Romana, qui se retirait également des rives de la Cea. Dans un pays qui n'offre aucun moyen de bivouaquer, et dans une saison où la température exigeait que les troupes ne fussent que le moins possible exposées à dormir dans l'humidité, il fallait éviter avec soin l'embarras et la confusion de deux armées en retraite.

Sir John-Moore n'avait donc pas le choix des routes. Il envoya la division de sir David Baird, par St.-Juan, avec ordre qu'elle passât la rivière à un bac près du gué dont il vient d'être parlé; mais il ne s'y trouvait pas assez de bateaux pour le passage d'un corps considérable de troupes, ni des moyens suffisans pour construire promptement un pont. C'est pourquoi il se rendit avec le reste de l'armée à Benevente. Les divisions des généraux Hope et Fraser marchèrent le 24 à Mayorga, le 25 à Valderas, et le lendemain à Benevente. Sir John-Moore se mit en marche le 25 avec la réserve, et suivit la route des généraux Hope et Fraser. La cavalerie couvrait la retraite. La pluie presque continuelle qui tomba pendant la marche, la rendit d'autant plus fatigante pour les troupes, que le chemin passait toujours au travers des prairies et le long des

rivières. Un convoi considérable d'objets d'artillerie qui marchait pour joindre l'armée arriva dans sa retraite, au bord du gué; mais il n'était plus passable, et l'officier qui conduisait ce convoi se trouva à la fin obligé d'aller à Benevente. Ce ne fut que le 28, que ce convoi put continuer sa marche; et jaloux de conserver de précieuses munitions, sir John ne se mit en marche avec la réserve que le 29.

On demandera peut-être pourquoi sir John-Moore n'abandonna pas alors des munitions qu'il fallut ensuite détruire pour empêcher qu'elle ne tombassent entre les mains de l'ennemi, plutôt que de perdre un seul jour? Il faut rappeler à ceux qui feront cette question, que sir John-Moore avait en vue de livrer bataille près d'Astorga; il ne pouvait pas prévoir jusqu'à quel point il aurait ou n'aurait pas besoin de ces munitions, et elles auraient été sauvées, si les circonstances lui avait été aussi favorables qu'elles lui furent contraires. Mais le mauvais temps continua; les routes jusqu'à la Baneza étaient à peine passables pour des charettes à bœufs, conséquemment il fallut de nécessité détruire une grande partie de ces munitions.

Cependant la réserve ne fut que deux jours à effectuer sa marche à Astorga, de manière qu'il n'y eut pas de temps de perdu par la protection que sir John-Moore donna à ces objets d'artillerie. La cavalerie fit halte dans la soirée du 29 pour couvrir la retraite, et elle arriva le 31 au matin à Astorga.

Si la marche de sir John-Moore, par le chemin direct de Sahagum à Astorga, n'avait pas été impossible par les raisons que j'ai dites, il aurait pu y arriver quelques jours plutôt, et il aurait conséquemment eu le temps de concerter des mesures avec le marquis de la Romana, et de choisir et disposer une position où il aurait pu attendre avec probabilité de succès l'attaque d'une force supérieure; ou bien si la retraite sur la Galice avait été résolue, il aurait pu l'exécuter avant que l'ennemi eût été à même de l'empêcher.

Le 30, sir John-Moore eut une entrevue avec le marquis de la Romana. Ce dernier proposait de défendre Astorga, mais il n'avait pas de vivres pour son armée, même pour deux jours. L'ennemi occupait le pays plat, et était alors extrêmement supérieur en cavalerie, ce qui rendait impossible de tirer aucune provision du royaume de Castille. L'armée du marquis de la Romana ayant été stationnée entre Léon et cette ville depuis six semaines, les ressources de cette partie du pays étaient entièrement épuisées. La retraite en Galice devint donc une mesure de nécessité.

Les divisions des lieutenans-généraux Hope et Fraser, marchèrent le 30, sir David Bair le 31, et sir John Moore avec la réserve, se mit en marche le même jour dans l'après-midi.

Sir John Moore ayant été forcé de faire le grand détour par Benevente, l'ennemi gagna Astorga le lendemain du jour où la dernière division de l'armée

britannique l'avait quitté, c'est-à-dire le 1er janvier, de manière que quand bien même on n'aurait pas éprouvé l'obstacle occasionné par le défaut absolu de provisions, l'approche immédiate de l'ennemi, avec une supériorité de forces considérable, était par elle-même une cause suffisante pour engager sir John Moore à ne pas l'attendre dans la position d'Astorga, où il n'y avait aucunes dispositions de faites pour le recevoir.

On a fait la remarque que la retraite au travers de la Galice avait été conduite avec une précipitation inutile, et l'on en a fait une espèce de sujet d'accusation contre sir John Moore, alléguant que la perte que l'armée a essuyée dans sa retraite, ne doit être attribuée qu'à cette précipitation.

Il est indubitable que la longueur des marches et les fatigues extrêmes auxquelles les troupes furent exposées, furent cause qu'il en resta un grand nombre en arrière; et l'on n'avait ni le temps ni les moyens de trasnporter ceux à qui les forces manquaient. Si l'on avait employé cette expédition et même cette précipitation sans cause suffisante, il serait difficile de la justifier; mais il en a été dit assez pour se convaincre que sir John Moore ne mérite aucun blâme.

Lorsqu'il se fut assuré que Bonaparte avait détaché des forces aussi considérables contre lui, il dut naturellement s'attendre qu'il employerait pour la destruction de l'armée britannique, tous les moyens dont son esprit audacieux et énergique était capable.

Je sais qu'on représenta avec force et à plusieurs reprises à sir John Moore à Astorga, la possibilité qu'il y avait que plusieurs corps ennemis marchassent à droite et à gauche de la route que suivait l'armée britannique. Il n'avait pas les moyens de vérifier si l'ennemi avait ou non détaché des corps sur ces routes, et dans l'opinion où il devait être de la probabilité de la chose, il crut de son devoir de gagner, avec toute la célérité possible, le point de sa retraite, où il n'avait plus à craindre d'être exposé à être tourné.

Pensant qu'il pouvait être réduit à la nécessité de s'embarquer, sir John Moore résolut de marcher sur Vigo, où les transports étaient assemblés; et pour faciliter la retraite, les deux brigades de Stade furent détachées de Celadas près Astorga par la route d'Orensée.

Le 2 janvier, la réserve de l'armée gagna Cacabellos, et dans l'idée que l'ennemi n'avait envoyé qu'un petit corps de cavalerie à la poursuite de l'armée britannique, sir John Moore prit la résolution de faire une halte d'un jour à Villa-Franca, afin de donner plus de temps aux traîneurs, et de se procurer, s'il y avait moyen, du pain pour la réserve; car le désordre que les traîneurs avaient commis à Villa-Franca, et même tout le long de la route, était tel que le peuple fuyait de ses maisons dans la consternation. A Villa-Franca les fours qui avaient été loués par les commissaires britanniques pour l'usage de l'armée, furent enfoncés et pillés,

et la réserve avec laquelle sir John Moore couvrait la retraite, fut réduite à la plus grande détresse, faute de provisions.

Ces désordres doivent, à mon avis, être attribués aux circonstances suivantes. Pendant les marches de nuit, plusieurs hommes restaient en arrière, d'autres se portaient en tête des colonnes; le nombre des uns et des autres devenait de plus en plus considérable, et comme aucnn d'eux n'était avec son régiment, on ne pouvoit faire aucun arrangement pour leur délivrer les provisions que le commissariat se procurait. La nécessité les força à employer toute sorte de moyens pour se nourrir. Un acte de déprédation en amenait un autre, et comme il n'y avait pas de pause pendant laquelle il fût possible de rétablir l'ordre, le mal continua à s'accroitre jusqu'à l'arrivée de l'armée à la Corogne; et l'on peut, à juste titre, attribuer à cette cause les quatre cinquièmes de la perte que l'armée essuya.

Dans l'après-midi du 3, il fut rapporté que l'ennemi s'avançait avec des forces considérables; sir John Moore marcha aussitôt en avant, et jugeant, d'après l'apparence de l'ennemi ainsi que d'après les nouvelles qu'il avait reçues, que sa détermination était de suivre l'armée britannique avec des forces suffisantes pour l'engager, il retira sa réserve dans Villa-Franca, d'où la retraite pouvait être continuée sans que l'ennemi en eût immédiatement connaissance. Sir John Moore fit cette nuit-là une halte de quelques heures à Herreas, et de là dépêcha un

aide-de-camp, portant ordre aux trois divisions des lieutenans-généraux sir John David Baird, Hope et Fraser de faire halte à Lugo, où dans l'espoir de trouver une quantité suffisante de provisions que le commissariat avait fait envoyer de la Corogne, il se proposer de rassembler l'armée.

Le dragon d'ordonnance qui était chargé de porter l'ordre de halte aux divisions de tête de l'armée, perdit son chemin, et, en conséquence de cet accident, le lieutenant-général Fraser ne reçut l'ordre que le 5 au soir, quand sa division avait déjà marché jusqu'à Sobrado, sur la route de Vigo. Il donna sur-le-champ l'ordre de retourner à Lugo, mais ce ne fut que le 17 que cette division put accomplir sa marche; et alors, soit à cause de la longueur du chemin qu'elle eut à faire, soit par le mauvais état des routes et la fatigne excessive des officiers et des des soldats, elle arriva extrêmement affaiblie et diminuée.

L'infanterie ennemie commença à arriver à une légère distance des postes avancés britanniques dans le cours de la journée du 7; et dans l'espoir que l'ennemi serait tenté d'attaquer le lendemain, sir John Moore rangea son armée en bataille afin de le recevoir. A cette époque, les ressources du commissariat avaient totalement manqué. Tous ses efforts n'avaient abouti qu'à pouvoir fournir, le 8 au matin, le pain et la viande nécessaires pour deux jours, et même il y eut plusieurs corps qui ne purent recevoir qu'une distribution partielle, faute de moyens de pouvoir

transporter les provisions aux troupes. Dans des circonstances pareilles, le délai aurait été aussi funeste qu'une défaite. Sir John Moore, voyant que l'ennemi refusait le combat le 8, pensa que la marche la plus avantageuse était d'attaquer; mais quand bien même cette attaque eût été suivie de tout le succès qu'on pouvait attendre, considérant la supériorité de nombre de la cavalerie de l'ennemi, elle aurait encore occasionné un jour de délai, et l'on ne pouvait se procurer des provisions qu'autant que l'armée marchait sur ses magasins, le département du commissariat n'ayant plus alors aucun moyen de transport.

L'ordre de continuer la retraite fut donc donné et exécuté dans la nuit du 8.

Il est temps maintenant d'expliquer pourquoi la Corogne fut préférée à Vigo, où les transports étaient rassemblés comme le point pour faire rembarquer l'armée.

En premier lieu, tel était l'état l'armée, que c'était un objet de la plus haute importance d'abréger la marche autant que possible. La distance de Lugo à Vigo est juste le double de celle de Lugo à la Corogne; et en second lieu, si sir John Moore eût marché par la route directe de Vigo, c'est-à-dire par Mellid, il lui aurait fallu se résoudre à abandonner la totalité de son artillerie, cette route n'étant praticable ni pour des canons, ni pour des voitures d'aucune espèce; il avait toujours en vue la probabilité qu'il serait obligé d'avoir une bataille avant de pouvoir se rembarquer; et dans cette per-

suasion, il est probable que les circonstances même les plus pressantes n'auraient pas pu le réconcilier à l'idée d'abandonner son artillerie. Il donna donc la préférence à la Corogne, malgré tous ses désavantages, et il envoya un exprès à Vigo, avec ordre d'y faire venir les transports.

Lorsque l'arrivée de ces bâtimens à la Corogne fournit le moyen d'embarquer l'armée sans combattre, sir John Moore donna les ordres de l'embarquement, n'hésitant point de sacrifier sa propre gloire à la sûreté de l'armée qu'il espérait encore être utilement employée à la cause de l'Espagne. L'imprudence des Français en essayant d'interrompre l'exétion de cette mesure, tout en leur infligeant la honte d'être complétement repoussés, fut malheureusement suivie de la plus grande perte que l'armée britannique pût essuyer par la mort de son brave et héroïque commandant.

Il n'entrait pas dans mon objet de donner aucun des autres détails de la campagne, je m'en suis soigneusement abstenu. Ils seront probablement donnés au public par une main plus habile.

N°. 12.

Manifeste de la Nation espagnole à l'Europe; publié par la Junte Suprême Centrale (1809).

Nations et Républiques de l'Europe, princes; hommes de bien de toutes les classes et de toutes

les conditions, le peuple Espagnol, et, en son nom, la junte de gouvernement à laquelle l'autorité est confiée, à raison de l'emprisonnement injuste du Roi, entreprend de mettre sous vos yeux le récit des infortunes et des persécutions qu'il a éprouvées; et en vous traçant ainsi un tableau fidèle de sa situation, et un exposé sincère de ses projets, il est certain de vous inspirer de la pitié pour ses malheurs et de l'intérêt pour son sort.

Tout l'univers a connu l'attachement constant de l'Espagne à la cause de la France, et l'amitié qu'elle lui a conservée sans interruption pendant un siècle entier. Faire la guerre à l'une était un acte d'hostilité contre l'autre. Il en était de même de la paix; leurs alliances et leurs liaisons étaient toujours les mêmes. Mais la France, par sa prépondérance en Europe, par l'influence de ses souverains, qui étaient considérés comme la branche principale de la famille des Bourbons, réglait les entreprises et dirigeait les opérations des deux pays. Les avantages de cette union étaient conséquemment tous de son côté, et l'Espagne n'en tirait d'autre bien et d'autre gloire que d'être le premier et le plus puissant instrument de l'agrandissement de son allié.

Cette union subsista jusqu'à la révolution française; mais alors l'expulsion de la famille royale du trône de ses ancêtres, abrogea pour jamais le pacte qui liait les deux nations. D'autres vues, d'autres relations, une politique extérieure différente, dûrent être adoptées par la monarchie espagnole d'a-

près ces circonstances ; et Charles IV parut vouloir ce changement de système, lorsqu'en 1793, il déclara la guerre contre la France, et unit ses forces à celles de la coalition. Mais le favori (Manuel de Godoy, prince de la Paix), qui possédait une influence irrésistible dans nos conseils, conduisit très-mal nos opérations dans le moment de la lutte, et fit encore de plus mauvais arrangemens pendant les intervalles de tranquillité dont nous avons joui. A une guerre malheureuse succéda une paix déshonorante, et à cette paix une alliance inégale et ruineuse. Depuis ce moment l'Espagne a été attachée au char de la France, et a été brisée par sa course rapide et désordonnée.

L'industrie de la France était alimentée et soutenue au moyen des trésors de l'Espagne et des Indes. Nos armées étaient à elle, ainsi que nos ports, nos vaisseaux et jusqu'à nos colonies. Cette étroite liaison entre les deux pouvoirs était maintenue, de notre côté, par une bonne foi et une amitié sans réserve ; nous avons toujours reçu les Français comme des frères, et dans les deux expéditions qu'ils ont faites en Espagne, nos paysans se privaient eux-mêmes de pain, qui était alors très-rare, pour les nourrir ; les femmes elles-mêmes abandonnaient leurs lits, afin d'offrir à leurs soldats fatigués le repos dont ils avaient besoin. Comment les Français ont-ils pu oublier de tels services ! Que ceux qui sont susceptibles de honte, rougissent de leurs crimes ! Ceux qui n'éprouveront aucun remords ont

renoncé à tout ce qui constitue le bonheur et la dignité humaine, pour servir les projets d'un homme dont l'ambition n'est jamais satisfaite.

Quels sont les avantages que l'Espagne a retirés de cette monstrueuse alliance? Deux guerres maritimes également fatales; nos escadres sacrifiées à la politique prévoyante de nos alliés actuels ; de riches colonies perdues; nos liaisons avec l'Amérique interrompues, liaisons qui faisaient le nerf de notre industrie ; la Louisiane échangée avec les Français pour l'Etrurie, et vendue immédiatement au mépris des stipulations expresses de l'aliénation ; l'Etrurie, qui était le prix de cette concession et des sommes immenses payées, arrachée ensuite par la violence au souverain qui la possédait; des flots d'or et d'argent qui coulaient d'Espagne en France pour satisfaire l'avarice des tyrans révolutionnaires, enfin, l'administration corrompue du favori, protégé et soutenu par les Français. Tels ont été les fruits empoisonnés de cette fatale amitié.

Le but unique et constant que notre cabinet s'est proposé, a été de remplir l'attente des Français. Charles les regardait comme les instrumens de sa ruine, mais le favori sacrifiait tout à sa propre conservation, et il n'était pas de bassesse, pas de soumission servile à laquelle il ne consentît pour favoriser leurs desseins. Nos princes, oubliant qu'il n'y avait de sûreté pour eux que dans l'amour et le respect des peuples, aveuglés par une fatale sécurité, couraient à leur ruine, de concessions en conces-

sions, et attendaient leur salut du serpent qui préparait leur chûte.

La flamme rapide qui dans sa course a dévoré l'Italie et la Hollande, qui a détruit le système politique de l'Allemagne, et anéanti la Prusse, fut arrêtée dans ses progrès par la paix de Tilsit, mais tout à coup elle tourna sa furie sur l'Ouest. L'occupation injuste du Portugal, des prétendues expéditions en Afrique, servirent de prétextes pour l'introduction des troupes françaises en Espagne, et l'offre faite au favori d'une souveraineté dans ce royaume, fut un appât pour l'engager à servir de si noirs projets. A ces manœuvres, il faut ajouter les transactions scandaleuses qui ont eu lieu à l'Escurial; les divisions malheureuses de la famille royale qui étaient fomentées par la perfidie française. L'Espagne et l'Europe entendirent avec stupeur l'accusation de parricide intentée par Charles IV contre son successeur, et elles furent saisies d'horreur lorsqu'elles virent un père ordonner que le glaive de la justice tombât sur son premier né. Mais l'Espagne et l'Europe repoussèrent cette infâme calomnie, et il ne resta pas la moindre tache sur le caractère d'un prince innocent et vertueux, privé de la confiance et de l'affection de ses parens, qui jamais n'oublia le respect qu'il leur devait, et dont le seul crime était d'être craint et détesté par le favori. Cè misérable n'osa pas consommer le crime qu'il projetait, et alarmé de la vengeance dont le menaçait la loyauté espagnole, il abandonna cet af-

fraux dessein, et par cet effort sans succès, il fit un pas de plus vers le précipice dans lequel il allait tomber.

Tandis que les troupes françaises entraient en Espagne, Napoléon donnait ordre à ses généraux de mettre ses projets à exécution. Les forteresses de Pampelune, de Barcelonne et de Figueras furent saisies par trahison, par ces mêmes soldats qui avaient été reçus dans le pays comme amis et alliés. Lorsque cette violation des lois et de l'hospitalité fut connue, tout le royaume fut alarmé, et le Gouvernement fit des remontrances; mais le faible monarque, au lieu d'opposer la force à la violence, se contenta des mauvaises excuses des Français, et retomba dans la grande léthargie qui absorbait ses facultés. Ils avancèrent alors vers la capitale, et le mystère fut dévoilé. Le mépris avec lequel ils parlaient de la nation et de ses souverains, augmenta l'inquiétude publique et fit naître les craintes des hommes les plus imprévoyans qui avaient cru d'abord que tous ces mouvemens avaient pour but de détruire la tyrannie de Godoy. Le Roi lui-même, tout à coup détrompé, se mit en route pour l'Andalousie avec le projet d'émigrer dans le nouveau monde.

Tel était l'état de la nation Espagnole, qu'elle n'avait plus ni espoir à entretenir, ni égards à conserver. Elle se vit privée de ses princes; elle resta sans gouvernement et sans protecteur, abandonnée à la merci des étrangers, et exposée au même sort que le Portugal, où les Français avaient

été reçus sans opposition, et où, pour donner une première idée des réformes qu'ils annonçaient, ils confisquèrent les propriétés publiques et particulières, et levèrent d'immenses impôts qu'ils regardaient comme la rançon des habitans. L'Espagne fit enfin entendre sa voix; elle résista aux projets de la famille Royale; des-lors, le favori fut condamné à cet état de nullité d'où il il n'aurait jamais dû sortir, et ses patrons ne voulant ou ne sachant pas régner sans lui, abdiquèrent en faveur de leur héritier le trône de leurs pères. Ferdinand VII fut solemnellement proclamé et universellement reconnu par ses sujets. La nation passa tout-à-coup de la mort à la vie, la confiance fut rétablie et le bonheur lui fut rendu. Personne ne connaît mieux que les Français, s'ils osaient l'avouer, l'unanimité des sentimens, et la joie nationale qui se fit alors remarquer dans tout le royaume.

Les relations d'amitié qui paraissaient subsister entre les deux pays, n'étaient pas détruites; Ferdinand VII essaya, au contraire, de les rendre encore plus étroites. Etant encore prince des Asturies, il avait recherché l'amitié de Bonaparte, et avait imploré son appui contre l'oppression sous laquelle il gémissait; il avait même manifesté le désir de s'unir à sa famille. Devenu monarque de l'Espagne et des Indes, il resta fidèle à ce qu'il avait d'abord professé, et envoya à Napoléon un Ambassadeur extraordinaire, pour lui annoncer son accession au trône, lui renouvellant en même temps l'offre de

s'unir à quelqu'un de sa famille. Lorsqu'il apprit que Napoléon s'était mis en route pour l'Espagne, il envoya son frère pour le complimenter, et supposant, d'après les discours des émissaires perfides de Bonaparte, que celui-ci voulait le voir à son arrivée dans l'intérieur de l'Espagne, il partit pour accélérer cette entrevue.

Quel est l'être qui, n'ayant pas abjuré tous les sentimens d'humanité, aurait pu être insensible à de telles preuves d'amitié et de confiance? Napoléon, continua de tromper le roi par ses artifices, et l'innocente victime avança de Burgos à Vittoria, de Vittoria aux frontières et des frontières à Bayonne. Là, enfin, il rencontra son allié, qui, le voyant pris dans ses filets, lui dit qu'il fallait renoncer à la couronne que le vœu unanime du peuple avait mise sur sa tête.

Afin de vaincre la répugnance qu'il supposait à un prince espagnol pour accéder à une proposition si humiliante, il eut soin de faire rencontrer à Bayonne les augustes parens et leur fils, et de les forcer à révoquer l'abdication qu'ils avaient faite en sa faveur. Là, feignant de s'établir le défenseur des droits du père contre le fils, se prévalant de ce respect filial que, dans toutes les occasions, celui-ci avait manifesté, et triomphant de la malheureuse situation de tous, il force le fils à rendre la couronne au père, et celui-ci à la remettre dans ses mains.

Et quelle était la situation, quels étaient les sen-

timens du peuple espagnol, tandis que cette scène de disgrâce et de tyrannie se passait; tandis que toutes les lois fondamentales de la monarchie étaient violées, et le vœu national foulé aux pieds? Retenue par sa loyauté et par ses sentimens pacifiques, aussi long-temps qu'il y eut lieu d'espérer que le roi serait reconnu, la nation ne montra ni impatience ni haine contre les Français qui, établis dans la capitale et ses environs, recevaient, au nom de Ferdinand et de son gouvernement, tous les secours de l'hospitalité la plus généreuse. Mais quand elle vit que, malgré les promesses qui avaient été faites, le roi ne retournait pas; lorsqu'elle vit les piéges dans lesquels il avait été enveloppé à Bayonne; lorsqu'elle lut les papiers incendiaires dans lesquels on déclamait contre la révolution heureuse qui l'avait mis sur le trône; lorsqu'elle vit les tristes restes de la famille royale brutalement arrachés de leurs foyers, ce fut alors seulement que le mécontentement public éclata en plaintes et en clameurs, et que l'indignation générale se manifesta par des hostilités ouvertes.

Les Français prirent avantage de cette violente agitation, et leurs atroces intrigues préparèrent les mémorables événemens du 2 mai. Ils eurent alors recours à la terreur, et crurent qu'en soumettant la capitale, ils réduiraient la nation toute entière. Il s'offrit bientôt à eux une occasion qu'ils auraient pu aisément prévenir, s'ils avaient eu des intentions pacifiques. Avides de sang et de tyrannie, ils par-

vinrent à faire soulever un peuple innocent, et le carnage ensanglanta bientôt les rues paisibles de Madrid. Les habitans coururent aux armes, et unis pour la vengeance, ils apprirent aux Français comment on méprise la mort, et manifestèrent plus de courage que leurs vils assassins, qui se trouvaient protégés par l'épaisseur de leurs phalanges et par toutes les ressources de leur discipline militaire. Le sang humain inonda toutes les avenues, et quoique inégaux en nombre, abandonnés par leur gouvernement, délaissés par leurs officiers qui se cachèrent lâchement, les braves qui avaient pris les armes soutenaient la lutte avec fermeté, et dans plusieurs endroits avec avantage, lorsque les accens de la paix se firent entendre de la part des magistrats, qui furent accueillis avec respect et écoutés avec obéissance.

Le combat cessa, et ici le crime commença les vengeances. Les Français établirent leurs postes dans la capitale, et les individus trouvés avec des armes ou même avec des instrumens qui y ressemblaient, furent saisis et massacrés sans formalités et sans jugement, la même nuit et le jour suivant, en face de leurs propres maisons. Pendant cet intervalle effrayant, le silence ne fut interrompu que par le travail des bourreaux et par les gémissemens des victimes, et les braves Espagnols désarmés ne purent venger le meurtre de leurs frères.

Ce jour affreux remit entre les mains des Français tous les pouvoirs de l'Etat, et l'abdication

signée à Bayonne, qu'on apprit presqu'en même temps, annonça au peuple que sa destinée dépendait à l'avenir de la volonté de Napoléon. Celui-ci céda alors la couronne d'Espagne à son frère Joseph; et, afin de sanctionner cet acte d'une manière conforme à la bouffonnerie française, il convoqua à Bayonne une prétendue junte espagnole, dont quelques-uns des membres étaient vendus, d'autres étaient des imbécilles, et presque tous des êtres nuls qui n'étaient que des marionnettes entre les mains de l'habile charlatan qui les faisait mouvoir. Cette junte, sans pouvoir reconnu, sans aucune délégation de la part du peuple, donna son approbation à ce misérable fatras que Napoléon et ses secrétaires osèrent décorer du titre pompeux de Constitution espagnole. . . . .

Après avoir pratiqué tout ce qu'il y a de plus vil en fait de perfidie, et de plus détestable en fait de méchanceté, ces sophistes impudens affectèrent de parler de constitutions, de lois, de réformes; et ne pouvant se prévaloir d'aucun droit pour légitimer leurs usurpations, ils imaginèrent de pallier leurs crimes en promettant de régénérer l'Etat. Mais une nation composée de douze millions d'individus, n'a pas besoin de Mentor. Grands dieux! Quels sont ces hommes qui prétendent nous instruire? eux qui n'ont pas fait une loi qu'ils n'aient détruite, qui n'ont pas établi un seul gouvernement qu'ils n'aient ensuite flétri; eux qui, après s'être proclamés les défenseurs des droits de l'homme, et

ensuite des principes des gouvernemens légitimes, les ont détruits les uns et les autres dans leur propre pays, et dans tous ceux où ils ont porté leurs armes ; eux qui ont alternativement commis et enduré des horreurs sans fin pour établir cette liberté dont ils ne savent pas jouir, et qui, au terme de cette carrière, sont devenus les méprisables instrumens de la plus extravagante ambition. Ne nous soumettons plus désormais à l'avidité de ces brigands qui ont spéculé sur les dépouilles de l'univers, et qui sont venus pour nous enlever cette aisance acquise par les travaux d'un siècle. Ne soyons plus les vassaux de ce maître subalterne qui n'est là placé que comme un mannequin que le tyran fait mouvoir à son gré. Ne permettons pas que notre jeunesse soit transplantée dans des pays lointains, afin d'égorger des nations qui ne nous ont jamais fait aucun mal, comme les conscrits d'Italie et d'Allemagne qui sont venus verser notre sang sur notre propre territoire. Si le sang qui circule dans nos veines doit être versé, offrons-le au moins comme un sacrifice à notre pays, et non comme un hommage à l'ambition d'un maniaque. Il vaut mieux combattre et mourir près des tombeaux de nos ancêtres, sur les rives du Tage, de l'Ebre et du Guadalquivir, que d'être les instrumens du crime dans les régions glacées qu'arrosent la Vistule et le Danube.

Tels ont été les sentimens qui ont animé cette généreuse nation. Les provinces coururent aux armes, et, ayant proclamé de nouveau le souverain

auquel elles avaient juré fidélité, elles s'avancèrent contre les légions disciplinées de la France. Rien ne put d'abord résister à l'impétuosité de leur patriotisme; vingt-trois mille hommes, la fleur de l'armée française, commandés par un des plus habiles généraux de Napoléon, furent mis en déroute dans les plaines de Baylen, et obligés de se rendre prisonniers. Les Catalans, voyant les forteresses de Figuéras et de Barcelonne occupées par l'ennemi, rassemblèrent une armée nombreuse, et Mauresa et Gerona continrent l'ennemi qui venait pour les détruire. Enfin, Sarragosse, cette ville ouverte de tous côtés, n'ayant d'autres boulevards que le cœur de ses habitans, résista aux tentatives de Napoléon, qui, comme un monstre vomi par l'enfer, répandait de son palais à Bayonne la désolation sur notre pays, ordonnait l'extermination d'un peuple naturellement pacifique, et dont le seul crime était sa loyauté pour son souverain. Les foudres de la guerre préparées par nous, et saisies à Pampelune par la trahison, servaient contre nous d'instrnmens de destruction. Mais les Arragonais, déterminés à défendre leur ville, s'élancèrent sur l'ennemi, et dans les rues de cette capitale, sont tracées en caractères de sang les preuves de leur triomphe et de leur courage.

Les Français vaincus dans toutes les directions, cherchèrent leur salut dans la fuite, et allèrent camper sur les bords de l'Ebre. Là, ils se mirent à l'abri dans des forteresses qu'ils avaient occupées

par trahison, jusqu'à ce qu'ayant reçu des renforts, ils pussent espérer de recommencer leurs attaques avec avantage. La nation Espagnole dont le caractère n'est pas comme celui des sujets de Napoléon un composé de vanité et de fourberie, ne cachera pas à l'Europe que dans cette seconde lutte, elle n'a pas été aussi favorisée par la fortune que dans la première. Nos troupes ont payé le tribut de l'inexpérience, et après les victoires d'Espinosa, de Burgos et de Tudela, l'ennemi est rentré dans notre capitale. Les vainqueurs, avec cette arrogance qui leur est naturelle, se sont crus triomphans, comme si la monarchie toute entière était renfermée dans les murs de Madrid. Si l'on avait voulu croire les contes qu'ils débitaient, il aurait semblé que nos armées s'étaient évanouies comme la fumée qui enveloppe un champ de bataille, et que l'Espagne n'avait plus ni forces à opposer à ses ennemis, ni conseils pour diriger ses opérations, ni ressources pour prévenir sa destruction totale. Toutes ces assertions sont fausses. Le gouvernement qui a été choisi par la nation, n'a jamais été plus respecté, il n'a jamais mieux éprouvé toute la force que lui donne son union, et toute l'ardeur qui l'anime pour la cause publique. A sa voix, les provinces ont redoublé d'efforts; de nouveaux enrôlemens, de nouvelles contributions, de nouveaux sacrifices ont, en un instant, rempli le vide occasionné par les revers. Les Français, au lieu de ce triomphe facile qu'ils espéraient, et du pillage sur lequel

ils avaient compté, se sont vus tout-à-coup environnés par de nouvelles armées et sont obligés de concentrer leurs forces pour soutenir des attaques qu'ils n'avaient pas prévues. Le tyran s'est trompé dans ses noirs calculs; toutes ses intrigues, tous ses artifices, ses avantages et ses victoires n'éteindront jamais dans le cœur d'un seul Espagnol la haine qu'il porte au gouvernement français, ni ne rallentiront nos efforts pour réparer les pertes que les caprices de la fortune nous ont fait essuyer.

Telle a été l'origine de la guerre barbare que les Français ont entreprise contre les Espagnols, sans prétexte et même sans déclaration préliminaire. Comme si l'Espagne n'appartenait pas au monde civilisé, aucune des lois qui président aux rapports des nations entr'elles n'a été respectée par les aggresseurs. Il n'est pas nécessaire que, pour faire sentir au monde les injustices que nous avons éprouvées, nous ayons recours aux distinctions subtiles de la loi publique, ou à des interprétations diplomatiques des traités existans. Le paisible voyageur qui éprouve tout-à-coup la trahison de son compagnon métamorphosé en un vil assassin, n'a besoin que de peu de mots pour justifier les moyens de défense personnelle auxquels il a recours; l'instinct de sa conservation, ce code qui fait la base des sociétés, et le mouvement naturel de ses passions lui fournissent sur-le-champ des moyens de vengeance. Nous avons perdu nos souverains; nous sommes menacés de l'abrogation, des lois et des

coutumes que nous respectons, et exposés jusques dans l'asile sacré de nos maisons aux violences les plus inouies. Ces hommes que nous avons reçus dans nos foyers comme des hôtes et comme des amis, les ont teints du sang de leurs propres habitans, dont les mères et les filles ont été exposées à tous les excès de la plus infâme brutalité : ces femmes et ces filles qui auparavant avaient vu leurs époux et leurs parens massacrés, et leurs enfans portés en triomphe à la pointe des baïonnettes! Le sanctuaire du temple à été profané par les sacrilèges les plus révoltans, et les prêtres ont été égorgés aux pieds des saints autels. Ainsi outragés par la brutalité et par le crime, nous devons ou vaincre ou périr. Nous serions encore plus vils que le tyran lui-même n'ose le dire, si nous ne savions pas ce que, dans de telles circonstances, nous devons à nos ancêtres et à nous; mais nous ne sommes pas disposés à nous montrer indignes du nom d'Espagnols en devenant les objets du mépris de l'Europe ou de la faveur de Bonaparte. La terrible lutte dans laquelle l'Espagne est engagée, n'affectera pas exclusivement dans ses résultats, son bonheur et ses intérêts. Souverains de l'Europe, vous qui avez été trompés et insultés; Peuples de l'Europe, vous qui êtes exposés à la tyrannie et à l'oppression de la France, verrez-vous avec indifférence la seule occasion qui vous est offerte de recouvrer votre indépendance, de venger vos injures et de rétablir cet équilibre pour lequel on avait répandu tant de sang, entrepris

tant de guerres, formé tant de coalitions ? Le pouvoir et l'embition de Charles-Quint, et de Louis XIV, rencontrèrent des obstacles. Un nouveau tyran plus terrible que tous ceux qui l'ont précédé s'est levé tout-à-coup : seriez-vous maintenant insensibles aux dangers dont il vous menace, et endormis dans une lâche inaction, subirez-vous le sort auquel il veut vous condamner ?

Pendant quinze ans, l'ambition de la France a a été occupée à agiter et détruire l'Italie. Ce pays, théâtre constant de la guerre, a vu s'évanouir tous les avantages d'une paix permanente ; il s'est vu ravir les monumens sublimes du génie pour satisfaire l'orgueil de ceux qui sont incapables de les imiter. Ecoutez, Italiens, la voix d'une nation qui, unie autrefois avec vous dans les combats, humilia l'orgueil de la France sur les bords du Garigliano et dans les plaines de Pavie. L'Espagne ne réclame pas l'autorité qu'autrefois elle a eue sur vous ; elle vous invite à vous unir à elle, et à répondre à l'appel de la liberté ; et ce pays, combinant ses efforts avec les vôtres, bénira le jour où il pourra vous saluer comme une nation indépendante, grande et puissante.

La Suisse a les mêmes calamités, les mêmes persécutions, et peut-être même de plus grandes pertes à déplorer. Son voisinage avec la France a été la cause de sa ruine. Convertie en un vaste camp pour l'avantage des armées françaises, elle a été obligée de renoncer aux lois de son antique et vénérable confédération, et de recevoir une nouvelle cons-

titution de la main des tyrans de la France.

La Hollande n'a à espérer aucune réparation pour l'humiliation et l'opprobre auxquels elle est exposée ; sans navigation, sans commerce, sans colonies, privée de sa constitution et de ses lois, obligée de reconnaître un roi qui n'a ni gloire, ni talens, ni vertus, elle doit ou consentir à une honteuse dégradation, ou avoir recours aux armes pour venger ses infortunes et les insultes qu'elle a reçues.

L'Allemagne et son antique empire ont été bouleversés par les intrigues d'un système fédératif ; ses libertés ont été foulées aux pieds ; les dépôts de son commerce ont été pillés, et ses peuples ont été désolés par des guerres sanglantes. La monstrueuse confédération du Rhin s'est élevée sur les ruines qui couvrent les rivages de ce fleuve, et le chef de cette union cent fois plus puissant que le chef de l'empire germanique, fera de ses rapports avec les membres qui la composent, une alliance monstrueuse entre le faible et le puissant, entre l'esclave et le tyran.

L'Autriche montrera-t-elle maintenant de l'irrésolution ? Après s'être engagée dans trois guerres longues et cruelles pour l'aggrandissement de son pouvoir, restera-t-elle dans l'inaction, quand toute son existence dépend des efforts les plus prompts et les plus vigoureux. Oubliera-t-elle avec quelle perfidie Napoléon trompa la Prusse afin de l'humilier à Ulm et à Austerlitz, et comment ensuite, se pré-

valant de la torpeur de l'Autriche, il réduisit la Prusse en poudre dans les plaines de Jéna. Coalisée autrefois avec l'Espagne, elle fixa des bornes à l'impétuosité d'une nation toujours inquiète et ambitieuse. L'Espagne l'invite encore à une guerre contre l'ennemi commun. Si l'Espagne succombe, l'Autriche est anéantie.

La Russie, se confiant dans l'immense étendue de son territoire, peut dans ce moment ne pas concevoir de craintes, parce qu'elle se croit sur un pied égal avec l'oppresseur du reste du continent; mais lorsqu'il se sera agrandi en subjuguant les nations, lorsqu'il unira sous son autorité les empires de l'Ouest et du Sud, alors à la ruine déjà effectuée de son commerce, elle devra ajouter la dégradation d'obéir aux ordres de Napoléon son vainqueur.

Oui, princes et nations du continent, votre conservation est identifiée avec la nôtre. Ce grand système d'asservissement continental, dont les Français parlent sans cesse, comprend votre ruine dans leur agrandissement. Ne vous le dissimulez pas: l'ambition de Bonaparte a déjà triomphé de l'Italie, de la Hollande, de la Suisse, et a fait des Etats de la Confédération du Rhin autant de provinces de son empire. Avec les forces de l'Espagne et du Portugal il se propose d'effectuer la destruction de l'Autriche, et ensuite d'assembler les forces de l'Europe pour repousser l'infortuné Alexandre dans les déserts de la Tartarie. Alors, mais seulement quand tout cela sera accompli, son ambition sera peut-être satisfaite. Les anciennes dynasties disparaîtront, lui et sa famille

règneront despotiquement sur les nations ; un autre système féodal, plus révoltant que l'ancien, sera établi ; et les lumières acquises pendant trois siècles, l'industrie et la civilisation qui se sont perfectionnées durant ce long espace, retomberont dans le chaos où elles étaient auparavant.

Mais le tyran ne peut pas encore recueillir le fruit de ses intrigues et de ses violences. L'Angleterre, forte des grands avantages de sa situation insulaire ; de sa puissance et de ses loix, sourit avec dédain à l'aspect des convulsions frénétiques d'un tyran audacieux.

Souverains de l'Europe, qu'avez-vous donc à faire ? Tout vous invite à agir ; une occasion favorable, un intérêt pressant, et un danger imminent. Si vous voulez exister, saisissez vos armes. Depuis les bords de la Shield jusqu'au Tibre, depuis la Néva jusqu'au Guadalquivir, peut-il y avoir un autre objet que celui de faire la guerre à la France ? Peut-être doutez-vous du succès. Ne vous y trompez pas, les Français ne sont ni invulnérables ni invincibles ; les plaines de Valence et de Sarragosse, et les montagnes de Baylen, ont dévoilé au Ciel et à la terre leur honte et leur dégradation. Oh ! vous, monarques et habitans du continent, imitez notre fermeté, notre persévérance, et le monde, menacé de destruction par la brutalité du monstre que nous combattons recouvrera enfin le repos et l'indépendance.

Signé Martin de Garay,
Secrétaire de la junte suprême.

Au palais d'Alcazar, à Séville, le 1er janvier 1809.

N°. 13.

Mesures prises par la Régence de Portugal, aussitôt la connaissance qu'elle a eue des succès de Bonaparte.

Le Portugal, réveillé tout-à-coup d'un assoupissement qui inquiétait les amis de sa gloire et de son indépendance, paraît sentir ses périls. C'est annoncer que bientôt il sera en état de les braver. Déjà il a fait marcher au secours des Espagnols une force de trois mille hommes, qui n'est que l'avant-garde de l'armée qu'il organise avec la plus grande activité. A la première nouvelle des succès de Bonaparte, toutes les divisions ont cessé dans ce royaume, et la régence, ralliant autour d'elle les opinions divergentes, a publié une proclamation qui ne permet à personne d'être indifférent aux dangers de la patrie, et un décret qui punit la lâcheté et la désobéissance aussi vigoureusement que la trahison. « Aux armes, a-t-elle » dit aux Portugais, aux armes! Les dangers de la » patrie exigent que la nation entière se lève en » masse ; des armes dans les mains de nos défenseurs » sont des instrumens de triomphe. Montrons-nous » dignes d'être les descendans de ces braves Lusita- » niens, qui battirent les armées romaines. Souve- » nons-nous que nos ancêtres ont chassé du royaume » les Arabes, endurcis à la guerre, qu'ils ont porté » la terreur sur les côtes de l'Afrique, et fondé, dans

» l'Orient un vaste empire. » La régence fait ensuite un tableau énergique de tous les désastres qui signaleront le retour des oppresseurs du Portugal, si la nation ne se lève pas pour les combattre, et de l'opprobre éternel qui couvrira le nom Portugais si ceux qui le portent souffrent qu'une tyrannie qu'ils ont contribué à détruire, les condamne à la dégradation de l'esclavage.

A la suite de cette proclamation est un décret qui ordonne : 1° Que tous les mâles sans exception seront armés d'une pique longue de six à sept pieds, ou de telles autres armes que l'on pourra se procurer

2° Que dans toutes les villes et bourgs les entrées des rues seront fortement barricadées, afin que les habitans puissent se défendre lorsque l'ennemi se présentera.

3° Qu'il sera fait une liste de toutes les personnes en état de commander, afin que, sur-le-champ, les nouvelles levées se trouvent sous les ordres d'officiers expérimentés.

4° Que tous les généraux chargés du gouvernement militaire des provinces, diviseront leurs gouvernemens en districts, et nommeront pour chacun un officier habile, qui sera chargé, dans l'arrondissement c[illegible]nfié à sa surveillance, de l'organisation des nouvelle[illegible]vées et du choix des officiers qui doivent les com[illegible]der ; les compagnies ainsi organisées s'exercer[illegible]ur-le-champ au maniement des armes ; tous les m[illegible] depuis l'âge de 15 ans jusqu'à celui de 60 sont requis pour ce service.

5° Que toute personne qui refusera de concourir à la défense du pays, sera punie de mort, ainsi que celles qui prêteraient quelqu'assistance à l'ennemi.

6° Que tout village qui ne se défendra pas contre l'ennemi sera brulé et rasé.

On ne peut se dissimuler que ces mesures ne soient d'une grande sévérité, mais les circonstances les justifient; bien plus, elles les exigent, et il nous reste à désirer que ceux qui ont été assez énergiques pour les concevoir, soient assez inaccessibles à toute autre considération que celle du salut public pour les exécuter.

No. 14.

Récapitulation générale des pertes éprouvées par les armées françaises depuis leur entrée en Espagne et en Portugal.

Ce calcul est fondé sur des données publiquement connues; et quiconque se donnera la peine de les examiner, trouvera que le nombre est plutôt diminué qu'exagéré.

Première campagne.

Enlevés par les maladies, à Madrid, à Burgos, dans la Biscaye, la Navarre, etc., etc. . . . . 11,000 h.

Dans la Catalogne. . . . . 8,000.

Ci-contre. . . .	19,000 h.
A Sarragosse, dans diverses actions et durant le premier siége.	10,000.
A Valence et dans la Manche. . .	8,000.
Tués et faits prisonniers dans l'Andalousie, y compris l'escadre française à Cadix.	30,000.
Pendus, et détruits par la fureur du peuple et des particuliers, déserteurs, etc.	11,000.
Tués par les Anglais en Portugal, et enlevés par les maladies.	8,000.
Tués en diverses actions dans la Vieille Castille.	6,000.

Seconde campagne.

Péris dans plusieurs actions contre l'armée du centre, comprenant celle de Léon.	3,000.
Le 23 novembre, à Tudela. . . .	6,000.
Pendant le second siége de Sarragosse, et dans différentes actions contre les Arragonnais, y compris les déserteurs. .	17,000.
Dans les diverses actions en Catalogne.	10,000.
Tués et blessés par l'armée de Blacke, dans la Biscaye et les montagnes de l'Andero.	10,000.
Tués et blessés à Burgos, par l'armée d'Estramadoure.	1,000.
A Seapulveda, Somo-Sierra et Madrid.	7,000.

Ci-contre. . . .	146,000 h.
Dans l'Estramaudoure, dans l'affaire de Velez, et dans plusieurs actions dans la Manche.	4,000.
Péris dans leur marche de Madrid à la Corogne, y compris les actious contre les Anglais dans la Castille et la Gallice.	10,000.
Emportés par les maladies et les poignards dans leurs différentes armées. .	10,000.
Total.	170,000.

No. 15.

Fragment attribué à un des ministres de Bonaparte à Madrid, et supposé adressé à Andréossi à Vienne, intercepté sur un messager français, et donné à un voyageur anglais, M. Smith, *par un soldat espagnol qui avait tué le courrier.*

. . . . .d'évacuer Berlin.

« L'empereur venait de faire couronner son frère Joseph à Madrid, et déjà il se préparait à exécuter ses projets contre l'Autriche, en conséquence des mouvemens militaires qui s'y observaient, quand les événemens de l'Espagne attirèrent toute son attention. Il s'était peut-être trop fié aux efforts des troupes qu'il y avait laissées et aux talens des généraux, qui n'ont point répondu à ses vues. Les

Espagnols de leur côté, n'étant pas accoutumés, comme les autres peuples de l'Europe, à voir leur pays envahi, et par conséquent ignorant le pouvoir de la France, et le danger de s'attirer sa vengeance en l'outrageant, ont été facilement portés par quelques têtes exaltées à la résolution de s'armer contre leur nouveau souverain. L'empereur les aurait promptement fait rentrer dans le devoir, s'il n'eût pas senti la nécessité de paralyser, avant tout, la puissance Autrichienne : ce fut l'unique objet de sa conférence à Erfurt. A peine fut-elle terminée qu'on le vit lui-même à la tête d'armées nombreuses, traverser les Pyrénées, s'emparer de Madrid, replacer le roi Joseph sur le trône désormais inébranlable, et chasser les Anglais de la presqu'île.

« Si ceux qui conçurent l'idée de s'opposer à la France eussent été des hommes de tact, des hommes à talent et propres à créer des événemens, enfin s'ils eussent été des patriotes tels que les Anglais feignaient de se le persuader, ils en auraient agi tout autrement. Au lieu de chercher à étayer les débris d'une monarchie, déjà bouleversée, par l'effigie d'un roi qui ne sortira jamais de France, ils auraient proscrit ce roi qui les abandonnait, et avec lui son despotisme, qu'ils auraient remplacé par un gouvernement populaire, propre à intéresser le peuple à sa défense.

« Une conduite opposée a eu des suites qu'il était facile de prévoir. Des nobles déjà odieux par l'intérêt qu'ils avaient de retenir leur pouvoir, se sont

érigés en tribunal pour conserver l'ancienne monarchie avec toute son impuissance, au lieu d'opposer à la France la force presqu'irrésistible d'un état révolutionnaire.

« Les Anglais, prodigues de leur or, se sont empressés de favoriser l'exécution de mesures conçues sans prudence et entreprises sans moyens, espérant toujours, malgré une longue expérience du contraire, que leur or inspirerait l'énergie et le patriotisme. Comment ont-ils pu ne pas voir, que ce qu'ils regardaient comme un soulèvement populaire n'était que les derniers efforts d'un corps décrépit qui se débattait avant d'expirer ? Pourquoi n'ont-ils pas suggéré l'idée d'une révolution complète, justifiable dans tous les sens par l'abdication des Bourbons? Ils n'ont qu'à suivre la même politique dans l'Amérique espagnole, où sans doute ils se piqueront de soutenir les intérêts de Ferdinand VII, pour donner à la France l'ascendant qu'elle cherche à y établir, et il ne leur restera qu'à secourir les Turcs pour porter à son comble l'aveuglement d'un pareil système.

» Tandis que l'empereur ne paraît occupé que de la dispersion des insurgés dans le Sud de l'Espagne, il pense à mettre incessamment à exécution ses projets sur l'Autriche. Il ne s'attend qu'à une faible opposition d'un peuple abîmé par la guerre, pauvre et sans commerce, et qui se défie d'un gouvernement qui, jusqu'ici s'est montré incapable de le défendre. Il est cependant important que vous soyez

sur vos gardes contre toutes les mesures propres à exciter un mouvement populaire en Autriche. L'archiduc Charles, plus adroit que son frère l'empereur, pourrait profiter de l'exemple de l'Espagne, tâcher de se rendre l'ami du peuple, et, en se faisant un parti puissant, donner plus d'énergie et de promptitude aux mesures de ce gouvernement. Pour frustrer de pareils desseins, vous aurez soin d'insinuer adroitement dans les gazettes, que l'empereur Napoléon ne veut point la guerre que l'on provoquerait en continuant des événemens qui ne peuvent avoir d'autre but que de placer l'archiduc Charles (qui les suggère) à la tête d'une faction; il serait à propos même d'y donner à entendre que ce prince, sous prétexte de rendre aux armées autrichiennes leur ancienne gloire, perd de vue la tranquillité et le bien-être d'un peuple déjà ruiné.

« Ces insinuations adroites jetteront l'inquiétude et la division dans les esprits, en même temps qu'on se trouvera dans la nécessité de continuer ces mêmes armemens, par précaution, contre les démonstrations militaires qui, de notre côté, vont se faire en Bavière, dans la Saxe et en Italie.

« L'empereur Napoléon ne doute pas que l'Autriche ne restât neutre, et ne concourût même à l'exécution de ses projets ultérieurs, pourvu qu'on lui promît sa part dans la spoliation des Etats du Turc. Mais, préalablement à tout, Sa Majesté voudrait que le Corps Germanique se trouvât sans point de réunion. L'empereur d'Autriche étant donc

une fois relégué dans la Hongrie, il s'élèverait entre lui et les Etats Occidentaux de l'Allemagne, un royaume de Pologne qui s'étendrait de la Baltique au Danube, et qui, avec le temps, menacera la Russie.

» On attaquera l'Autriche de la manière suivante. L'armée de Saxe pénétrera par la Bohème, celle du Roi de Bavière et de la confédération défilera le long du Danube, tandis que l'armée d'Italie marchera sur Vienne par Gratz, et que les Russes en Moldavie menaceront la queue des armées autrichiennes. Cette conquête sera si rapide que l'empereur François signera à Bude un traité renonçant à ses Etats autrichiens et à son titre d'empereur, pour ne porter désormais que celui de roi de Hongrie.

C'est alors que commenceront les opérations contre la Turquie, etc.

No. 16.

Réunion de l'Espagne et de l'Italie à la France. — Lettre interceptée du ministre Azanza.

Mon Cher Ami,

Je vous annonçais, dans ma dernière lettre, que vous deviez vous attendre à de grands changemens. Depuis quelques jours l'horizon paraissait très-chargé, et le bruit continuel du volcan donnait des indices non équivoques d'une éruption forte et prochaine. A la fin, le voile s'est déchiré; et il n'est pas difficile de deviner que le résultat a été celui que nous craignions tant.

Vous aviez bien raison de me dire, avant mon départ, que l'empereur ne tiendrait pas la moindre promesse à ses frères, et qu'il était l'homme de *quod scripsi scripsi.* Je le croyais bien aussi, mais je n'imaginais pas qu'il pût être aussi inexorable. Vous savez déjà, mon ami, toutes mes démarches, toutes mes conférences, toutes les anti-chambres que j'ai faites auprès de divers ministres, la ponctualité avec laquelle j'assistais aux levés, mes hauts et mes bas dans les bonnes graces de l'Empereur, et enfin le désir que j'avais de me tirer avec honneur de ma commission; tout a été vain. J'ai passé un temps précieux, trompé et séduit par des espérances vagues. Néanmoins, mon cœur ne s'est pas trompé, j'ai gardé mes secrets.

Après avoir insisté long-temps, et avec la plus grande force, pour obtenir une réponse cathégorique à l'objet de ma commission, et après que tous les moyens que j'employai à cet effet, eurent été infructueux, je sus, par Melzi de Erilo, que l'empereur avait donné des ordres aux maréchaux Masséna et Soult pour la formation de corps espagnols et portugais destinés à faire partie de la garde impériale.

Comme il n'y avait que très-peu de temps qu'il en avait fait autant aux Hollandais, il fut facile de voir, en combinant toutes ces données, que l'Espagne allait éprouver le même sort que la Hollande, et que l'existence politique du roi Joseph était déjà aussi précaire que celle de son frère Louis.

Vous devez juger, mon ami, combien une décou-

verte semblable dût être affligeante pour un cœur vraiment espagnol comme le mien. Cependant, comme il ne m'avait encore rien été communiqué d'officiel, il me restait encore une lueur d'espérance.

J'allai sur-le-champ voir Almenara ; je lui peignis l'état des choses, je lui fis voir notre situation ; je lui représentai surtout les maux qui menaçaient notre pays si on l'annexait à la France.

Il se décida à en parler de nouveau au duc de Frioul (Duroc), et à exiger de lui une réponse prompte et décisive.

Vous ne serez nullement étonné d'apprendre que Duroc, qui, jusques-là, avait donné des espérances agréables (sans doute pour l'or qu'on lui prodiguait), répondit en termes bien différens. C'est lui qui est l'organe de l'Empereur, et celui qui annonce régulièrement ses déterminations ; sa réponse fut : « l'Em» pereur voudrait bien le bonheur, la grandeur et » la gloire de son frère ; mais il a vu avec peine que » son sang lui était ingrat : il voit qu'il ne peut se » fier à aucun de ceux qu'il a traités comme lui» même : cependant il n'a encore rien décidé, et sa « résolution dépend de circonstances extrêmement « compliquées. »

Je connus à l'instant que ce n'était pas Duroc qui parlait. Les idées, les expressions, tout me fit connaître que la chose venait de plus haut. Cependant Almenara espérait encore. Pour moi je ne doutais plus du décret qui allait détruire toutes mes illusions.

Avec l'amertume de cœur naturelle au ministre d'un roi destitué, je repassais dans ma tête tous les points qui pouvaient fixer mes idées sur cet objet, je voulais savoir au juste ce dont mon cœur ne doutait pas, afin de voir s'il y avait quelque possibilité de parer le coup avant que la détermination ne fût publique.

J'allai un jour à l'hôtel de Bassano (Maret) où se trouvait Decrès, le ministre de la marine, lequel parlant, entre autres choses, des pertes de son département et de l'impuissance des efforts que l'on avait faits jusqu'à présent contre le pouvoir colossal des Anglais, appela mon attention en particulier sur la nécessité que les nations maritimes, alliées de la France, formassent partie intégrante de cet empire, afin de donner une impulsion uniforme et efficace à tous les moyens maritimes, pour pouvoir offrir, avant peu, des escadres formidables capables d'en imposer et de donner de l'inquiétude aux Anglais. C'est, dit-il, une machine compliquée où la multiplicité des ressorts pourrait nuire à l'harmonie et où l'avantage d'un seul agent est absolument reconnu.

Je me bornai à lui répondre d'une manière générale, sans lui donner à entendre que j'eusse compris la signification de ces paroles.

Confus et pénétré de douleur de cette multitude de données qui assuraient notre honte et notre malheur, je me préparais à me procurer la connaissance de ce mystère au moyen d'une note diplo-

matique dans laquelle j'aurais traité indirectement l'objet qui nous intéresse tant, lorsque je reçus un billet du prince Benevent, par lequel il m'invitait à passer chez lui pour traiter de certains objets dont l'empereur l'avait chargé.

Je pénétrai à l'instant l'objet de cette conférence, et la seule circonstance de me trouver avec Talleyrand me fit concevoir les craintes les plus fondées que notre édifice allait écrouler. Que pouvais-je me promettre de Talleyrand ? Que pouvais-je attendre du destructeur de tant de monarchies ? Je m'armai de courage, Je me déterminai à parler avec énergie, et je résolus de me bien tenir sur mes gardes pour me défendre des pièges de ce disciple de Machiavel.

Après un préambule étudié, dans lequel Talleyrand s'étendit sur le mauvais succès de la guerre d'Espagne, sur le déplaisir que causait à l'empereur l'existence des insurgens, et celle d'une armée anglaise dans la Péninsule, ainsi que sur les immenses trésors et le grand nombre de troupes que cette guerre a absorbés, il ajouta que les mauvaises dispositions du roi et de ses ministres avaient prolongé d'une manière extraordinaire cette lutte, et que Cabarus seule avait fait plus de mal que la bataille de Baylen ou celle de Talavera.

Il me dit que les maréchaux dédaignant d'être aux ordres du frère de l'empereur, avaient par cette raison regardé avec indifférence une entreprise aussi importante, et que n'ayant pas profité des

occasions favorables pour exterminer les rebelles, ils leur avaient donné le temps de s'organiser, de se renforcer et de faire de nouveau face aux troupes.

Que, par cette raison, l'empereur s'était déterminé à confier absolument les armées actives de la Péninsule aux maréchaux Masséna, Soult et Macdonald, et à former des gouvernemens militaires, tous indépendans les uns des autres.

Les débauches du roi Joseph, me dit-il plusieurs fois, les faibles considérations de ses ministres et le peu d'adhésion de ses partisans aux vues de l'empereur, ont honteusement prolongé une guerre qui devrait être finie.

Je répondis à Bénévent avec courage; je m'efforçai de lui prouver que l'Empereur était dans l'erreur. Je lui fis voir clairement que l'insuffisance des moyens qui avaient été employés depuis le commencement pour conquérir l'Espagne, les intrigues, les dissentions, les pillages des généraux et des troupes, et le peu de jugement avec lequel les opérations militaires avaient été dirigées, *étaient les seules causes qui avaient honteusement prolongé une guerre qui devrait déjà etre finie.* Je citais en preuve de cela quelques unes des observations d'Ofarill dont la présence m'aurait été fort utile dans cette occasion; je lui exposai que, si on avait suivi les avis des Ministres espagnols, on aurait tiré un grand parti des conjonctures favorables; au lieu de quoi en procédant sans réflexion et despotiquement ainsi que l'ont fait les généraux, on avait exaspéré les

insurgens au point qu'il n'était plus possible de les réduire à se soumettre, et qu'ils préféraient mourir plutôt que d'être subjugués. Je convins avec lui que les passions fortes de Cabarus avaient fait échouer quelques projets ; mais j'insistai sur ce qu'ils n'avaient jamais influé en rien d'essentiel. Néanmoins, lui dis-je, voulez-vous encore un remède, c'est celui de la modération ? Pourvu que l'empereur adhère à nos plans, pourvu que, pendant l'espace d'un an, il soutienne avec énergie et de grands moyens la cause du roi d'Espagne, pourvu qu'il assure qu'elle reste monarchie, et qu'il renonce à l'idée d'en séparer la gauche de l'Ebre, il sera aisé de la pacifier, et même de conserver encore quelques îles et quelques provinces de l'Amérique.

Il me répondit à cela que mes désirs me faisaient illusion, et que la chose ne présentait pas l'aspect que je croyais. J'insistai encore pour lui prouver le contraire ; j'emplorai à cet effet tous les argumens, tous les raisonnemens, toutes les données que mon imagination et mes vœux purent me fournir ; mais tout fut inutile, mes raisonnemens se succédèrent infructueusement les uns aux autres. A la fin il me dit : » La chose est décidée, la France « a fait de grands sacrifices pour l'Espagne, et la « France doit en être dédommagée. L'empereur, « toujours juste et grand, se voyant contrarié par « ses frères, ne veut pas sacrifier la sûreté de l'em- « pire aux intérêts de ses parens. Du reste, si la « Hollande a été aggrégée à la France parce qu'elle

« est son alluvion, à plus forte raison doivent l'être « l'Espagne et l'Italie, dont la première est le fléau « de la France, et la dernière la continuation ».

Qu'avais-je à répondre à toutes ces raisons que je savais être la volonté de l'empereur ? Je vous avoue, mon ami, que, dans ce moment, je perdis toute ma présence d'esprit, et qu'il me fut impossible de cacher au rusé diplomate ma confusion et ma douleur. Néanmoins je cherchai à faire un dernier effort auquel mon amour-propre eut beaucoup plus de part que la cause du Roi, que je vis perdne sans ressource.

Ces idées, lui dis-je, sont extrêmement antipolitiques, et je ne doute pas qu'elles ne causent quelque jour la ruine de la France.

Ce n'est pas la même chose de changer la dynastie en Espagne, ou de chercher à amalgamer et confondre la nation espagnole avec la nation française. La révolution n'a pas eu pour objet le rétablissement des Bourbons sur le trône, sans la conservation et l'indépendance de la monarchie. Les provinces de la Biscaye sont une preuve évidente de cette vérité. Elle sont restées pacifiques tandis qu'elles ont fait partie de la monarchie espagnole, mais au moment où le général Thouvenon en eut pris possession, au nom de l'empereur, elles se sont mises en révolution complète. Aussitôt que le décret de réunion de de l'Espagne à la France sera public, les esprits s'aigriront de nouveau, les provinces tranquilles se soulèveront, et le parti nombreux du roi Joseph

fera cause commune avec les insurgens; les conséquences seront terribles.

La force n'est pas capable seule de conquérir l'Espagne, sans le secours de la négociation et de l'intrigue; et il est clair que, si l'on veut démembrer ces vastes Etats pour en former des départemens de l'empire français, le mécontentement sera général, et la guerre beaucoup plus terrible.

Les insurgens se sont réunis aux Cortez, l'esprit d'insurrection a acquis beaucoup d'énergie, et si, au lieu de la calmer, on se présente avec une détermination aussi choquante, l'éclat sera mille fois plus fatal. Les Anglais ne s'endormiront pas dans cette occasion, et fomenteront, selon leur usage, la discorde qui nous a été déjà si fatale.

Talleyrand se rit de tout cela, et répondit que l'empereur avait bien pris toutes ses mesures; que la réunion de l'Espagne et de l'Italie était décrétée sans ressource, et que la seule chose qui restait à arranger, était que les princes régnans dans ces pays évitassent, pour leur honneur, une scène aussi humiliante que celle du prince Louis; que ce qui importait était que la chose se fît sans éclat, et que quant à moi, il ne m'avait point appelé pour faire des réflexions inutiles, mais pour que j'eusse à me conformer à des décrets, arrêtés dans la plus haute justice et politique. Il me remit, en me faisant ses adieux, les trois pièces dont je vous envoie copie, et il me dit que moi et mes compagnons pourrions nous promettre un sort de la plus grande considé-

ration, et que nous aurions la plus grande influence sur tout ce qui serait relatif à l'Espagne. Il me montra ensuite la division de ses provinces en départemens, ainsi que de celles du Portugal, et se séparant de moi sous le prétexte d'aller voir l'empereur, il me dit : « Je vous fais mon compliment, vous appar-» tenez à la grande famille ».

Abasourdi de ces expressions, je me retirai confus et stupéfait, sans qu'il me restât d'autres ressources que le désespoir. Je vis l'inutilité de mes efforts; et le remords de n'avoir pas, dès le commencement, pris le bon parti, le parti honorable, ne fit qu'augmenter mon désespoir. Mon imagination était tourmentée sans cesse de l'idée que le roi pourrait attribuer à ineptie ou à malveillance de ma part un résultat si contraire à ses intérêts.

Que dira-t-on de moi en Espagne, me disais-je en moi-même? Que diront mes rivaux, que diront mes ennemis? Quelle différence de ce que je suis à présent, et de ce que j'étais en 1808? Il m'était ordonné de mettre à exécution les ordres définitifs de l'empereur. Ainsi je me décidai à écrire au Roi dans les termes que je l'ai fait. Vous pouvez, mon ami, l'informer de tout en lui faisant voir cette lettre et les incluses, et lui dire que le courrier prochain, il recevra la démission de mes fonctions. Je crois que S. M. restera persuadée des efforts que j'ai faits et de l'affliction inexprimable que j'ai éprouvée en voyant son amour-propre blessé, ainsi que le nôtre. Rien dans le monde ne peut compenser, pour moi, des

jours aussi remplis d'amertume que ceux que j'ai passés et passe encore. Je vois devant moi un avenir humiliant, et dont la seule pensée me suffoque; j'éprouve un abattement inexprimable lorsque je pense à l'inutilité des sacrifices que nous avons faits de nos goûts et de nos intérêts. Que de réflexions j'aurais à vous faire, mon ami, en cette occasion; mais à quoi serviraient-elles, si ce n'est à augmenter notre chagrin! Nous sommes malheureux, nous sommes déshonorés, nous sommes victimes d'un projet insensé.

Adieu, mon ami, mes complimens à la famille. Ayez pitié de ma situation, mille fois pire que la vôtre.

(Signé) Azanza.

Paris, 29 septembre 1810.

N. B. Les pièces dont il est question consistent 1° dans une formule de renonciation de Joseph Napoléon; — 2° une note de Champagny au ministre Azanza, en lui communiquant la formule qui précède, et les ordres de l'empereur sur le mode de promulgation; — 3° proclamation au peuple d'Espagne, pour lui annoncer l'abdication; — 4° la réponse qui doit être publiée au nom du conseil-d'Etat de Joseph.

N°. 17.

Convention militaire conclue entre le marquis de Wellington et les maréchaux duc de Dalmatie, et duc d'Albufera.

Le lieutenant-général, marquis de Wellington, et les maréchaux duc de Dalmatie, et duc d'Albufera, désirant conclure une suspension d'hostilités entre les armées qui sont sous leurs ordres respectifs, et s'accorder sur une ligne de démarcation, ont nommé les officiers ci-dessous désignés pour cet effet, savoir : du côté du marquis de Wellington, le major-général Sir Georges Murray et le major-général Don Luis Wimpffen, et du côté du duc de Dalmatie, et du côté du duc d'Albufera, le général de division comte Gazin.

Ces officiers, ayant échangé leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

ART. 1. De la date de la présente convention, il y aura une suspension d'hostilités entre les armées alliées sous les ordres du lieutenant-général, marquis de Wellington, et les armées de France sous les ordres du maréchal duc de Dalmatie, et du maréchal duc d'Albufera.

2. Les hostilités ne recommenceront pas, de l'un ou de l'autre côté, avant qu'on ne s'en soit donné avis cinq jours d'avance.

3. Les limites du département de la Haute-Garonne, avec les départemens de l'Arriège, Aude et Tarn, seront la ligne de démarcation entre les armées, jusqu'à la ville de Buzet sur le Tarn. La ligne suivra donc le cours du Tarn jusqu'à sa jonction avec la Garonne, faisant un circuit, cependant, sur la rive gauche du Tarn, vis-à-vis Montauban, à la distance de trois quarts de lieue du pont de Montauban. De l'embouchure du Tarn la ligne de démarcation suivra la rive droite de la Garonne jusqu'aux limites du département de Lot et Garonne, avec le département de la Gironde.

Elle passera donc par la Réole, Sanneterre et Rauson, jusqu'à la Dordogne, et suivra la rive droite de cette rivière, et de la Gironde, jusqu'à la mer. Dans le cas, néanmoins, qu'une différente ligne de démarcation ait été tracée par le lieutenant-général comte Dalhousie, et le général Decaen, on adoptera la ligne qu'auront fixée ces officiers.

4. Les hostilités cesseront aussi des deux côtés, par rapport aux places de Bayonne, de St.-Jean-de-pied-de-Port, de Navareins, de Blaye et du château de Lourdes.

On permettra aux gouverneurs de ces places de se pourvoir, pour la subsistance journalière de leurs garnisons, dans le pays adjacent : la garnison de Bayonne, dans un circuit de huit lieues de Bayonne,

et les garnisons des autres places dans un circuit de trois lieues autour de chaque place.

On enverra des officiers aux garnisons des places ci-dessus désignées, pour qu'ils leur communiquent les conditions de la présente convention.

5. La ville et les forts de Santona seront évacués par les troupes françaises, et remises aux forces espagnoles. La garnison française emportera tout ce qui lui appartient légitimement, ainsi que ses armes, son artillerie, et autres effets militaires, ces objets n'ayant pas été avant la propriété du gouvernement espagnol.

Le marquis de Wellington déterminera si la garnison française de Santona retournera en France par terre ou par mer; et dans l'un ou l'autre cas, le passage de la garnison sera protégé et sera dirigé sur l'une des places ou ports les plus contigus à l'armée du duc de Dalmatie.

On permettra aux vaisseaux de guerre ou autres bâtimens maintenant dans le port de Santona, appartenant à la France, de se rendre à Rochefort, avec des passe ports pour cet effet.

Le duc de Dalmatie enverra un officier, pour communiquer au général français commandant dans Santona, les conditions de la présente convention, et les y fera souscrire.

6. Le fort de Venasque sera remis le plutôt possible

aux troupes espagnoles, et la garnison française se rendra, par la route la plus directe, au quartier-général de l'armée française. La garnison emportera avec elle les armes et les munitions qui étaient dans l'origine aux Français.

7. La ligne de démarcation entre les armées alliées et l'armée du maréchal Suchet, sera la ligne de la frontière d'Espagne et de France, depuis la méditerranée jusqu'aux limites du département de la Haute-Garonne.

8. Les garnisons de toutes les places qui sont occupées par les troupes de l'armée du duc d'Albufera, auront la permission de retourner en France. Ces garnisons emporteront avec elles tout ce qui leur appartient légitimement, ainsi que les armes et l'artillerie qui sont françaises dès l'origine.

Les garnisons de Murviedro et de Peniscole joindront les garnisons de Tortose, et ces troupes s'avanceront ensemble par la grande route, et entreront en France par Perpignan; le jour de l'arrivée de ces garnisons à Gerene, les forteresses de Figuières et de Rosa seront rendues aux troupes espagnoles, et les garnisons françaises de ces places se rendront à Perpignan.

Aussitôt qu'on apprendra que les garnisons françaises de Murviedro, de Peniscole et de Tortose auront passé la frontière de France, la place et les forts de

Barcelonne seront remis aux troupes espagnoles, et les garnisons françaises marcheront sur le champ pour Perpignan. Les autorités espagnoles pourvoiront aux moyens nécessaires de fournir des transports aux garnisons françaises, dans leur marche vers la frontière.

Les malades et les blessés de toutes les garnisons françaises qui ne seront pas en état de marcher avec les troupes, resteront et seront soignés dans les hôpitaux où ils sont, et seront renvoyés en France aussitôt qu'ils seront rétablis.

9. De la date de la ratification de la présente convention, on ne pourra transporter de Peniscole, de Murviedro, de Tortose, de Barcelone, ou de toute autre place militaire, aucune artillerie, armes, munitions, ou tous autres effets militaires appartenant au gouvernement espagnol. Et les provisions restant à l'évacuation de ces places seront remises aux autorités espagnoles.

10. Les routes seront libres pour le passage des courriers à travers les cantonnemens des deux armées, pourvu qu'ils soient munis de passeports réguliers.

11. Pendant la durée de la présente convention, les déserteurs de l'une ou de l'autre armée seront arrêtés, et délivrés s'ils sont réclamés.

12. La navigation de la Garonne sera libre depuis Toulouse jusqu'à la mer, et tous les bateaux dans le

service des deux armées, employés dans la rivière, passeront sans être inquiétés.

13. Les cantonnemens des troupes seront réglés de manière à laisser un espace de deux lieues au moins entre les quartiers des différentes armées.

14. Les mouvemens des troupes, pour l'établissement de leurs cantonnemens, commenceront immédiatement après la ratification de la présente convention.

La ratification doit avoir lieu dans vingt-quatre heures pour l'armée du duc de Dalmatie, et dans quarante-huit heures pour l'armée du duc d'Albufera.

Donné en triplicata à Toulouse, le 18 avril 1814.

Signé, G. Murray, M. G. etc.; Luis Wimpffen, gefe de E. M. G. de campana de los exercitos Españolos; le lieutenant-général, de Gazin.

Approuvé, Le M. duc d'Albufera.

Confirmé, Wellington,

Approuvé, M. duc de Dalmatie.

N°. 18.

Rapport fait à Bonaparte sur son projet de la guerre d'Espagne; attribué à Mr. C. M. T......... (Extrait du *Précis historique sur Napoléon Bonaparte*.)

Depuis long-temps Napoléon projetait la guerre d'Espagne. Mais avant de l'entreprendre, il voulut consulter ses ministres et ses diplomates. Un d'entre eux s'opposait vivement à cette guerre autant injuste qu'impolitique. « Vous me donnerez cela par écrit, » lui dit le monarque; faites en sorte, je vous prie, » d'être le plus bref possible. » — « Sire, vous serez » obéi; les bonnes causes n'ont pas besoin de nom- » breux argumens. » Deux jours après, on lui remit la pièce suivante :

« Sire,

» Votre majesté m'a commandé de lui soumettre » mon sentiment sur le projet de placer sur le trône » des Espagnes un prince de votre maison.

« Je croirais me déshonorer aux yeux de l'univers » et trahir votre majesté si je ne me prononçais » contre cette guerre en homme qui ne sait compo- » ser ni avec sa conscience ni avec ses devoirs.

» La guerre d'Espagne est injuste, impolitique, et » contraire à toutes les lois divines et humaines.

» Elle est injuste, parce que nous n'avons rien à » demander à l'Espagne, qui fut toujours notre plus

» fidèle alliée. Elle est impolitique, parce qu'elle est
» marquée au coin du désir des conquêtes et de l'a-
» grandissement. Les puissances du Nord, Sire, ont
» les yeux sur vous ; elles attendent tout de vos faus-
» ses démarches : à peine seriez-vous entré dans cette
» lutte sanglante, que l'Angleterre les tirera de leur
» assoupissement. Cette puissance aura contre vous
» et la justice de ses manifestes, et le poids de son
» or. La guerre d'Espagne est impolitique, en ce
» qu'elle ouvrira la Péninsule aux armées britanni-
» ques.

» L'Espagne, Sire, n'est point un pays toujours
» ouvert. Il est hérissé de places fortes, de défilés,
» de rochers inaccessibles, et qu'une poignée de sol-
» dats peut défendre. Cadix, ce port assuré d'où
» l'Angleterre jettera toujours à son gré de nouveaux
» bataillons sur le continent, occupera lui seul une
» armée. Craignez encore de réveiller la valeur en-
» gourdie de la nation espagnole : nous n'avons que
» trop d'exemples de ce que peut un peuple au dé-
» sespoir, combattant pour ses foyers et pour son
» roi. Nos triomphes ne nous commandent point
» d'oublier que cette même nation, que nous voulons
» désespérer, mit la France à deux doigts de sa
» perte dans les plaines de Pavie.

« Il vous est réservé, Sire, une tâche plus juste,
» plus noble et plus digne de votre majesté. Devenez
» le médiateur désintéressé entre le fils et le père.
» Si Charles IV, fatigué des troubles qui pèsent sur
» ses dernières années, veut abdiquer en faveur de

» son fils, et se retirer dans vos États, tendez-lui
» votre main royale et protectrice ; préparez-lui
» un refuge digne d'une tête couronnée ; faites enfin
» souvenir l'Europe que la France est encore l'asile
» des rois malheureux.

» Votre frère est roi de Naples. Déjà les peuples
» sont faits à son règne ; irez-vous le leur ravir ?
» Donnerez-vous le spectacle unique dans l'histoire,
» celui d'un roi tantôt sur un trône et tantôt sur un
» autre ? De pareils vacillemens affaiblissent les dia-
» dêmes. Enfin, votre majesté ne peut se dissimuler
» que pour placer sur le trône des Espagnes un
» prince de votre famille, il faut absolument vous
» assurer de toute la famille royale que vous dé-
» pouillez. Charles IV, son épouse, Ferdinand,
» ses frères, ses oncles et leurs plus fidèles servi-
» teurs doivent trouver en France et des prisons
» et des geoliers. Maintenant que fera l'Espagne
» indignée de voir traîner aux fers et son roi et ses
» princes ? elle s'armera d'un bout du royaume à
» l'autre ; le désespoir et l'indignation feront de
» ses habitans autant de soldats que vous aurez à
» combattre. La commotion se communiquera aux
» souverains du Nord. Instruits par le malheur et
» par quinze ans de défaites, ils se feront une autre
» tactique. Enfin les Français pressés, du nord au
» midi, vous laisseront, après de glorieuses dé-
» faites, le regret d'avoir entrepris une guerre in-
» juste et coupable, inutile à la gloire de votre
» majesté, ainsi qu'au bouhèur de l'Empire.

No. 19.

Observations de l'Auteur sur le Texte.

Page 17 :

La tranchée fut ouverte la nuit du 8, et l'assaut eut lieu le soir du 19, de sorte qu'en effet le siége ne dura que onze jours.

Page 19 :

La fortification à Rodrigo, du côté Est de la place, excède 28 pieds de hauteur, et aucune échelle de cette longueur ne fut envoyée, le soir de l'assaut, du parc des ingénieurs. Les Portugais, sous les ordres du général Pack, escaladèrent courageusement une lunette située en face de la Fausse-Craie, dans laquelle la garde fut accablée et tuée à coups de baïonnette.

Page 38 :

Ces mouvemens, simples en apparence, furent excessivement compliqués par rapport au commissariat, la frontière de Beira ne fournissant point de subsistance pour un escadron de dragons. Avant de se mettre en marche de l'Aguara, il était non seulement nécessaire d'établir des magasins sur la Guadiana, mais aussi de laisser de tels dépôts dans le Nord, qu'ils laissent l'armée dans le cas de retourner

au secours d'Almeïda et de Rodrigo. On établit en conséquence un dépôt á Célérico, regardé comme le point le moins éloigné de la frontière, pour la sûreté, les grands magasins étant placés sur la rive droite de la Doura; l'événement montra le jugement déployé dans ces dispositions. Marmont s'étant approché de Célérico, l'officier chargé du dépôt y mit le feu, et l'armée emporta toutes les provisions, et ensuite de grands secours de moyens furent placés au delà du Douro.

Page 90:

Le succès complet de cette manœuvre hardie offre plusieurs réflexions sur l'inutilité d'essayer d'arrêter la marche des troupes par le feu de l'artillerie pendant la nuit. Dans cette occasion le bon ordre et le silence avec lesquels l'armée alliée fila sous les murs du château ne lui fut d'aucun avantage par la conduite d'un détachement de cavalerie de Guerillas, qui, peu accoutumés à un tel sang-froid, mirent leurs chevaux au galop, et firent un tel bruit que la garnison prit l'allarme, et ouvrit un feu d'artillerie dirigé sur le pont; la première décharge, comme on pouvait s'y attendre, produisit un très-grand effet; mais les canonniers, immédiatement après, perdirent le rang et la direction, et leur feu ne servit qu'à faire filer les voitures sur le pont avec plus de vitesse que d'ordinaire.

Page 100 :

Ces nombres sont donnés d'après la meilleure autorité, l'écrivain, par un hasard extraordinaire, ayant vu le retour des deux armées. Quelques occasions favorables pour fixer le nombre des Français en Espagne à différentes époques, font conclure que, depuis 1809 jusqu'à 1812 inclusivement, le montant assigné fut de deux cent mille hommes, et qu'il varia rarement de vingt mille hommes, en plus ou en moins.

Page 107 :

Un officier d'état-major de rang, au service de France, a certifié à l'auteur, que dans les hivers de 1812 et 1813, environ dix mille hommes seulement furent retirés d'Espagne, destinés principalement, comme officiers non-commissionnés, à remplir les vuides occasionnés par les pertes essuyées en Russie : environ la moitié de ce nombre fut tiré de la Catalogne. Le maréchal Soult fut rappelé en même-temps.

Page 149 :

Ceci et les faits suivans ont été certifiés par un officier-général français, principal acteur de la scène.

Page 169 :

Sir G. Collier, avec une escadre, montra une

grande persévérance à maintenir un blocus maritime: le danger de la côte et le voisinage immédiat des ports français mit, cependant, la garnison dans le cas d'avoir de fréquentes communications, et même quand elle était bloquée dans le château, elle obtint de l'artillerie.

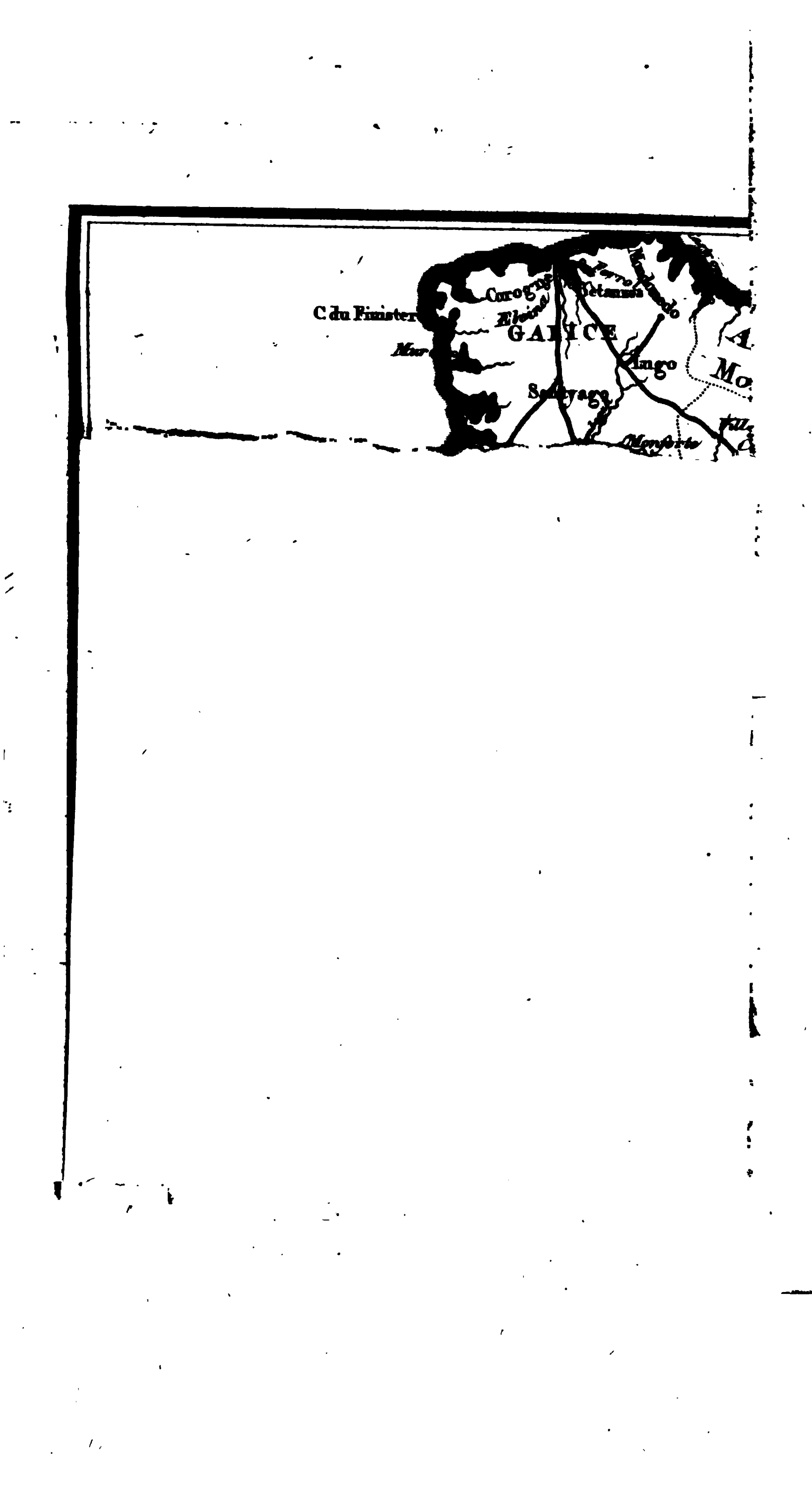
Page 192:

On ne veut pas faire entendre que 70000 hommes étaient sur la Nivelle, mais que ce nombre était sous les ordres du maréchal Soult.

Page 245:

Probablement on ne se tromperait point en faisant monter à un pareil nombre les Français qui périrent à la même époque. Celui des armées anglaises et portugaises fut aussi très-considérable; et l'on peut assurer sans crainte, qu'un million de personnes périrent dans une entreprise dont le but était d'étendre et de consolider la domination de la famille Bonaparte.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



C du Finister
GALICE
Santyago
Lugo
Monforte